

AMICALE DES CADETS DE LA GARDE

LES CADETS DE LA GARDE DANS LA TOURMENTE (1943-1944)

Préface du général (CR) Jean Malabre



Service historique de  la Gendarmerie nationale

Éditions du Beffroi

PRÉFACE

*D'un combat singulier la gloire est périssable,
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.*

Voltaire

*Le mal ne vient pas des vérités que l'on publie,
Mais des vérités que l'on déguise.*

Custine

*Patriotisme - Honneur - Fidélité - Altruisme - Dévouement - Effort -
Courage - Don de soi - Sacrifice.*

Ces mots chocs, lourds de sens et porteurs d'action, ont soulevé des enthousiasmes, ont fait les nations et maçonné les sociétés.

Valeurs fondamentales, affichées au fronton des monuments, sur les drapeaux et les étendards, elles sont à la base des belles actions dont se glorifient les peuples.

Elles sont, hélas, aujourd'hui, tournées en dérision et bafouées. Ces mots disparaissent peu à peu et, avec eux, les idées-forces qu'ils exprimaient. Ils sont remplacés par sexe, stup, jeux de toutes sortes, égoïsme, sans-gêne, etc.

Mais fric et fric-frac ne font que révéler des tricheurs, des crapules ou des idéologues pervers, dont l'arrogance ne peut dissimuler la médiocrité et la nocivité. « La suffisance suppose l'insuffisance ».

Il est donc bienvenu, rassurant et réconfortant de voir des hommes de bonne volonté, comme le colonel Bretegnier, faire revivre ces faits d'armes accomplis dans l'amour du pays et le mépris du danger par ses jeunes compagnons de la Garde de Guéret.

J'ai été d'autant plus sensible à sa sollicitation que j'ai pu faire des rapprochements nombreux entre nos aventures du moment.

En effet, je me trouvais au fameux camp école de cadres d'OPME, sous la férule du général de Lattre, avec ses méthodes énergiques pour fabriquer des soldats prêts au combat, puis à l'école militaire d'Aix-en-Provence au moment de sa dispersion par les forces allemandes d'invasion, et enfin au maquis limousin de Haute-Vienne dans mes forêts natales, avec mes 180 gendarmes, à quelques dizaines de kilomètres de lui.

Nous y avons vécu en même temps les moments d'exaltation, par exemple les parachutages massifs du 30 juin 1944 avec trente-six forteresses volantes et du 14 juillet avec soixante-douze forteresses volantes nous livrant un très important matériel combien précieux, et aussi les heures d'angoisse, surtout à partir de l'attaque générale des maquis, avec des combats sans merci et les dangers mortels partagés avec nos paysans... et puis, la libération tant attendue !

C'est ici l'occasion de rappeler, avec mon expérience de chef de section du 92^e régiment d'infanterie de juin 1940 à novembre 1942, dans l'armée de l'armistice, puis d'élève officier à l'école d'Aix-en-Provence, puis d'officier de gendarmerie dans un groupement, puis d'officier de gendarmerie (hors-la-loi) maquisard que, dans toutes ces situations, avec tous ceux qui m'entouraient, un seul objectif était le nôtre, proclamé par nos chefs : prendre notre revanche sur l'ennemi.

Toute autre considération était bannie de notre esprit, tant était forte cette obsession : libérer la patrie.

Aussi bien, que dire de ceux qui jugent ou critiquent telle ou telle attitude, telle ou telle position, de manière tendancieuse et catégorique sans en connaître le contexte, sans avoir vécu cette époque exceptionnelle, sans avoir, bien sûr, de ce fait, pris aucun risque, alors que notre sort, en cas de capture, était l'exécution immédiate.

Que dire, sinon que la mauvaise foi et le désir de nuire sont leurs seuls guides et qu'ils méritent notre plus profond mépris.

Dans le même sens, il me paraît faire œuvre de salubrité morale et intellectuelle, en évoquant le sort de nos gendarmes des brigades, petits groupes de cinq ou six, véritables tranches de jambon dans le sandwich, menacés de toutes parts, plongés dans l'angoisse permanente, dans une situation impossible, mais tenant quand même le coup...

Il faut d'ailleurs remarquer à ce propos que, si les gendarmes n'avaient pas été des patriotes, les maquis n'auraient pas pu

s'installer, en tout cas perdurer ; c'était en effet une époque où les gendarmes étaient comme des poissons dans l'eau au milieu des populations...

D'ailleurs, les Allemands ne s'y sont pas trompés, quand ils sont arrivés à Tulle avec la « Das Reich » venant de Dordogne, avec les gendarmes attachés sur les panzers comme boucliers vivants... Dissuasifs...

Pour finir, je dois dire que si, dans toute cette période complexe, dure, sombre, nombre de faits d'armes, d'exploits et même d'actes d'héroïsme ont été accomplis, il faut cependant rester modeste en pensant à nos anciens de 14-18 qui ont fait face, victorieusement, avec la mort pour compagne, nuit et jour, pendant quatre ans !

Merci encore au colonel Bretegnier, à l'Amicale des Cadets de la Garde et à tous les membres de sa commission d'études historiques de nous avoir fait participer à cette lutte ardente et à cette parcelle de gloire qui ont permis à notre peuple de vivre enfin dans une France retrouvée.

Général de division (CR) Jean Malabre,
*président honoraire de la Société nationale des anciens et des amis
de la gendarmerie*

AVANT-PROPOS

« La Garde meurt mais ne se rend pas », répondit par une apostrophe célèbre le général Cambronne, commandant le dernier carré de la « vieille Garde » aux ennemis de la France à Waterloo.

C'est aussi ce que répondirent les cadets de la Garde, en 1944, dans les maquis de la Creuse, face aux terribles guerriers SS de la division « Das Reich » qui les pourchassaient.

Cette Garde de 1944, qui se voulait l'héritière de sa sœur aînée, la Garde impériale, et qui se battait avec la force du désespoir et la volonté de vaincre pour la libération et l'honneur de son pays, a écrit une belle et héroïque page de gloire de notre histoire.

L'amicale des anciens de cette école vous raconte l'odyssée incroyable que ses cadets vécurent, en 1944, dans les forêts de la France profonde, alors que cette dernière ne possédait, en métropole, pas d'autre école militaire.

Un groupe de ces cadets, réunis en une commission d'études historiques, a refait, au jour le jour, le parcours et raconté le calvaire vécu par nos camarades, dont une cinquantaine allèrent au bout de leur sacrifice, pour leur patrie.

En mémoire de ces camarades tués au combat, se battant à un contre dix avec un faible armement ; en mémoire de ceux qui, prisonniers, furent déportés et subirent les pires outrages dans les camps nazis en Allemagne ; lisez ce récit, tel qu'il a été vécu, car ceci est la vérité.

Colonel Claude Bretegnier,
président de l'Amicale des cadets de la Garde de Guéret (1943 - 1944)

INTRODUCTION

LES NÉGOCIATIONS POUR LA FORMATION DE L'ÉCOLE DE LA GARDE ENTRE LE GOUVERNEMENT DE VICHY ET LES FORCES D'OCCUPATION (1943-1944)

La consultation du document F⁷ 14894 (extrait) des Archives nationales (ministère de l'Intérieur) a été rendue possible grâce à une dérogation en date du 18 juillet 1998.

Il concerne les négociations qui se sont déroulées du 22 mai 1943 au 22 mai 1944 pour la création de l'école de la Garde entre, du côté français, le ministère de l'Intérieur de Vichy¹, et du côté allemand, *Der Befehls Haber der Ordnungs Polizei im Bereich des Militär Befehls Habers in Frankreich*, dont la traduction simplifiée de l'époque était : *commandement responsable de la police et du maintien de l'ordre*, situé 49, rue de la Faisanderie, Paris 16^e. Cet organisme était dirigé par l'Oberführer Oberg, dont le général Scheer était l'adjoint.

Toutes ces négociations passaient obligatoirement par le délégué, à Paris, du secrétaire général de la police de Vichy² qui, dans cet échange de courrier, s'est contenté de jouer le rôle de « boîte aux lettres », sans la moindre prise de position, quelle que soit l'origine des correspondants.

Dans ce genre de document, toute reproduction étant interdite, il a fallu prendre des notes pour reconstituer l'ordre chronologique de ces négociations dont les principales étapes sont résumées ci-après.

L'initiative a été prise par le secrétaire d'État à la police, le 22 mai 1943, par une lettre soulignant l'obligation de créer une école destinée à former des officiers et des sous-officiers de la Garde après la fermeture de l'école de cavalerie, du train et de la Garde à Tarbes. De façon plus

¹ Bousquet fut secrétaire d'État à la police jusqu'en janvier 1944, date à laquelle il fut remplacé par Darmand avec le titre de secrétaire général de maintien de l'ordre, puis avec le titre de secrétaire d'État à l'Intérieur peu avant le débarquement du 6 juin.

² Il s'agit du préfet Leguay.

détaillée, il est précisé que son rôle est de former des officiers, des sous-officiers, mais aussi des élèves gardes.

En annexe sont indiqués les effectifs, l'organisation des cours, l'encadrement, les moyens (locaux, logements, armements, transmissions, intendance, véhicules, chevaux). Les moyens en armements, par exemple, sont précisés : cinquante sabres, cinquante fusils modèle 36, cinquante pistolets automatiques, trente pistolets-mitrailleurs, vingt-quatre fusils-mitrailleurs, huit mitrailleuses, douze fusils modèle 36, retubés calibre 7, cinq. On remarque que dans cette lettre figure toute la stratégie définie par le général Perré, directeur de la Garde depuis le 15 avril 1943.

Le commandement allemand ne répond pas. Vichy réitère sa demande le 16 juillet 1943 en demandant une implantation à Issoire ou, à défaut, à Riom, Châteauroux ou Limoges, en insistant sur l'aspect « troupes de police spécialisée dans le maintien de l'ordre » qui caractérise la Garde.

Le 28 juillet 1943, donc très rapidement, l'oberführer Oberg fait répondre que la demande est toujours à l'étude, mais que d'ores et déjà deux chiffres sont à modifier : le nombre d'élèves officiers, chiffré à 90, est jugé excessif pour une dotation des effectifs de la Garde limitée à 240 officiers, ainsi que le chiffre proposé de trente-et-un officiers instructeurs pour l'enseignement militaire proprement dit.

Le 8 août 1943, Vichy s'efforce de justifier le nombre (90) des élèves officiers, du fait que trente d'entre eux sont déjà en service, sans formation, dans les unités, et qu'il s'agit d'une double promotion puisque depuis novembre 1942 et l'invasion de la zone libre, il n'y avait eu aucune formation d'officiers.

Il précise bien qu'il s'agit d'un chiffre maximum qui ne sera jamais atteint. Concernant les officiers d'encadrement, il transige en acceptant de prévoir un lieutenant pour vingt-cinq à trente élèves, au lieu de vingt à vingt-trois. Enfin, pour la première fois, il est fait mention de la caserne des Augustines à Guéret, bien que ses locaux ne soient pas tout à fait adaptés.

Fin août 1943, le général Perré rend visite, à Paris, au général Scheer, adjoint de l'Oberführer Oberg. Dans une lettre en date de septembre 1943, il remercie le général Scheer de son accueil et des accords de principe que celui-ci lui a donnés, en particulier d'envoyer un détachement précurseur à Guéret. Il semble bien que cette visite ait été l'étape essentielle dans la réalisation du projet.

D'un côté, le général Perré y a apporté toute son énergie et sa

détermination ; de l'autre, il est probable que le général Scheer, de militaire à militaire, se soit montré plus coopératif que son chef, l'Oberführer Oberg.

Le général Perré obtient d'ailleurs satisfaction puisque, quelques jours plus tard, il accuse réception au général Oberg de sa lettre en date du 4 septembre 1943³ donnant accord sur la création de l'école de la Garde à Guéret, lettre qui entérinait les accords oraux Perré-Scheer. Il en profite pour préciser l'encadrement prévu : quatre officiers supérieurs, huit capitaines, dix-huit lieutenants (trente officiers) et dix adjudants-chefs ou adjudants.

Le 23 septembre 1943, le commandement allemand donne son accord pour le groupement des élèves gardes, limité à trois cents. Il s'agit d'ailleurs des chiffres proposés le 22 mai 1943 par Vichy. Il n'est pas fait mention du groupement des élèves officiers. Par contre, l'encadrement et l'armement des deux groupements en question sont fixés.

Ainsi, vingt-trois officiers et trente gradés seulement sont autorisés ; l'armement est diminué par rapport à la proposition initiale : quinze pistolets-mitrailleurs au lieu de trente, dix fusils mitrailleurs au lieu de vingt-quatre, quatre mitrailleuses au lieu de huit.

Dès le mois de septembre, Vichy s'active pour que la rentrée des premières promotions, prévues en novembre, se passe dans de bonnes conditions : affectations des instructeurs et recrutement des élèves.

Le 21 octobre 1943, Vichy précise à l'Oberführer Oberg les dates d'entrées et les durées prévues pour les différentes promotions : élèves officiers, élèves-gradés et élèves gardes.

Le 29 octobre 1943, l'école de la Garde est créée par décision⁴ du secrétariat d'État à l'Intérieur, à Guéret, à compter du 1^{er} novembre 1943 (soit cinq mois après la demande initiale), à la caserne des Augustines.

Le 19 novembre 1943, alors que les incorporations commencent à Guéret, l'Oberführer Oberg adresse une lettre très sèche à Vichy dans laquelle il s'étonne de la faible part consacrée dans le programme à l'instruction à donner concernant les tâches policières, lesquelles « sont d'un grand prix dans les missions que doit remplir la Garde ».

Le 23 novembre 1943, le secrétaire d'État à la Police ne fait pas mention de la lettre précédente, mais rend compte à l'Oberführer Oberg de l'ouverture le 25 novembre du cours d'élèves officiers, à savoir : pour

³ B do. JC.Bz n° 109/43 Az 1939.

⁴ N° 1074/DGG/SM.

la 1^{ère} brigade, onze officiers-élèves et six élèves officiers (de la Garde) admis au concours de l'école de la Garde ; pour la 2^e brigade, vingt-trois élèves officiers de la promotion Saint-Cyr 42, « Croix de Provence » : ce seront en fait vingt-cinq élèves⁵.

L'encadrement est précisé : capitaine X (ce sera le capitaine Richard) ; lieutenant Dupont, lieutenant Le Guillou, lieutenant Perré (qui n'occupera jamais cette fonction).

Le programme d'instruction détaillé est également indiqué, et ce dans les trois disciplines : montée, motorisée, portée. On note la quasi absence des disciplines de maintien de l'ordre, sauf quelques généralités sur le sujet.

Le 11 décembre 1943, Vichy répond à la lettre de semonce du 19 novembre 1943 du commandement allemand. Il y est indiqué qu'il n'avait pas été donné de détails pour aucun des composants du programme, pas plus pour le maintien de l'ordre que pour les autres. Ceci étant, à titre d'apaisement, une note jointe énumérait un catalogue de techniques de maintien de l'ordre, que personne n'a jamais vu appliquées à l'école, pour la bonne raison que les officiers instructeurs venant en totalité de l'armée d'armistice n'en avaient, eux-mêmes, aucune connaissance.

Le 31 décembre 1943, l'Oberführer Oberg renouvelle ses observations du 19 novembre concernant, une fois de plus, le programme complémentaire de maintien de l'ordre. La réponse avait été déjà faite dans la lettre précédente et le délégué général de la police à Paris lui en adresse copie en s'étonnant qu'il n'ait pas reçu la première.

Le 6 janvier 1944, Vichy adresse à l'Oberführer Oberg le programme d'instruction du groupe d'escadron des élèves gardes.

La liste des instructeurs est jointe : le chef d'escadron Dautun, les capitaines Faurie, Foureau et Sechaud ; les lieutenants Duval, Brisout de Barneville, Doison, Raveney, Georges et Jouannic.

Le 20 février 1944, l'Oberführer Oberg tance à nouveau Vichy sur la pauvreté du programme d'instruction des élèves gardes en matière de maintien de l'ordre et de lutte contre le terrorisme.

Le 9 mars 1944, Vichy répond à l'Oberführer dans les mêmes termes que dans la lettre du 11 décembre 1943 : le programme d'instruction n'avait pas pour objet de détailler chaque rubrique, mais, en annexe, était joint un programme détaillé du chapitre « maintien de l'ordre »,

⁵ Suite à une discrète manipulation par laquelle deux élèves-officiers sont devenus élèves-gardes sur le papier.

qui, une nouvelle fois, n'était qu'un simple catalogue de techniques spéciales.

Au printemps 1944, les Allemands procèdent à une inspection détaillée des moyens mis en œuvre à l'école de la Garde. La conclusion en est adressée le 22 mai 1944 par le commandement allemand de Paris au service de maintien de l'ordre (antenne parisienne de Vichy, à l'attention du commandant Knipping). Chaque constatation est accompagnée d'une véritable sommation pour régulariser la situation :

- personnel enseignant : le 2^e escadron du 5^e régiment de la Garde a été affecté à l'école sans autorisation : à rappeler et à utiliser ailleurs. (Il s'agissait de l'escadron 2/5 de Bellac qui était et est resté l'unité support logistique de l'école.),
- personnel officier : il y a vingt-sept officiers pour vingt-trois autorisés : quatre officiers à muter d'urgence,
- personnels civils : il y en a 147, chiffre hors de proportion avec le nombre des élèves : état nominatif détaillé avec la fonction de chacun.

À l'évidence, compte tenu de la date, toutes ces exigences sont restées « lettre morte », y compris le retrait de l'escadron 2/5 qui a pris part aux mêmes opérations que l'école en juin et juillet 1944.

À travers la sécheresse de cet échange de correspondances, on voit bien l'attitude opposée du gouvernement de Vichy et des occupants dans ce projet de l'école de la Garde.

Côté Vichy, on remarque l'urgence attachée au projet et malgré des camouflages insuffisants, l'objectif de créer une véritable école d'officiers interarmes. Dans cette prise de position, on reconnaît l'action décidée du général Perré.

Côté allemand, on a tout fait pour retarder l'autorisation de faire entrer le projet dans le cadre d'une école de maintien de l'ordre en exigeant la modification du programme d'instruction (ce qui était invérifiable), en diminuant le nombre d'instructeurs de l'armée, en réduisant de façon significative le nombre d'élèves officiers, en diminuant la dotation en armement (dix fusils mitrailleurs au lieu de vingt-quatre et quatre mitrailleuses au lieu de huit, par exemple).

CHAPITRE I

L'ÉCOLE DE LA GARDE, DE SA CRÉATION AU 6 JUIN 1944

L'école de la Garde a été créée par décision n° 1074/DGG/SM du 19 octobre 1943 du secrétariat d'État à l'Intérieur, à Guéret, à compter du 1^{er} novembre 1943, à la caserne des Augustines.

La Garde, partie intégrante de l'armée d'armistice avec six mille hommes, n'avait pas été dissoute à l'invasion de la zone libre par les Allemands en novembre 1942. Mais ces derniers avaient exigés qu'elle soit écartée de toute activité militaire et qu'elle reste cantonnée dans un rôle de maintien de l'ordre. De ce fait, elle avait été rattachée au secrétariat d'État à l'Intérieur par décret du 15 avril 1943.

Au printemps 1943, le général Jean Perré, un cavalier qui s'était conduit brillamment en 1940 à la tête de la 2^e division cuirassée, s'en voit confier le poste de directeur général.

Dans un contexte difficile, avec la disparition de toutes les écoles militaires (Saint-Cyr et les écoles d'application), l'école de la Garde a été créée sous la forme que nous avons tous connue : une école interarmes d'officiers-élèves (venant soit de la Garde, soit de la promotion Saint-Cyr – Croix de Provence) et d'élèves gardes avec un sévère programme d'instruction ou d'entraînement traditionnels.

Comment un tel camouflage vis-à-vis des Allemands et de la Milice a-t-il été possible ?

Il est le résultat d'une politique définie, dès le début du projet, dont les étapes successives ont été la stratégie du général directeur, la structure de l'école dans sa conception et sa réalisation, le recrutement des instructeurs, l'organigramme qui en découle.

Stratégie du général directeur

La stratégie du général directeur concernant l'école a été définie comme suit :

« Non sans difficultés, je parvins à porter à 250 (pour six mille hommes) le nombre d'officiers en faisant appel à des volontaires de l'armée dissoute ; j'éliminais les éléments vieillis et peu aptes ; j'obtins de recruter, tous les six mois, trois cents jeunes n'ayant jamais servi (ce furent, pour moitié des candidats à Saint-Cyr, pour un quart des enfants de troupes, et pour le reste des bacheliers ou titulaires du brevet supérieur, donc de futurs cadres). Je créai, à Guéret, une école de la Garde qui formait par an quarante sous-lieutenants (trente-cinq Saint-Cyriens et cinq officiers, élèves officiers), 240 candidats au brevet de chef de peloton et instruisait, tous les six mois, les trois cents jeunes engagés. Par différents subterfuges, je m'assurai un armement suffisant pour doubler les effectifs ».

Structure de l'école

Nous y retrouvons, à quelques chiffres près, les intentions du général directeur. Il y avait, pour l'année 1943-1944, trois cours distincts :

- un cours d'officiers-élèves et d'élèves officiers (durée dix mois), assuré par le 1^{er} escadron : un peloton d'officiers-élèves et d'aspirants élèves officiers de la Garde (environ quinze), un peloton de vingt-cinq aspirants, Saint-Cyriens de la promotion 1942 « Croix de Provence »,
- un cours d'élèves gradés (deux cours par an, durée quatre mois pour le premier, six mois pour les suivants), comprenant cent vingt élèves, tous issus de la Garde : trente des unités à cheval, trente des unités motos, soixante des unités portées. Ce cours était assuré par le 2^e escadron,
- un cours d'élèves gardes (durée six mois), comprenant trois cent élèves, assuré par un groupe d'escadrons : 3^e escadron : soixante-quinze élèves pour les unités à cheval ; 4^e escadron : soixante-quinze élèves pour les unités motos ; 5^e escadron : cent cinquante élèves pour les unités portées.

Ces élèves gardes, n'ayant jamais servi, souscrivaient un engagement au titre de l'école, dans le but de devenir gardes-stagiaires à leur sortie.

Pour plus d'un tiers (128), ils proviennent du concours d'entrée à Saint-Cyr 1943, dissimulé sous les appellations « concours général de fin d'études », ou « concours général inter corniches », organisé par l'État français. Ils feront partie de la promotion 1943, « La veille au drapeau ». Un nombre important provient des différentes écoles d'enfants de troupe, d'autres viennent du Prytanée militaire et des classes préparatoires à Saint-Cyr.

Enfin, certains proviennent directement du secteur civil, notamment pour échapper au STO ou à la police de Vichy.

On comptera dans ses rangs, après le passage de l'école à la Résistance, de jeunes Creusois, engagés volontaires.

Recrutement des instructeurs

On trouve trace de la quasi totalité des affectations dans deux avis de mutation : l'un porte sur les mutations de deux chefs d'escadrons, quatre capitaines et six lieutenants, provenant tous de l'armée d'armistice ; l'autre concerne deux chefs d'escadrons, deux capitaines et trois lieutenants venant de différents régiments de la Garde, mais plusieurs d'entre eux avaient, en fait, rejoint la Garde depuis peu et venaient de l'armée d'armistice.

Les sous-officiers d'encadrement provenaient, pour partie de la Garde, pour partie de l'armée d'armistice.

L'encadrement de l'école était ainsi assuré, suivant les instructions du commandement.

Programme d'instruction

De l'avis unanime des élèves, il s'agissait d'un programme d'école d'officiers très strict couvrant, pour les escadrons 2, 3, 4 et 5 une spécialité : montée, motorisée ou portée et pour les élèves officiers du 1^{er} escadron, les trois spécialités réunies.

L'armement était limité aux armes légères, mitrailleuses Hotchkiss et lance-grenade VB inclus, mais les munitions étaient abondantes. Il n'y avait ni mortiers, ni armes anti-chars.

Le programme était celui d'une école interarmes : marches, tirs, manœuvres, marches à la boussole de jour comme de nuit, cours de

topographie, cours de transmissions avec pratique du morse, cours d'armement, cours automobile, école de conduite moto et side-cars, équitation en manège et en campagne.

Outre la densité du programme, il y avait la manière de l'appliquer. Ce fut le mode dur, très dur. Nous étions donc, chacun à notre niveau, du moins pour les anciens, bien préparés pour intervenir au moment des événements.

Situation de l'école le 6 juin 1944 au matin

Les 1^{er} et 2^e escadron étaient au complet et bien entraînés.

La première série d'élèves gardes arrivée à Guéret en novembre-décembre 1943 a quitté l'école après six mois d'instruction et a rejoint en mai 1944, après un amphi-garnison, des escadrons de la Garde.

La deuxième série d'élèves gardes incorporée en janvier 1944 est encore présente à l'école pour parfaire son instruction.

En mai 1944, des jeunes sont entrés à l'école en remplacement de ceux qui sont partis.

C'est ainsi que les escadrons d'élèves gardes, au matin du 6 juin 1944, sont composés : pour le 3^e escadron, de deux pelotons, l'un instruit (peloton Page), l'autre non instruit (peloton Helain) ; pour le 4^e escadron, de quatre pelotons, tous non instruits ; pour le 5^e escadron, de trois pelotons, tous instruits.

Durant toutes les journées que l'école va vivre dans la Résistance, l'instruction des jeunes élèves gardes se poursuivra sans relâche, d'autant que des jeunes Creusois, sans entraînement militaire, se joindront à eux.

CHAPITRE II

LE PASSAGE DE L'ÉCOLE DE LA GARDE À LA RÉSISTANCE, LE 7 JUIN 1944

Nos recherches ont été difficiles. En la matière, l'époque ne se prêtait pas aux confidences, encore moins aux écrits.

Nous avons constaté que plusieurs officiers-instructeurs avaient eu des contacts avec la Résistance.

Cependant, il faut distinguer les contacts à un niveau élevé et les contacts locaux.

Les contacts à un niveau hiérarchique élevé étaient assurés, avant son arrestation par la Gestapo et sa mort sous la torture, par le lieutenant-colonel Robelin, chef du service technique de la Garde, donc en fait, l'adjoint du général Perré, directeur de la Garde. Il avait constitué, dans les unités, un véritable réseau d'officiers sympathisants qui seraient chargés, le moment venu, de prendre la tête des détachements passant à la Résistance. Cette opération n'avait que bien peu de chances de réussir, puisque le passage d'une unité risquait d'entraîner le désarmement des autres. D'autre part, un passage collectif était impossible à réaliser du fait de la supériorité écrasante des divisions allemandes en hommes et en matériels.

Dans ce cadre, un officier supérieur de l'état-major était chargé de prendre le commandement de l'école de la Garde, car il était connu que le colonel Favier, commandant l'école, ne serait pas d'accord. C'est ainsi que le lieutenant-colonel Robelin a dépêché, le 6 juin 1944, une mission de liaison composée d'un chef d'escadron et de deux capitaines (tous trois arrêtés et torturés par la Gestapo un mois plus tard), avec pour mission de rencontrer le responsable de l'école.

Par suite d'un sabotage de voie ferrée, la liaison n'est pas parvenue à destination. Par contre, le responsable en question n'est pas passé à la Résistance le 7 juin et a regagné Vichy. On peut penser qu'il n'avait

aucun contact local et restait dans l'attente d'ordres de sa hiérarchie⁶.

C'est donc dans le cadre de contacts locaux qu'il faut chercher l'explication.

Dans nos prospections, nous avons constaté que des rencontres avaient bien eu lieu entre certains officiers de l'école et unités de soutien avec la Résistance.

Il s'agit tout d'abord du capitaine Delorme qui, après une brillante campagne en 1940 dans les chars, fut nommé instructeur de la promotion 42 - « Croix de Provence » à Saint-Cyr. À la dissolution de l'armée d'armistice, il rejoint la garde, début 1943, après avoir recommandé à certains de ses élèves de poser leur candidature comme élève officier : « Vous n'avez pas une formation suffisante, vous en aurez besoin pour être efficace au moment venu ».

Cet officier, connu des FFI creusois sous le pseudonyme « Patrice », était « Massena » pour le maquis d'Auvergne. Il quitte Guéret quelques jours avant le débarquement, prend part, à la tête du 2^e bataillon de la « la Margeride », au combat du Mont Mouchet et est tué le 27 juin à Saint-Flour. Il est certain, qu'avant de partir, il a tenu informés ses camarades instructeurs des contacts qu'il avait et mené une action interne pour les convaincre. Ceci étant, n'ayant aucun commandement, il n'a pu négocier de façon officielle au nom de l'école, et s'il avait été au courant de la date du débarquement, il ne fait aucun doute qu'il serait resté parmi nous.

On relève ensuite l'entrevue du capitaine Termet, commandant le 2/5, qui s'est déroulée le 4 juin dans l'après-midi avec les chefs du groupe local de la Résistance aux environs de Bourgneuf (où il fut conduit en side-car par le garde Bernard). Ce capitaine entraînera son escadron le 7 juin au matin et participera aux combats de la libération de la ville de Guéret.

Faisons aussi mention de l'action du capitaine Faurie, commandant le 2^e escadron de l'école, qui, en présence de plusieurs de ses élèves, rencontra dans la nuit du 5 au 6 juin des officiers anglais, puis incita son escadron à combattre aux côtés des FFI.

Enfin, il faut noter l'entrevue qui eut lieu le 6 juin, en début de soirée, entre le colonel Favier, commandant l'école et le commandant François, responsable de la Résistance en Creuse, entrevue dramatique, ainsi que celle du chef d'escadron Corberand avec le commandant

⁶ Ces renseignements ont été obtenus de la bouche même d'un des survivants de cette mission de liaison.

Rose, chef de l'A.S. (en réalité monsieur Piron, instituteur, officier de réserve).

Au total, il apparaît qu'il n'y a pas eu d'action préparatoire cohérente pour le passage de l'école à la Résistance. Par contre, c'est la séquence suivante qui en a assuré le succès : action du capitaine Delorme, milieu favorable constitué par les cadres et les élèves, initiative du commandant Fossey-François.

Sans créer un véritable réseau, le capitaine Delorme s'était assuré que, le moment venu, les initiatives de la Résistance seraient reçues favorablement. Nous avons le sentiment que deux, au moins, de nos instructeurs ont joué ce rôle. Faute de certitude absolue, nous ne donnerons pas leurs noms.

CHAPITRE III

L'ÉCOLE DE LA GARDE DANS LES COMBATS POUR LA LIBÉRATION DE GUÉRET (7- 9 JUIN 1944)

Mardi 6 juin

La nouvelle du débarquement est confirmée vers 10 heures. Des unités sont en manœuvre : le 1^{er} escadron et le 2^e peloton (Page) du 3^e escadron entre autres. L'une et l'autre rejoindront Guéret dans le courant de l'après-midi.

Tous les escadrons sont mis en alerte. Certains s'implantent dans les environs de la ville, d'autres sont placés sur les axes d'accès en vue de contrôler les mouvements.

Y participent, en particulier, le 2^e escadron (Faurie) à Saint-Vaury sur la route de la Souterraine, le 3^e escadron (Fourreau) dans les faubourgs sur les routes de la Souterraine, Paris et Montluçon.

Par contre, le 1^{er} escadron des aspirants est ramené de son cantonnement du sanatorium, derrière l'hôpital, au quartier des Augustines où il passe la nuit. Le 5^e escadron est tenu en réserve à Jarnages (15 kilomètres est de Guéret).

Mercredi 7 juin

Les contacts pris avec la Résistance, la veille au soir, par le colonel Favier et le chef d'escadron Corberand sont restés confidentiels et étaient ignorés, du moins au niveau des élèves et des chefs de peloton à l'exception du 2^e escadron.

Les premiers contacts avec les FFI ont été pris par le 2^e escadron à Saint-Vaury et par le 3^e escadron sur la voie ferrée à 800 mètres à l'ouest de la gare. Le 2^e escadron revient à Guéret. Pendant ce temps,

aux Augustines, personne ne dort. On entend au petit matin des bruits et des rumeurs qui montrent « qu'il se passe quelque chose ».

Au moment où le commandant François (Fossey) entre dans la cour vers 6h30, tout le monde est aux fenêtres. Il demande, au nom du général de Gaulle, à l'école de la Garde de rejoindre la Résistance. Puis, il se retire comme il est venu.

Du fait de l'ambiance favorable signalée dans le chapitre précédent, il n'y a aucune discussion et, d'un seul élan, instructeurs et élèves décident de répondre favorablement à cet appel. Les choses ne traînent pas ; deux aspirants fracturent la porte de la soute à munitions. Les dotations en cartouches et grenades sont distribuées : quelques mousquetons sont avantageusement remplacés par des pistolets-mitrailleurs Thompson.

Auparavant, sur ordre du commandant François, les unités FFI étaient entrées en action ; mais après avoir pris le contrôle de la préfecture et de la poste, elles échouent et subissent des pertes à la Kommandantur, à la Feldgendarmerie et à la maison de la Milice.

Pour ce qui nous concerne, les ordres arrivent rapidement. Il y a trois objectifs : la Kommandantur, siège de la Verbindungsstab – VS 896 à l'hôtel Saint-François sur la place Bonnyaud ; la Feldgendarmerie 992 à l'hôtel Auclair rue de la Senatorerie ; la maison de la Milice, ex-loge maçonnique, rue de la Pépinière, en bordure de la Châtaigneraie de Granger.

Les deux premiers objectifs, surtout l'hôtel Auclair, sont à proximité immédiate des Augustines, alors que le troisième est plus éloigné. Le 2^e escadron (Faurie) et le peloton Page (3^e escadron) prendront en charge la Feldgendarmerie, l'escadron Jouan (1/5 de Limoges) ira à la Kommandantur et le 1^{er} escadron se chargera de la maison de la Milice.

Aussitôt les ordres reçus, la mise en place commence. La première unité à faire mouvement, vers 7h30, est le 1^{er} escadron (en fait un gros peloton, articulé en trois groupes de combat avec trois fusils mitrailleurs). Lorsque l'escadron sort par le portail de derrière de la cour, les premiers blessés FFI arrivent déjà. L'escadron atteint son objectif après une longue approche par l'hôpital, le sanatorium et les hauts de la Châtaigneraie. En fin de mouvement, les éclaireurs de pointe se trouvent à quelques mètres du portail d'entrée à proximité immédiate du corps d'un FFI abattu, son colt à la main, un peu avant leur arrivée.

Le 2^e escadron, après un large mouvement tournant, s'infiltra par les jardins sur l'arrière de l'hôtel Auclair, en liaison avec la compagnie

FFI du capitaine Chaumeil (dans son uniforme de chasseur alpin). Sur la face côté rue, le peloton Page (3^e escadron) prête main-forte à la 1^{ère} compagnie Franche FFI qui a eu les premières pertes. Pour ce faire, il s'infiltré, à partir des Augustines, dans l'immeuble, juste de l'autre côté de la rue.

L'escadron Jouan emprunte, comme le 1^{er} escadron, le portail arrière du quartier des Augustines et progresse pour arriver derrière la mairie, à proximité de l'hôtel Saint-François.

Les FFI occupent la place Bonnyaud, face à l'hôtel.

Le 5^e escadron, cantonné à Jarnages depuis la veille, a reçu l'ordre le matin du 7 juin de rentrer à Guéret où il arrivera à 11h30. Son 1^{er} peloton recevra alors mission d'occuper l'hôtel central afin de compléter l'encercllement.

Les FFI de la 2^e compagnie Franche, abrités derrière la fontaine de la place Bonnyaud, tirent au bazooka et font sauter des fenêtres et la grande porte de l'immeuble.

Un peloton du 1/5 réussit à s'infiltrer sur l'arrière de l'hôtel à proximité de la cour. Cinq à six gradés et gardes sont à distance de lancer de grenades. Le garde Camus se lève pour lancer son projectile. Il est tué d'une balle dans la tête ; la grenade lui échappe et blesse l'adjudant Dupuy ainsi que le garde Froment. Le petit groupe se replie.

Pour amener les Allemands à composition, l'idée d'incendier l'hôtel germe dans l'esprit des assaillants ; d'autant que la voiture d'un diplomate espagnol vient d'être interceptée fort opportunément et contient une importante réserve d'essence. Le garde Balin et les FFI de la 1^{ère} compagnie Franche, conduits par un garagiste connaissant parfaitement les lieux, s'infiltrèrent par le toit de la maison voisine. Des bouteilles d'essence enflammée sont jetées sur le toit de l'hôtel. Une grenade ouvre un trou dans la toiture. Le liquide enflammé se répand dans les combles ; un violent incendie se déclare. Un soldat allemand fait prisonnier le matin même au central téléphonique transmet alors une mise en demeure de reddition. Un parlementaire allemand sort de l'hôtel avec un drapeau blanc. La reddition est décidée un peu avant midi. Les honneurs sont rendus par un peloton du 1/5 et par une unité FFI.

Pendant ce temps, le combat continue à l'hôtel Auclair. Le peloton Page, avec son fusil mitrailleur et ses pistolets-mitrailleurs, neutralise les ouvertures et empêche les Allemands de se montrer trop offensifs, en particulier avec leur mitrailleuse de façade. Il tente également d'utiliser ses tromblons VB, mais il est extrêmement difficile d'atteindre

les ouvertures en tirs directs. Vers 11h00, le peloton Page est retiré pour faire face à une infiltration allemande dans la région de Malleret ; ceci s'avèrera être un faux renseignement. Sur l'arrière de l'hôtel, le 2^e escadron s'avance au plus près, à distance d'assaut. La reddition de la Kommandantur à l'hôtel Saint-François ayant eu lieu et étant connue, le chef de la Feldgendarmerie, l'Oberleutnant Biebricher, est sommé de cesser le combat, ce qu'il fait. La garnison se rend alors aux éléments avancés du 2^e escadron commandés par le maréchal des logis-chef Kimmerlin. Il est plus de midi.

À la maison de la Milice, la situation n'évolue pas. Il s'agit d'une maison d'aspect sinistre, protégée par une haute muraille, avec pour accès une grille-portail et une petite porte latérale. Toutes les fenêtres sont masquées par des matelas ; une arme automatique à l'étage balaye les abords et salue, sans dégâts, tout mouvement des aspirants qui cernent la maison au plus près. Il est impossible de franchir le mur sous le feu. Il faudrait des moyens plus adaptés. Ils arrivent après la reddition de la Kommandantur sous la forme d'un bazooka, arme qui nous était totalement inconnue. Le tireur n'est autre que Castille (pseudo Blanche), l'actuel président de l'association pour la recherche et la sauvegarde de la vérité historique sur la Résistance en Creuse. Après un échange de vues et une instruction sommaire sur l'emploi de l'arme, cinq projectiles sont tirés ; les trois premiers sur les fenêtres transformées en meurtrières : les persiennes se décrochent et les matelas sont projetés à l'intérieur. On entend un grand cri de douleur : « les salauds, oh ma jambe », puis plus rien ; les deux autres sont tirés à travers la grille sur la grande porte ; le premier rate son but, le second fait « mouche » et brise la porte, mais rien ne se passe. Au bout d'un moment, l'aspirant Labregere, suivi du capitaine Dupont, se plante au milieu de la rue et menace : « Rendez-vous ou nous foutons le feu à la maison ». Un drapeau blanc apparaît à l'une des fenêtres du premier étage ; les occupants se rendent et ouvrent la petite porte latérale. Les aspirants se précipitent, montent à l'étage et désarment les miliciens dont une femme. Un blessé grave est évacué sur l'hôpital. La maison est fouillée : il y a des armes, des munitions, des documents. Les prisonniers sont amenés aux Augustines et l'escadron regagne son cantonnement du sanatorium.

Le bilan est le suivant :

- FFI : six tués, dont le lieutenant Henry, commandant la 1^{ère} compagnie Franche, et le lieutenant Armand, et une dizaine de blessés, dont un grave
- Garde : un tué et deux blessés
- Allemands : à la Kommandantur, six tués, dont un officier et une auxiliaire féminine, plus quatre blessés ; à la Feldgendarmerie, quatre tués, neuf blessés et vingt-trois prisonniers
- Milice : un blessé grave et sept prisonniers.

Pour un combat de rue, le bilan est acceptable.

Des soins sont donnés aux blessés allemands. Après leur capture, la sécurité des prisonniers est assurée par des éléments de l'école conformément aux règles de la guerre⁷.

Ainsi le 7 juin 1944, la Résistance, grâce à l'action décisive de l'école, s'est emparée du chef-lieu du département de la Creuse. De façon étrange, ce fait d'armes n'a pas eu la notoriété qu'il méritait, ni à l'époque, ni plus tard.

Dans l'après-midi, les monuments sont ornés de drapeaux tricolores et les habitants fêtent leurs libérateurs. Les locaux occupés par les Allemands sont vidés de leur contenu : armes, munitions, victuailles, sans oublier vins et alcools. Des suspects, miliciens et collaborateurs, sont arrêtés par les FFI.

Vers 16h00, l'ennemi se rappelle à notre bon souvenir par le survol d'un avion venu aux nouvelles. Il se livre à des mitraillages sans dommage.

Il est bien évident que les Allemands ne vont pas accepter cette défaite. Il faut donc sécuriser les abords et, à cet effet, le dispositif qui neutralise les différents accès à la ville est complété et renforcé en prévision de cette menace.

Jeudi 8 juin

Dans la matinée, les représentants du Gouvernement provisoire de la République française font placarder des proclamations.

Il fait un temps splendide ; quelques fausses alertes amènent des

⁷ Après la reddition allemande, les honneurs militaires seront rendus aux prisonniers. Une tapisserie d'Aubusson, exposée à la chambre des métiers de Guéret, immortalise ce fait qui, lié au sort des blessés soignés à l'hôpital et des prisonniers traités en « prisonniers de guerre », eut une conséquence importante : aucune représaille ne fut exercée par les Allemands sur la population au moment de leur réoccupation de la ville, le 9 juin 1944.

interventions de pelotons. En fin de matinée, un renseignement arrive : une colonne allemande est signalée à Ajain (10 kilomètres) ; mais du fait des nombreuses rumeurs sans fondement, personne n'y croit beaucoup. Soudain, à 12h00, l'élève garde Cajat, du 5^e escadron, placé en vedette sur la route de Montluçon, arrive en trombe à son unité et annonce l'arrivée des Allemands. Cette fois, c'est du sérieux.

L'école contrôle tous les axes d'accès à la ville. En particulier, dans le secteur qui sera concerné, la situation est la suivante.

Sur la route de Montluçon, l'escadron Georges (5^e) avec deux pelotons (1 et 2^e), barre la route avec des voitures et des engins agricoles. Le 1^{er} peloton (Guillot) est à cheval sur la route ; le 2^e peloton le flanque sur sa gauche. Par la suite, l'escadron recevra, sur sa droite, le renfort de deux pelotons de l'escadron 7/5 de Pellevoisin. Le terrain très compartimenté par des haies et des murets se prête parfaitement à la défense.

Sur la route de Paris, le peloton Page du 3^e escadron tient le pont de chemin de fer qui passe au dessus de la route, avec un groupe de combat et une mitrailleuse. Le gros du peloton s'implante en avant, à plusieurs centaines de mètres, avec un groupe de mitrailleuses à gauche de la route, flanqué à droite par un groupe de combat avec fusils-mitrailleurs. Le terrain est plutôt assez dégagé.

Ce sont les pelotons du 5^e escadron qui vont avoir le premier contact. Ils sont bien installés sur leurs positions et les champs de tir des armes automatiques ont été aménagés. La vue sur la route toute droite est bien dégagée ; elle monte légèrement jusqu'à la côte 403 où apparaissent, peu après midi, les véhicules allemands. Par contre, sur la gauche, un rideau de grands arbres, perpendiculaire à la route, gêne la vue.

Les Allemands débarquent alors que nos unités appliquent une discipline de feu stricte et ne se manifestent pas. Il est vraisemblable qu'ils ont repéré le barrage d'engins sur la chaussée et progressent aux abords de la route en tirant de façon assez désordonnée.

Dans un premier temps, ils atteignent la ferme du Verger, située à environs 500 mètres de nos positions. Ils assassinent les fermiers, les époux Bergeron, et mettent le feu aux bâtiments.

À l'approche de leurs éléments avancés, les élèves gardes ouvrent le feu. La résistance étant ainsi dévoilée, les assaillants essayent de la contourner en privilégiant l'action sur leur droite pour s'infiltrer entre le 5^e escadron et l'élément avancé du peloton Page (3^e escadron) qui, pris à parti par des tirs de mitrailleuses, riposte avec son fusil mitrailleur.

Il ne fait pas de doute que cette tentative qui menace la gare a été décelée par le commandement, puisqu'elle a entraîné l'intervention du 1^{er} escadron cantonné dans la Chataigneraie Granger. D'ailleurs, le capitaine Mathe, qui apporte les ordres en side-car, précise : « Les Allemands occupent la gare, l'escadron des aspirants va la reprendre ». En fait, il semble bien que, de bonne foi ou à dessein, il ait dramatisé la situation. La mention « la gare est menacé » eut été plus normale. Toujours est-il que l'escadron, qui a l'effectif d'un simple peloton, entame sa progression vers 12h30. La ville est traversée ; l'approche de la gare s'effectue de face par la longue avenue qui y mène. À noter que l'escadron n'a pas la moindre information sur le dispositif.

Les rues sont désertes et, de l'autre côté de la place, le bâtiment de la gare avec portes et fenêtres fermées paraît plutôt inquiétant. En fait, l'information donnée est, comme beaucoup d'autres, fautive. Appuyés par les deux fusils-mitrailleurs des deux groupes de tête, les éclaireurs traversent la place d'un bond et constatent qu'il n'y a pas d'Allemands. Seule, une locomotive arrivant de Montluçon est en train de faire le plein d'eau ; pour le reste, voies et quais sont déserts.

La gare est fouillée rapidement, pendant que coups de feu et rafales sont entendus de l'autre côté. L'escadron débouche, en gros, sur la bissectrice de l'angle formé par les routes de Paris et de Montluçon et, faute de renseignements, « marche au canon ». Le terrain est coupé de haies vives et descend doucement en direction de la vallée de la Creuse. Le soleil est toujours radieux et il fait chaud. Le bruit du combat se rapproche et, soudainement, un des groupes de combat (Labrégère) qui se déplace en rampant le long d'une haie est pris, de flanc, sous le feu très précis d'une mitrailleuse. Les branches sont hachées par les balles et l'aspirant Lambert, tireur au fusil-mitrailleur, s'affaisse sur son arme. Une balle l'a atteint sous l'oreille gauche et est ressortie sous l'oreille droite en lui labourant l'épaule. Ses camarades l'évacuent vers une maison du voisinage, à proximité de la route de Paris, dont les habitants le prennent en charge. Bien soigné, il échappera aux Allemands et nous le retrouverons, fin août, à la libération de Guéret.

La progression reprend en se rabattant légèrement en direction de la route de Montluçon.

Dans le même temps, l'avant-poste du peloton Page est également pris à parti par des tirs de mitrailleuse. L'élève garde Chapon, chef de pièce du fusil-mitrailleur, est grièvement blessé. Évacué sur l'hôpital, il meurt le soir, à l'hôpital, en murmurant : « Chic à Cyr, on les aura ».

Dès lors, les Allemands contrariés dans leur manœuvre d'infiltration en direction de la gare, accentuent leur pression sur le bouchon du 5^e escadron en utilisant au mieux les couverts. La position est renforcée par un peloton de l'escadron 7/5 de Pellevoisin et des éléments de la 1^{ère} CFL. Sur la gauche, un groupe de combat FFI de la compagnie Marcel vient aussi s'intercaler. Les Allemands mettent en batterie un mortier, à environ 300 mètres des positions, qui arrose les abords de la route sans résultats. Il est rapidement neutralisé par le fusil-mitrailleur du 2^e peloton.

Vers 17h00, nos éléments au contact sentent une sorte d'accalmie. En même temps, deux cars apparaissent au sommet de la route, à la côte 403. Le décrochage paraît amorcé. En effet, l'évacuation de morts et de blessés dans des couvertures et des toiles de tentes est observée aussi bien par le 1^{er} que le 5^e escadrons.

Le lieutenant Georges donne l'ordre au peloton Guillot (1^{er}) de progresser sur le côté gauche de la route sur l'axe le Vergercote 403. Dans le même temps, le 1^{er} escadron arrive sur les positions de tirs des MG, jonchées de centaines de douilles et de paquets de pansements. Le 5^e escadron reprend le contrôle de la ferme du Verger qui brûle encore et découvre les corps du couple de fermiers abattu ainsi que différentes traces du passage des Allemands : paquets de pansements, douilles, et même un cadavre.

Un mouvement tournant est effectué par le 2^e escadron (Faurie) à 1500 mètres à droite de la route, mouvement qui accélère le départ des Allemands. Il est malheureusement trop tardif pour stopper leur retraite, voire la transformer en désastre. Les 1^{er} et le 5^e escadrons opèrent leur liaison à la hauteur de la ferme du Verger.

Les Allemands n'ont pas réussi dans cette première contre-offensive. L'unité, partie de Montluçon, était la troisième compagnie du 163^e bataillon du 15^e régiment de grenadiers de réserve. Cette compagnie, forte d'une bonne centaine d'hommes, était articulée en quatre sections, disposant de la dotation réglementaire de douze MG et de deux mortiers de 81 m/m. Ses pertes ont été de sept tués et de dix blessés, contre un tué et un blessé grave chez nous.

À l'analyse des faits, on constate que les tirs déclenchés sur les positions du 5^e escadron, tout au moins au début de l'action, étaient très imprécis, alors que ceux qui, par la suite, s'adressaient au poste avancé du peloton Page et au 1^{er} escadron, en cours de progression, étaient extrêmement précis. Il y a une explication.

Avec l'effectif d'une seule compagnie, il est probable que la mission n'était pas de reprendre le contrôle de la ville, mais plutôt de reconnaître les lieux. Donc, se heurtant dès le début à un bouchon sur la route, les Allemands ont cherché à le déborder en portant leur effort sur le terrain qui leur était le plus favorable, c'est-à-dire largement sur leur droite où il n'y avait pas de résistance apparente. Ils ont été gênés dans cette manœuvre, d'abord par le poste avancé du peloton Page (3^e escadron) sur la route de Paris, ensuite par la contre-attaque du 1^{er} escadron qui, s'intercalant entre les éléments du 3^e et du 5^e escadron, s'est trouvé exactement dans l'axe de progression de l'aile droite allemande.

Quoiqu'il en soit, cet échec a montré aux Allemands que les moyens à engager pour la prise du contrôle de la ville devaient être importants. Les Allemands se sont repliés jusqu'à Ajain, à 10 kilomètres, permettant ainsi de sécuriser leurs opérations ultérieures.

En fin de journée, le dispositif de protection des accès de la ville est modifié avec la relève du 5^e escadron par un peloton du 7/5 ; le 5^e escadron se regroupant sur le bouchon de la route de Bourgneuf.

Vendredi 9 juin

Toute la ville est dans une situation d'attente plutôt tendue. Le dispositif de l'école, au matin, est le suivant : 1^{er} escadron : la Chataigneraie ; 2^e escadron : sortie sud de Guéret ; 3^e escadron : au nord de la ville à Cher-du-Prat et Maindigour ; 4^e escadron : à Courtilles, à l'ouest ; 5^e escadron : sur la route de Bourgneuf, D940 ; 1/5 Limoges : (Jouan) aux Augustines ; 7/5 Pellevoisin : (Termet) à Bellevue sur la route de Montluçon.

En début de matinée, des renseignements parviennent au PC François et au PC Corberand. Une colonne de blindés et de transports de troupes est signalée sur la route de la Souterraine. Une autre colonne de même composition se déplace sur la route de Montluçon en direction de Guéret.

Devant l'ampleur des moyens engagés par les Allemands, l'école de la Garde et les FFI ne sont pas en mesure de résister. La décision est prise d'évacuer la ville par la seule route qui semble libre, celle de Bourgneuf. Toutes les unités de l'école reçoivent vers 9h30 l'ordre de repli vers Janaillat à 25 kilomètres au sud ouest de Guéret. Le mouvement prescrit est immédiatement exécuté. C'est alors que se déclenche une violente attaque aérienne : un bombardier Heinkel 111

entame les hostilités en lâchant sur la ville des bombes qui détruisent quelques habitations, mais ne font pas de victimes. Un peu plus tard surgissent des chasseurs Focke Wulf 58 et des Messerschmith 109 qui commencent leurs mitraillages en piqué, particulièrement sur la route de Bourgneuf encombrée de véhicules et de troupes à pied, ainsi que sur les unités se déplaçant en tous terrains. Il est difficile de faire la synthèse de ces attaques, chacun les ayant vécues dans son secteur. Le nombre de ces chasseurs peut être évalué à quinze. L'ensemble des appareils vient de Clermont-Ferrand (Aulnat) et leur action dure plus d'une heure, ce qui laisse supposer qu'il y eut plusieurs missions. L'action aérienne sur la route de Bourgneuf se déroule jusqu'à la chapelle Taillefer. Elle vise principalement les 3^e, 4^e, et 5^e escadrons ainsi que l'escadron du 1/5. Trois cars sont incendiés. Les ripostes aux fusils-mitrailleurs n'ont aucun effet.

Pour sa part, le 1^{er} escadron a reçu une mission, non de combat retardateur que son faible effectif ne permet pas, mais d'observation. Parti vers 10h00 de la Chataîgneraie, il se déplace parallèlement à l'ouest de la route de Bourgneuf en terrain découvert. Repéré par une patrouille de quatre chasseurs, il est pris à parti pendant une bonne demi-heure. Parfaitement commandé par l'aspirant Labregere, l'escadron manœuvre comme à l'exercice, ne subit aucune perte et s'installe en observation, à l'abri des vues, aux lisières nord de la forêt de Chabrieres, face à la ville de Guéret.

La colonne allemande venant de Montluçon entre dans Guéret vers 11h30.

Par contre on restera longtemps dans l'ignorance du déplacement du 3^e bataillon du régiment « Der Führer » de la deuxième Panzerdivision Waffen SS « Das Reich », commandé par le major Kampfe, qui, lancé depuis Limoges en direction de Guéret, via Bourgneuf, doit logiquement rencontrer nos éléments qui se replient. Notre camarade Pouvreau l'observera à partir de Bosmoreau-les-Mines aux environs de 14h00. L'école de la Garde et les FFI ayant quitté l'axe Guéret-Bourgneuf pour se diriger vers Janailat et un décalage horaire s'étant produit dans les marches des deux colonnes allemandes venant de Montluçon et de Limoges, nos éléments échappent au piège qui se referme sur eux. Seul un groupe non armé de maquisards, accompagné par le garde Bertrand, sera intercepté à Combeauvert vers 14h30 et massacré sur place. Bilan : trente-et-un morts. Le 3^e bataillon du régiment « Der Führer » n'atteindra Guéret qu'à 17h30. On imagine aisément les conséquences que cela aurait entraîné si l'horaire des

colonnes allemandes avaient été mieux coordonnées.

Durant cette journée, en plus des cars incendiés, l'école ne déplore que deux blessés : l'élève garde Pouvreau, qui sera évacué tant bien que mal et l'élève garde Georges qui sera pris en charge par le capitaine Sechaud de passage en voiture. C'est un bien piètre résultat eu égard à l'ampleur de l'action menée et aux moyens mis en œuvre.

Le ralliement à Janaillat s'effectue de façon différente suivant les unités. Le 3^e escadron qui dispose de véhicules atteint la Châtaigneraie (1 kilomètre 5 au nord de Janaillat) et s'établit de part et d'autre de la route Lafaye-Moulin de Villard, vers 11 h 30. Vers 14 h 30, des éléments du 4^e escadron (Sechaud) rejoignent Pierrefitte au nord du village en empruntant des petites routes à partir de la Chapelle Taillefer. Vers 16h00, le 5^e escadron (moins un groupe de combat), qui s'est déplacé pour la majorité de l'effectif à pied et pour quelques éléments en véhicules, s'installe au nord de Janaillat, au lieu dit « La Combe », le long de la route Azat-Chastenet-Janaillat (côte 574) et s'y camoufle. Seul un groupe de combat, guidé par le sous-lieutenant Guillot, restera bloqué à l'est de l'axe Guéret-Bourganeuf du fait de l'activité de la colonne Kampf sur cet axe. Il atteindra la région de Monteil-au-Vicomte le 13 juin, échappant ainsi à l'attaque de la « Das reich » sur Janaillat. Vers 14h00, le 1^{er} escadron, constatant qu'il n'y a plus d'éléments de l'école sur la route, décroche. Dans l'ignorance de la situation, il est décidé de marcher en tout terrain, à la boussole à travers bois. Après une marche harassante, en grande partie de nuit, l'escadron atteint, au petit jour, le bois de Faye, à 2 kilomètres sud-est de Janaillat.

La *Kriegs-Tage-Buch* de l'état-major de liaison 588 de Clermont-Ferrand ne mentionne évidemment par le massacre de Combeauvert mais précise, à la même heure : « L'Oberleutnant Biefricher, fait prisonnier, a été libéré avec une partie de son état-major par le 96^e groupe de chars SS le 9 juin à 14h30, à environ 15 kilomètres sud-ouest de Guéret ».

Le 2^e escadron, après avoir évacué Guéret dans la matinée du 9 juin, se dirige à pied vers le sud, mais sous l'effet de l'attaque de l'aviation allemande, se disperse puis se regroupe pour se retrouver dans la soirée aux abords de Chatenet (1 kilomètre 500 nord de Azat-Chatenet) puis gagne à bord d'un véhicule FFI la région nord de Janaillat où il s'installe dans les bois à proximité d'une ferme.

Samedi 10 juin

Toutes les unités de l'école prennent un repos bien mérité en aménageant leur cantonnement et en se ravitaillant. Déjà, aux yeux de beaucoup, cette concentration sur un espace relativement restreint paraît inquiétante et.....demain sera un autre jour.

Le major Kampfe, considéré comme un héros de la campagne de Russie a quitté, seul, Guéret pour Limoges en fin de journée, le 9 juin 1944. Il a disparu un peu après Bourgneuf. Sa voiture, une Talbot, a été retrouvée vide, moteur tournant, quelques minutes plus tard, par le docteur Muller, de son unité. Cette disparition reste, aujourd'hui encore, un mystère. Elle a eu un impact terrible sur le moral de la « Das Reich » toute entière. De source allemande, elle est donnée, en partie, comme un justificatif du massacre d'Oradour-sur-Glane où, suivant certaines informations, le major Kampfe aurait été conduit.

CHAPITRE IV

L'ATTAQUE DE L'ÉCOLE DE LA GARDE À JANAILLAT PAR LA DIVISION « DAS REICH », LE 11 JUIN 1944

Nous avons évoqué, dans le chapitre précédent, le parcours du 3^e bataillon du régiment « Der Führer » de la 2^e Panzerdivision Waffen SS « Das Reich » envoyé le 9 juin pour dégager la ville ; le massacre de Combeauvert, la libération de l'EML⁸, l'absence de représailles au chef-lieu du département, décision justifiée par les honneurs militaires rendus le 7 juin aux vaincus, par le traitement correct des prisonniers et par les soins donnés aux blessés. Nous avons aussi noté que la plupart des prisonniers allemands n'avaient pas été libérés le 9 et qu'un élément du bataillon (partie de la 11^e compagnie) avait été laissé à Guéret, en appui du 163^e bataillon de grenadiers venu de Montluçon. Le rappel de ces faits est indispensable pour comprendre l'enchaînement de ceux qui vont se dérouler le 11 juin.

L'attaque de l'école de la Garde à Janaillat-Pierrefitte par des éléments de la division « Das Reich », le 11 juin 1944, a été l'un des faits les plus douloureux subi par l'unité entre le 7 juin, date de son ralliement à la Résistance, et le 25 août 1944, date de la libération définitive de la Creuse.

Cette attaque a été motivée par la volonté de libérer les Allemands faits prisonniers à Guéret le 7 juin et qui n'avaient pas été retrouvés le 9, et celle de réduire l'avantage psychologique qu'avait été pour la Résistance le ralliement de l'école de la Garde. Sans doute par la crainte que l'exemple soit imité par d'autres formations sous autorité du gouvernement de Vichy, ce qui aurait compromis gravement le dispositif visant à contenir les actions des Forces Françaises de l'Intérieur. Il faut en effet savoir que la radio de Londres,

⁸ EML : état-major de liaison.

à l'initiative du délégué militaire régional (DMR) pour la région 5 dont dépendait la Creuse, avait annoncé le passage de l'école de la Garde à la Résistance ; que l'école, avec son encadrement et son armement, constituait un appoint important pour les FFI, et faisait planer une menace non négligeable sur les forces d'occupation du secteur ; que les populations, comme les FFI, avaient salué dans l'enthousiasme le ralliement de l'école et son rôle déterminant le 8 juin lors de la contre-attaque allemande sur Guéret.

La reconstitution de la terrible journée du 11 juin a pu être réalisée en dépit de la dispersion des cadres et élèves après la libération grâce aux journaux de marche des unités engagées, rédigés après coup, aux témoignages rassemblés au fil du temps et à la bonne volonté de tous.

L'implantation des unités le 11 juin au matin est la suivante.

Le PC du chef d'escadron Corberand est installé dans le bois de Faye, à moins de 1 kilomètre à vol d'oiseau du cimetière de Janaillat. L'escadron des aspirants au complet aux ordres du capitaine Richard en assure la protection.

Le 3^e escadron est dans les bois, à 1 kilomètre 500 au nord de Janaillat à l'ouest de la route Janaillat-Azat Chatenet, de part et d'autre de la route Lafaye-Moulin de Villard ; le peloton Helain au nord, le peloton Page au sud.

Le 4^e escadron est à Pierrefitte et prépare son cantonnement au nord du hameau dans les bois qui couvrent le Mont-la-Mossue, à l'est de la route Janaillat-Azat-Chatenet. Il est réduit à deux pelotons, ceux des lieutenants Doison et Raveney, auxquels se sont joints des éléments du peloton Jouannic. Il a en garde les prisonniers allemands.

Le 5^e escadron au complet (moins le sous-lieutenant Guillot avec un groupe de dix hommes qui s'est détaché de l'escadron) est camouflé près de la Combe et surplombe la route Janaillat-Azat-Chatenet, en face de La Faye (1 kilomètre nord de Janaillat).

L'escadron 7/5 de Pellevoisin bivouaque, avec sa cuisine roulante, au hameau « Les maisons », à quelques 600 mètres au nord du village de Janaillat et dans le bois qui jouxte la dernière maison du hameau, celle-ci faisant office d'infirmerie.

Des éléments de l'escadron 1/5 de Limoges (capitaine Jouan) sont au Moulin de la Tour, à environ 700 mètres nord-ouest de Janaillat.

L'escadron 2/5 de Bellac cantonne dans la région de Georgeas, près de Cluptat, à 6 ou 7 kilomètres ouest de Janaillat. Il n'est donc pas concerné par l'attaque.

Le détachement technique de l'école (commandant Marty) est à Champroy, à 5 kilomètres de Saint-Dizier-Leyrenne et ne sera donc pas, lui non plus, concerné par l'attaque.

Au total, 250 hommes environ sont répartis dans le secteur de Janaillat, principalement au nord-nord-est, dans un carré de 2 kilomètres de côté. La dispersion n'est donc pas suffisante.

La veille au soir, des policiers ont remis au 4^e escadron dix-sept prisonniers allemands évacués de Guéret. Ils seront regroupés dans un pavillon de chasse, en plein bois, au-dessus de Pierrefitte, sous la charge d'élèves-gardes et seront par la suite une lourde charge pour l'unité.

Ce dimanche, 11 juin, doit être un jour de repos et d'attente des retardataires, avant de rejoindre de nouveaux bivouacs plus lointains. Le stationnement, bien que provisoire, n'est pas sans inquiéter certains officiers et cadres de l'école. Ils regrettent que le lieu de rassemblement n'ait été donné dans le plus grand secret, et craignent que l'ennemi en soit avisé par des indiscretions. La journée s'annonce fort belle, ensoleillée et chaude. Les activités principales sont l'aménagement des positions et le ravitaillement.

Moyens mis en oeuvre par la « Das Reich »

C'est le 3^e bataillon du régiment « Der Führer » de la 2^e Panzerdivision qui a mené l'action. Rappelons que chaque bataillon dispose de quatre compagnies. Chaque compagnie possède un effectif de cent vingt à cent trente hommes et comporte quatre sections équipées chacune de trois SPW (transport de troupe blindé semi-chenillé) d'une capacité unitaire de douze hommes, soit dix combattants par véhicule.

Le commandant de compagnie dispose d'une auto-mitrailleuse à six roues du type *Schwerer Panzer Spahwagen* et d'un SPW équipé d'un canon 75 pak.

On peut penser que l'attaque a été menée par deux compagnies, dotées chacune d'un véhicule-canon, soit environ 250 hommes, effectif supérieur à celui des unités de l'école et avec des moyens disproportionnés. Si l'on croit les déclarations du major Weidinger de Das Reich, dans son livre *Kameraden bis zum ende*, il s'agit de deux compagnies du 3^e bataillon du régiment « Der Führer ». Une troisième compagnie est intervenue en fin d'après-midi.

L'attaque

Comme nous le verrons plus loin, des renseignements sont parvenus jusqu'à la zone de stationnement, mais leur diffusion n'a pas été au delà des unités les plus proches. En particulier, l'escadron le plus au sud, le 1^{er}, n'a eu aucune information ; c'est pourtant lui qui sera le premier au contact, la première colonne d'attaque arrivant par le sud.

C'est une patrouille de ravitaillement du 1^{er} escadron qui sera surprise initialement dans la ferme de la famille Desbuis, en bord de route de Villatange. Cette patrouille, composée des aspirants Chavy et Davadie et d'un garde, se dégagera en traversant la route entre deux sections de SPW et en gagnant les hauteurs juste au nord de Bellesauve, d'où elle sera témoin de tout ce qui se passera à Janaillat et au PC allemand installé près du cimetière.

La colonne allemande passe ensuite à proximité des emplacements du 1^{er} escadron et du PC de l'école. Personne ne se manifestant, elle continue vers le village. Il est environ 14h00.

L'élève garde Belbezier, qui revenait de Pierrefitte pour regagner le PC, se trouve, 200 mètres après le cimetière, nez à nez avec les premiers SPW. Il abandonne sa bicyclette et plonge sur sa gauche dans le fossé et les broussailles qui bordent le bois de Faye. Il réussit à rejoindre son bivouac tandis que la colonne poursuit sa progression vers Janaillat, distant d'environ 400 mètres.

Arrivés au village, les Allemands prennent des otages et commencent leur bouclage. Un élément, probablement une compagnie, accompagnée par un véhicule-canon, ferme une zone allant de Janaillat à la Leyrenne, sur la route D10 (alors GC10, route de Janaillat à Mousseau). Le véhicule-canon s'avance d'environ 200 mètres sur le chemin menant à la ferme des Âges (à environ 700 mètres de la route) et se met en batterie au sud du chemin face au bois, dans un terrain labouré (planté de pommes de terre) en pente, montant vers Le Puy de Tour.

Il est vraisemblable qu'une seconde colonne venant de Saint-Dizier-Leyrenne vint rejoindre la première peu après.

Au cours de l'occupation de Janaillat, Roblet, FFI du Cher, compagnie Surcouf, sera abattu alors qu'il essayait de fuir, ayant été surpris au téléphone. De même, une personne âgée, monsieur Chazeirat, est tuée alors qu'elle s'enfuyait dans son jardin.

L'offensive de la « Das Reich », qui n'a pas encore tiré un coup de feu, s'oriente maintenant vers le nord par la route Janaillat-Azat-Chatenet. Ce faisant, elle traverse le dispositif de l'école en longeant les positions du 5^e puis du 3^e escadron. En dépit de quelques tirs systématiques sur les lisières, il n'y a pas de réponse de notre côté, donc pas de combat. Il n'en sera pas de même avec le 4^e escadron, qui va subir tout le choc de l'attaque ennemie. Il y aura aussi une action sur le 7/5 qui tombera dans le vide.

Du fait de l'importance du combat avec le 4^e escadron, nous laissons la parole aux élèves gardes qui ont vécu l'événement⁹.

« En fin de matinée du 11 juin, cantonnés aux abords de la ferme Parelou depuis deux jours, l'encadrement et les élèves gardes sont inquiets. Les Allemands qui ont repris Guéret ne peuvent ignorer la direction générale du repli de l'école de la Garde ; par ailleurs, la totalité de leurs prisonniers n'a pas été libérée. Néanmoins, l'escadron améliore ses conditions de vie, complète les camouflages et assure, à toutes fins utiles, quelques reconnaissances d'itinéraires de repli. L'élève garde Elie Kloeckner – boucher de circonstance –, assisté de ses camarades Jean Beauvair et Aimé Gallioz, débite un jeune taureau dans une dépendance de la ferme. Il est 12 heures environ ; les officiers des différentes unités (école de la Garde et autres formations de la Résistance) sont rassemblés dans la salle à manger de la ferme Parelou : une délégation FFI conduite par le commandant François (Fossey) ; une délégation de l'école de la Garde comprenant entre autres le commandant Corberand, les capitaines Sechaud et Richard et les lieutenants Doison et Raveney.

En début d'après-midi, plusieurs messages arrivent à la ferme. Le premier message transmis par un agent de liaison du maquis Chataigner stipule : « Colonne allemande qui se déplace de St Junien la Bregère vers Bourgneuf ». Le deuxième message est de la même source : « Colonne allemande qui circule de Bourgneuf vers Guéret ». Le troisième message est transmis par l'agent de liaison de l'école de la Garde Belbezier, du 4^e escadron au PC du commandant Corberand : « Une importante colonne blindée allemande se dirige de St Dizier Leyrenne vers Janaillot ».

À la ferme Parelou, départ précipité, en voiture, du commandant François et de ses officiers.

⁹ Jean Beauvair, Gaston Belbezier, Antoine Bus, Crombez, Aimé Gallioz, Elie Kloeckner, Claude Laplaigne, André Masini, Jean Moisset, Robert Parelou.

Officiers, gradés, élèves gardes se replient vers les bois proches pour se rassembler près du pavillon de chasse où sont gardés une partie des prisonniers allemands capturés à Guéret. A Pierrefitte, la colonne allemande se manifeste clairement par le grondement de ses moteurs, puis les premiers véhicules apparaissent.

Devant l'importance des forces mécanisées ennemies, le capitaine Sechaud, en observation à l'orée du bois, à hauteur du chemin menant à la ferme Parelon, décide de faire replier les guetteurs et donne ses instructions au lieutenant Doison : « Restez avec les hommes, ne prenez aucune initiative avant mon retour ». Accompagné du capitaine Richard et de l'adjutant Vigier, il se dirige vers le poste de surveillance en contrebas et s'arrête auprès du guetteur, l'élève garde Masini. Au même instant, le détachement allemand, composé de véhicules blindés SPW et de transports de troupes, emprunte la route longeant le hameau de Pierrefitte.

Le convoi ennemi s'arrête à l'approche de la ferme Parelon ; les panzergrenadiers assis dans leurs véhicules, armes braquées tous azimuts, n'ont pas aperçu le groupe de combat camouflé.

Au fracas des blindés succède un lourd silence oppressant ; brusquement le feu se déclenche. Une rafale de mitrailleuse atteint mortellement le capitaine Sechaud.

L'enfer se déchaîne ; un déluge de feu nous cloue au sol. Le capitaine Richard est touché à une jambe ; il est immédiatement secouru par les élèves gardes Bonte et Weisgerber qui l'évacuent vers les bois.

Les Allemands sautent de leurs véhicules et, sous la protection d'une MG, nous poursuivent en tirant et en hurlant. Tout en ripostant de notre mieux, nous nous replions et nous égaillons dans la nature. Prévenus par un garde de l'arrivée imminent de l'ennemi, Beauvair et Gallioz détalent rapidement ; nous sommes déjà dispersés, tandis que Kloeckner, retardé, se cache provisoirement dans le hameau de Pierrefitte. Les Allemands n'investissent pas immédiatement la ferme. Kloeckner, dans un moment d'accalmie, décide de se replier sur les hauteurs dominant les bâtiments de la ferme, ce qui lui permet de voir les blindés ennemis au carrefour de la route d'Azat-Chatenet et du chemin menant à la ferme. Il est surpris par un prisonnier qui a déjoué ses gardes au moment du repli général et qui vient de capturer les élèves gardes Bonte et Weisberger. Ce dernier est gravement blessé sur le côté du corps après avoir soigné et mis le capitaine Richard en sécurité. Nos trois élèves gardes, prisonniers, seront malmenés durement et emmenés plus tard dans une camionnette jusqu'au rassemblement allemand de Janailat.

L'opération terminée, le blessé sera sommairement soigné par l'infirmier ennemi.

Le lieutenant Raveney annonce au lieutenant Doison que le capitaine Sechaud est tué et qu'il doit prendre le commandement de l'escadron. La décision est immédiatement prise : décrocher par l'un des itinéraires préalablement reconnus qui, traversant une zone de rochers et de ronces, devrait permettre d'échapper momentanément à l'ennemi.

Accompagné de deux élèves gardes qu'il vient de désigner, le lieutenant Raveney assure la protection du groupe en repli. »

C'est ainsi que se termine la première phase de l'attaque sur le 4^e escadron à Pierrefitte. Laissons les deux pelotons entamer leur repli ; nous reviendront sous peu dans leur secteur.

Voyons ce qui s'est passé à l'escadron 7/5 de Pellevoisin au hameau « Les Maisons ». Dès 11h00, l'escadron avait reçu l'information suivante : « Vingt-six automitrailleuses allemandes venant de Limoges s'avancent vers Bourgageuf, dont elles sont à une douzaine de kilomètres (environ 35 kilomètres de Janaillat) ».

Il est vraisemblable qu'au lieu d'automitrailleuses, il fallait entendre SPW : transports blindés semi-chenillés.

Apparemment, à l'escadron, personne ne s'émeut. Vers 15h00, un avion de reconnaissance allemand du type Fiseler-Storch survole le hameau. L'attaque se déclenche à 16h00. C'est la surprise complète.

Laissons la parole à l'élève garde Pouvreau qui se trouvait à l'infirmerie :

« Il est exactement 16h00. Pour la plupart des gardes de l'escadron de Pellevoisin, l'alerte est passée et deux ou trois gardes se promènent sans armes au niveau de l'infirmerie. Entendant un bruit de chenilles sur la route voisine, l'un dit en plaisantant : « Ce sont les Allemands ». L'autre regarde par dessus le buisson et répond : « M..., ce sont eux ». Le combat commence immédiatement au niveau du chemin d'accès aux « maisons ». Surpris, les gardes refluent vers les bois. Les assaillants progressent rapidement, attaquent à la grenade, au PM et à la mitrailleuse.

La maison-infirmerie qui sert de gîte à l'élève garde Pouvreau, blessé, récupéré par des maquisards et confié à l'école de la Garde, est en fait l'habitation d'une réfugiée lorraine ; les Allemands y mettent le feu. Cette personne, madame Bouques, qui parle l'allemand, est prise en otage. Elle a une attitude très énergique et à peine libérée, elle réquisitionne des hommes pour l'aider à sortir le blessé des flammes de sa maison. Tragique ironie du sort : au même moment, son fils Gilles, âgé de dix-huit ans et maquisard, vient d'être tué et brûlé dans une grange. L'élève garde Thévenard, du 3^e escadron, venu faire soigner un panaris à l'infirmerie, entraîne son

camarade Pouvreau derrière un buisson, à une trentaine de mètres de l'infirmerie, à l'orée d'un bois.

Les quelque 400 mètres qui séparent le chemin d'accès au hameau et la lisière du bois sont franchis par les Allemands en un quart d'heure environ. Ils pénètrent dans le bois en tiraillant mais sans trop s'éloigner des lisières. Certains prennent position de l'autre côté du buisson derrière lequel sont cachés les deux élèves gardes. Un SPW arrive et s'installe en arrière de leur cachette, puis un second qui s'avance près du buisson. Ce dernier ouvre de temps à autre le feu au canon et la fusillade paraît s'étendre au loin. Le hameau brûle ; la fusillade cesse aux « maisons » mais le canon continue à tirer par intermittence ».

Comme on le voit, s'il y a eu incendie du hameau et destruction de la cuisine roulante, il n'y a pas eu vraiment combat, et donc pas de pertes.

Revenons maintenant à nos camarades du 4^e escadron en cours de repli et laissons leur la parole :

« Suite à l'attaque de Pierrefitte, l'ensemble des pelotons Doison et Raveney s'est replié avec les prisonniers dans les bois de La Moussue à 300 mètres au nord-est. Les Allemands, postés à l'entrée d'Azat-le-Chatenet, les tiennent sous leur feu ».

Robert Parelou, détaché comme agent de liaison FFI auprès du 4^e escadron, précise :

« J'ai indiqué au lieutenant Doison qu'il nous fallait partir vers l'est. Tout le groupe m'a suivi. Après avoir parcouru environ 400 mètres, sept prisonniers n'ont plus voulu marcher et se sont assis. Plusieurs élèves gardes (la plupart alsaciens) voulaient les tuer. – « Laissez les, ils ont déjà assez retardé notre repli, continuons », a ordonné le lieutenant. À travers bois, dans cette région accidentée, nous sommes arrivés près de la route allant de Chassin à chez Bardou ; le maréchal des logis-chef Sabatier m'a envoyé reconnaître la route ; comme il n'y avait rien, nous avons suivi cette dernière environ 300 mètres en direction du village de Drouille. Je voulais faire traverser au groupe la route nationale Guéret-Bourgueuf à cet endroit.

Il est à peu près 15h00 lorsque les derniers isolés atteignent le bois où sont regroupés environ soixante-dix militaires de la Garde ainsi que les prisonniers allemands. Quatre sentinelles, dont le chef Doom, sont placés en faction avec mission de surveillance et d'alerte.

Le lieutenant Doison et le chef Sabatier, assistés de Robert Parelou, déterminent les itinéraires possibles pour atteindre Faux-la-Montagne par équipes de trois ou quatre dans un délai non fixé ; les petits groupes se constituent dans cette perspective. Sur ce est annoncée l'arrivée de trois gradés : le capitaine Jouan et les gardes Donan et Guyot, de l'escadron de Limoges. Le lieutenant Doison passe au capitaine Jouan le commandement de l'ensemble du groupe et lui propose l'exécution immédiate des plans arrêtés afin d'échapper à un encerclement probable et imminent.

Le capitaine Jouan est exténué et ne tient pas à repartir immédiatement ; il préfère attendre la tombée de la nuit pour décrocher mais réserve sa décision.

C'est alors que surgit l'ennemi, probablement venu de Guéret, hurlant « haut-les-mains ; rendez-vous » et arrosant le bois de rafales. C'est un sauve-qui-peut général. Les prisonniers allemands, placés au milieu du dispositif, signalent aussitôt leur présence en criant et en faisant de grands gestes ; les tirs cessent alors. Sans eux, que nous avons traités convenablement, le sort de nos camarades n'aurait pas fait long feu. »

Une bonne partie du 4^e escadron parvient à échapper à cet assaut final.

Selon les recherches de notre camarade Pouvreau, en liaison avec l'Association pour la recherche et la sauvegarde de la vérité historique sur la Résistance en Creuse, l'unité assaillante serait un élément de la 11^e compagnie du 3^e bataillon de « Der Führer ».

Il nous explique :

« Non identifié jusqu'à ces dernières années, l'assaillant est apparemment l'élément de la 11^e compagnie du 3^e bataillon de « Der Führer » (sans doute deux sections) laissé à Guéret, en appui du 163^e bataillon de grenadiers, venu de Montluçon. Deux calques, retrouvés aux archives par l'Association pour la recherche et la sauvegarde de la vérité historique, traduisent son mouvement vers le secteur de Janaillat, via la D 940, jusqu'à la Chapelle-Taillefer puis par Azat-Chatenet. Trois SPW et sept camions de transport de troupes sont observés par le sous-lieutenant Hélain et le maréchal des logis-chef David de Vinzelles, lors d'une patrouille sur la route Azat-Janaillat. Un des croquis fait apparaître une avancée jusqu'à la ferme des « Âges », apparemment une patrouille d'une dizaine d'hommes. Elle interroge les occupants qui disent avoir vu des gardes le matin mais affirment qu'ils sont repartis. L'autre calque traduit un cheminement par Pierrefitte jusqu'à la zone présumée d'encerclement des gardes et des élèves gardes du 4^e escadron, légèrement au nord de Fauoulange, à environ 1,5 kilomètre de la D 940 ».

Force est de constater que les Allemands ont suivi le groupe en repli. Ceci s'explique par les traces que peut laisser une troupe d'un effectif voisin de soixante et aussi par les renseignements que n'ont pas manqué de donner les prisonniers récupérés.

Nos camarades prisonniers sont désarmés et transféré du lieu de capture à Janaillat par Chez-Bardon, Translafont, Azat-Chatenet, soit près de 7 kilomètres. Ils arrivent au village en fin de journée.

Nous avons les témoignages formels d'habitants des hameaux en question ; en outre, l'élève garde Pouvreau pense avoir entendu leurs pas sur la route au niveau des Maisons. Le groupe des aspirants Chavy et Davadie les ont vus de leur observatoire.

Vers 21h00, les Allemands abandonnent leurs positions. La colonne, avec les prisonniers, se reforme et repart pour Limoges.

Le bilan a été très lourd pour le 4^e escadron et les égarés rassemblés au sein de cette unité.

À Janaillat-Pierrefitte : un tué, le capitaine Sechaud ; deux blessés, le capitaine Richard et l'élève garde Weisgerber ; trois prisonniers, les élèves gardes Bonte, Weisgerber et Kloeckner.

À l'assaut final : vingt-trois prisonniers, à savoir un capitaine (Jouan), deux maréchaux des logis-chef (Doom et Duloue), trois gardes (Donan, Guizot et Jean-Pierre), dix-sept élèves gardes (Bur, Cognard, Dechaume, Dornier, Faivre, Gaillard, Hinterlang, Labeur, Nouyrigat, Puech, Reuter, Rouy, Respaud, Quenesson, Rolland, Sauzet et Sentenac, auxquels il faut ajouter un petit groupe de policiers en tenue et deux civils de Guéret. Soit globalement vingt-six prisonniers qui ne savent pas encore qu'ils sont aux portes de l'enfer, ignorant tout ce qui les attend : les matraquages, la déshumanisation, la marche à la mort, sans omettre l'exténuant travail dans la mine de sel de Stassfurt.

Au cours de cette journée tragique, les éléments des 1^{ère}, 3^e et 5^e escadrons qui n'ont pas subi l'attaque vont progressivement s'éloigner des itinéraires empruntés par les blindés adverses. Les Allemands, au cours de leurs déplacements, exécutant des tirs systématiques sur toutes les lisières qu'ils rencontrent, les groupes éviteront au maximum de se faire repérer.

Une bonne partie du 4^e escadron parvient à s'échapper vers l'est, recherchant la protection des couverts et des bois.

Le 2^e escadron, pour sa part, ne saura rien du drame de Janaillat. Il se déplacera le 11 juin en fin d'après-midi pour atteindre Bellesauve où il se disloquera ; les officiers disparaissant, les gardes se dispersent,

certain regagnant leurs escadrons d'origine, quelques-uns se liant à des maquis qu'ils connaissent, d'autres, enfin, rejoignant le Poste de Commandement Corberand aux Grands Bois. Le 2^e escadron n'existe plus.

L'escadron 7/5, repéré sans doute par l'avion de reconnaissance, n'aura subi aucune perte.

Nous reviendrons sur les cheminements des escadrons après l'affaire de Janaillat, mais il faut noter qu'à partir de cet instant l'école a perdu sa belle cohésion du fait de sa dispersion.

Un centre de regroupement avait été prévu aux « Grands Bois » de Murat, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Janaillat, à proximité des cantonnements de l'escadron 2/5 de Bellac qui n'avait pas été concerné par l'attaque allemande. Mais le message concernant ce lieu de rassemblement, de la même façon que les messages d'alerte, n'atteignirent avec des fortunes diverses le point de rendez-vous. Pour les autres, ce furent, selon les circonstances, des errances par petits groupes, sur de longues distances, pendant des dizaines de jours, le but essentiel de chacun étant de ne pas être pris.

Enfin, bien que cette journée ait été une terrible pour l'école, on doit reconnaître que, du fait de l'importance des moyens ennemis mis en œuvre, le bilan aurait pu être plus désastreux. En effet, sur les six unités implantées dans le secteur, une seule, le 4^e escadron, très gravement handicapée par le fardeau des prisonniers allemands a été repérée et a subi tout le poids de l'attaque.

Commentaires a posteriori de notre camarade Pouvreau

Une question reste posée : comment les Allemands ont-ils pu connaître l'implantation de l'école ? Par indiscretions, par dénonciation ou par trahison ?

La question demeure et risque de rester sans réponse plus de cinquante ans après.

Il semble que les Waffen SS de la « Das Reich » connaissaient approximativement les positions des unités de l'école, mais que leurs renseignements manquaient de précisions, ce qui semble exclure l'hypothèse « dénonciation » par une personne avertie et connaissant bien le secteur.

La thèse des indiscretions mérite un examen attentif. Deux véhicules avaient été réquisitionnés à Guéret pour le transport du personnel du peloton Page, avec leurs chauffeurs, et on ne peut

totale exclusion des paroles imprudentes de ces derniers lors de leurs retours à Guéret. Par ailleurs, le départ de Guéret ne s'était pas fait dans une totale discrétion, comme le prouvent la présence d'une femme dans l'escadron de Pellevoisin, aux « Maisons » (épouse d'un garde ?) et celle d'une épouse de militaire venue le 12 juin à la ferme des « Âges ». De même, le transfert des prisonniers allemands de Guéret à Pierrefitte était connu des policiers qui les escortaient.

À défaut de certitude, il est possible d'admettre que le repli sur le secteur de Janaillat a été connu par des indiscretions et que l'observation aérienne a permis de situer, au moins, l'emplacement du bivouac de l'escadron 7/5 de Pellevoisin.

Le mot de la commission historique

L'essentiel des recherches qui a permis la rédaction de ce chapitre a été mené à bien par Guy Pouvreau, qui s'est entouré de témoignages oraux et écrits et a assuré une liaison permanente avec le Service historique de la Résistance en Creuse, ce qui lui a donné accès aux documents allemands essentiels pour la relation des événements ; travail qu'il a mené durant de nombreuses années.

Toute la partie relative au 4^e escadron a été rédigée par l'équipe animée par Jean Beauvair ; équipe dont la liste est fournie.

Guy Pouvreau s'est appuyé sur les témoignages de Pierre-Louis Chavy (pour le 1^{er} escadron), de Pierre Marrel (pour le 2^e escadron), des journaux de marche des pelotons Page et Helain (pour le 3^e escadron), du colonel Doison et de Jean Beauvair (pour le 4^e escadron), de Louis Gagnoux (pour le 5^e escadron) et du garde Balin (pour l'escadron I/V).

Qu'ils soient remerciés pour leur travail et l'aide qu'ils ont apportés à la rédaction de ce chapitre.

De son côté, la commission d'études historiques, ayant constaté que les renseignements recueillis étaient abondants, mais parfois contradictoires, imprécis, voire faux, a été contrainte de procéder à des arbitrages pour ne retenir que les informations les plus plausibles et surtout en donnant, pour ce faire, une priorité absolue aux acteurs qui avaient vécu l'événement en direct.

CHAPITRE V

LA RÉORGANISATION DE L'ÉCOLE DE LA GARDE

(12 JUIN - 16 JUILLET 1944)

Nous avons vécu dans le chapitre précédent l'offensive allemande qui, le 11 juin, frappant l'école au cœur de son dispositif, a eu pour conséquence la douloureuse épreuve de la capture d'un nombre important de nos camarades et l'éclatement des escadrons, ou de ce qui en restait, dans toutes les directions. Cette dispersion fut un émiettement des éléments de l'école, chacun s'écartant au mieux des routes et des chemins parcourus par les Allemands. Des pelotons, des petits groupes, voire des isolés se retrouvèrent seuls dans la nature. Le moral de certains fut à la mesure de leur énergie ; d'autres, ébranlés par les événements, remirent en question leur prise de position du 7 juin ; le doute se fit jour dans leur esprit.

Cependant, pour tous, la première réaction fut d'appliquer les consignes reçues ou que les circonstances suggéraient : « Décrochez par petits groupes ; échappez aux Allemands ».

Ordre avait été donné de se regrouper dans les Grands Bois au nord-ouest de Bourgneuf. Le message parvint à certaines unités, mais d'autres n'en eurent connaissance que plus tard et souvent au gré de rencontre avec des agents de liaison, des camarades et même des résistants parcourant la région et chargés de rameuter tout le monde.

Quoiqu'il en soit, au cours de la période du 12 au 16 juin, les effectifs de l'école commencèrent à fondre : les uns suivant leur encadrement dans les garnisons de la Garde, en particulier à Limoges et à Lyon, les autres rejoignant des maquis connus de la région, la plupart préférant suivre la destinée de l'école.

Nous allons tenter, autant que faire se peut, de suivre les éléments qui, persévérant dans l'esprit de résistance, vont tendre leurs efforts pour se regrouper dans les Grands Bois autour du commandant Corberand.

Rappelons les éléments restant sur le terrain, à Janaillat, après l'attaque : le poste de commandement de l'école ; le 1^{er} escadron intégralement présent (en fait, un gros peloton d'une trentaine d'aspirants), articulé en trois groupes ; le 3^e escadron à deux pelotons ; le 4^e escadron réduit à deux pelotons ; le 5^e escadron presque au complet (le groupe commandé par le lieutenant Guillot étant encore isolé) ; l'escadron de Bellac ; des éléments des escadrons de Limoges et de Pellevoisin ; le détachement technique.

Le poste de commandement de l'école, initialement dans le bois de Faye, rejoignit au plus vite les Grands Bois.

Le 1^{er} escadron, malgré la proximité du poste de commandement, n'eut pas, dans sa totalité, connaissance du lieu de ralliement. C'est ainsi qu'un seul groupe, dûment renseigné, put rejoindre assez rapidement. Les autres éléments errèrent dans la nature. Parmi ceux-ci, seuls les groupes renseignés par le maquis ou par d'autres groupes rallièrent l'école avec quelques délais.

Le 3^e escadron, dès réception de l'ordre de repli, mit celui-ci à exécution, mais fit un large détour par l'ouest pour éviter au maximum les itinéraires surveillés par les Allemands. Les deux pelotons de cette unité se dissocièrent et par les itinéraires différents atteignirent le bois de Plein-Panier. Le 12 juin au matin, neuf gardes de l'escadron de Pellevoisin, commandés par le lieutenant Comte, se joignirent au peloton Hélain. L'ensemble de l'escadron parvint aux Grands Bois le 14 juin après une marche harassante effectuée à la boussole et en tous terrains.

« Nous marchions trempés jusqu'aux os, traînant nos housseaux dans les terrains labour, dira l'élève garde Leroy. Nous étions tous morts de fatigue, sans nourriture et avec une soif ! Le soir, nous nous camouflions dans les bois, nous nous écroulions sur le sol et dormions aussitôt... ».

Ce parcours particulièrement pénible influera sur le moral des élèves gardes et plusieurs d'entre eux, dégoûtés du maquis, disparaîtront discrètement.

Le 4^e escadron (ce qu'il en restait), auquel s'étaient joints des éléments isolés d'autres escadrons, échappant à l'attaque du 11 juin et profitant de l'obscurité, s'éloigna à marche forcée vers l'est et, au hasard des mouvements de terrains et des directions prises, se retrouva coupé en deux éléments, l'un sous les ordres du lieutenant Doison,

l'autre sous celui du chef Sabatier. Ils poursuivirent leurs routes séparément en direction générale de Faux-la-Montagne. Le 13 juin au soir, ils se retrouvèrent au sud de Saint-Hilaire-le-Château, puis par Rioublanc, la Chaize et les abords de Royère, atteignirent la Croix-Louis. À cet endroit, repérés par un aspirant en quête de rescapés, ils furent dirigés vers les Grands Bois.

L'escadron rejoignit alors Favareillas, puis la Siauve, la Faye et Magnat où il arriva le 18 juin en fin d'après-midi.

Durant ce parcours sans incidents, fait d'étapes courtes avec arrêts dans des fermes isolées, l'escadron fut très bien accueilli, put se reposer et se ravitailler, notamment à la ferme Champeaux.

Le 5^e escadron fut informé vers 13h00, par son agent de liaison, l'élève garde Barthelemy, de l'arrivée prochaine d'une colonne allemande dans la région. Ainsi, camouflé dans les bois, prenant grand soin de ne pas se faire repérer, il assista impuissant à la ronde des blindés et des camions allemands et, vers 16h00, subit stoïquement, sans broncher et sans dommage, leurs tirs systématiques sur les lisières.

Au début de la nuit, vers 22h30, il traversa par petits groupes les colonnes allemandes et se retira, malgré quelques dispersions, vers les Grands Bois en passant au Moulin de Villard. Au cours d'une marche de nuit éreintante, il évita Saint-Dizier-Leyrenne ; c'est par Mousseu, Teillet, Cornat, La Mazère qu'il atteignit les Grands Bois au pont de Murat. Arrivé au petit matin du 12 à cet endroit, il campa près d'un camp de Francs-Tireurs Partisans (FTP) (2102^e compagnie du capitaine Daniel).

Le reste de l'escadron arriva dans la journée, le 3^e escadron ayant couché à Saint Dizier Leyrenne.

Quant à l'élément commandé par le lieutenant Guillot, il ralliera le 15 juin. L'escadron était alors regroupé.

Les éléments de l'escadron 1/5 de Limoges, stationnés au Moulin de la Tour, ayant échappé au ratissage exécuté par les Allemands, ils rejoignirent les Grands Bois, orientés par le commandant François.

L'escadron 2/5 de Bellac, implanté depuis le 5 juin à l'ouest du pont de Murat, à proximité des Grands Bois, bénéficia de sa position excentrée et ne fut ni détecté, ni inquiété. Il resta sur place. Le détachement technique, lui aussi, ne fit aucun déplacement.

Du 16 au 20 juin, l'école va vivre dans les Grands Bois, au milieu d'un groupement FTP. Il va y faire la pénible expérience de l'existence au maquis : vie dans les bois, souvent sous la pluie, se protégeant au mieux dans des huttes faites de ses mains et partageant une maigre

pitance avec des maquisards qui n'apprécient guère sa présence. Pourtant, il faut noter que l'accueil fut très correct et que même des amitiés se nouèrent, ce qui, plus tard, permit à certains de sortir de situations difficiles, comme nous le verrons plus loin en d'autres circonstances.

Les nouvelles du front de Normandie sont suivies avec attention sur les postes radios de fortune appartenant aux FFI. Chacun s'étonne de la lenteur de l'avance des alliés et.... se désespère.

« Je me souviens, racontera l'un des sous-officiers du 3^e escadron, des avis désabusés de certains d'entre nous qui pronostiquaient le rejet prochain des troupes de débarquement à la mer et envisageaient les conséquences que cela provoquerait. » Le moral n'était guère brillant.

Le 16 juin, Londres annonce le passage de l'école à la résistance. Les félicitations du général Koenig nous parviendront sur les ondes quelques jours plus tard, ce qui redonnera un peu de tonus.

Vichy, de son côté, prononce la condamnation à mort des officiers et des aspirants passés à la résistance ainsi que la déchéance de la nationalité française pour tout le reste du personnel de l'école. Simple coïncidence de dates ou volonté délibérée de riposte ?

Nous ne le saurons jamais ; mais ce rapprochement de faits laisse à penser qu'il y a eu corrélation. Certains officiers retrouveront quelques années plus tard des avis de recherche pour arrestations, les concernant, signés par des officiers de police.

Tout l'effectif de l'école devint ainsi « apatride ». L'esprit de démoralisation commençait sérieusement à se répandre. Pourtant de jeunes Creusois demandaient à se joindre à nous, trouvant dans nos escadrons un esprit de discipline et un moyen de s'entraîner indispensables à toutes actions de combat.

Était-ce le moment bien choisi pour insuffler un nouvel élan à l'école et lui redonner du moral ? La position de l'école au sein du groupement creusois de résistance demandait-elle une réorganisation ? Les deux raisons s'imposaient au commandant Corberand et au commandant François. Sous la pression de la situation, une nouvelle répartition des moyens, des missions et des implantations sur le terrain était indispensable.

Le 20 juin, la décision est prise : l'école doit s'adapter aux circonstances. Ce sera chose faite le 24 juin.

La réorganisation se traduit tout d'abord par une dissolution des escadrons et une nouvelle répartition des effectifs, donnant ainsi naissance à de nouveaux escadrons qui auront pour tâche de poursuivre

l'entraînement des élèves gardes et d'instruire les recrues engagées sur place.

Pour ce faire, le 1^{er} escadron est dissous. Les aspirants sont affectés en renfort d'encadrement dans les escadrons. Quelques-uns d'entre eux reçoivent des missions particulières : de Bellecize et du Cheyron à l'état-major du chef d'escadron Corberand, Chavy comme officier de liaison auprès du commandant François, chef des FFI de la Creuse.

Le poste de commandement FFI s'installe à Murat, à 3 kilomètres au sud de Saint-Hilaire-le-Château.

Le poste de commandement du groupement de l'école se fixe à la ferme de Masmoutard (famille Couderc) à 4 kilomètres à l'ouest du poste de commandement FFI et à 1 kilomètre au nord-est de Soubrebost. Il est prévu des liaisons quotidiennes entre les deux postes de commandement.

Le groupement de la Garde sera formé de quatre escadrons :

Le 3^e escadron (capitaine Fourreau), le 4^e escadron (capitaine Recevaux, venant du 7 /5 de Pellevoisin), le 5^e escadron (lieutenant Georges, puis capitaine Mathé), l'escadron 2/5 de Bellac (capitaine Termet), enfin le détachement technique. À la suite des incorporations locales prévues, chaque escadron deviendra groupes d'escadrons et chaque peloton, escadron, dont le numérotage deviendra vite inextricable. Nous garderons l'ancien numérotage et baptiserons les unités du nom de leurs chefs.

Le 3^e escadron, poste de commandement à Buissières, occupera la zone centrale en couverture du terrain de parachutage de Nadapeyrat et du poste de commandement du groupement ; pelotons de la Forêt-Belleville (peloton Page), Freissex et Rieubanc (peloton Helain).

Le 4^e escadron assurera la couverture du sud, aux limites de la Haute-Vienne : poste de commandement à Favareillas, pelotons au Moulin de l'Âge (lieutenant Doison), à Villecros (lieutenant Jouannic) et à Orladeix (sous-lieutenant Bonte).

Le 5^e escadron sera en flanc-garde avec le poste de commandement du lieutenant Georges au Gué-Chaumeix (4 kilomètres est de Monteil-au-Vicomte), Lavaud, Soubranne et Vallières.

L'escadron 2/5 de Bellac occupera une position relativement indépendante au nord-ouest de Bourgneuf, point de commandement au château de Villemonteix ; les pelotons sont un peu éparpillés, à Pommier (3 kilomètres est de Saint-Dizier), lieutenant Garnault, à Vilatte (3 kilomètres ouest de Saint-Dizier), adjudant-chef Dumas, à Magnat (6 kilomètres sud-ouest de Bourgneuf), adjudant-chef

Legendre, à Boissieux (1 kilomètre sud de Villemonteix), adjudant-chef Toussaint. Cette position autonome serait due aux contacts que le capitaine Termet eut avec la résistance de Bourganeuf dès mai 1944.

Le détachement technique de l'école, qui dépend du 2/5, se tiendra à Champroy (2 kilomètres nord-est du passage sur le Taurion, de Chauverneneyre) et à la ferme de Lachamp (1 kilomètre nord de Champroy), au milieu du dispositif du 2/5.

Le groupement de l'école de la Garde couvre tout le sud du département de la Creuse jusqu'aux lisières de la Haute-Vienne. Bourganeuf se trouve encerclé et les routes principales du secteur, Limoges-Guéret et Limoges-Clermont-Ferrand sont sous son contrôle. L'école apporte ainsi un renfort considérable au dispositif FFI en assurant, en particulier, la protection du poste de commandement FFI et du terrain de parachutage de Nadapeyrat.

Le groupement ne dépendra d'aucun des quatre groupements FFI déjà en place (Nord, Centre, Sud-Ouest, Sud-Est) mais sera rattaché directement au commandant François (Fossey). La proximité des deux postes de commandement Murat (FFI) et Masmoutard (école) facilitera les liaisons quotidiennes.

Les escadrons rejoignent leurs points de stationnement en évitant routes et chemins. La mise en place prendra en moyenne trois à quatre jours suivant les distances.

Le 26 juin 1944 paraît l'ordre du jour n° 1 du groupement de la Garde annonçant des promotions d'officiers et de sous-officiers. Le chef d'escadron Corberand est nommé lieutenant-colonel.

Outre l'activité militaire, l'école se voit confier une mission de recrutement et d'instruction de jeunes engagés sur le terrain. Le commandement FFI, à juste titre, veut profiter de l'abondance et de la qualité des instructeurs disponibles dans nos escadrons.

Cette période, précédant l'attaque du groupement Jesser (attaque que nous traiterons plus loin), se caractérise par l'installation dans la vie du maquis et l'aide des populations, l'activité de recrutement local et d'instruction, l'activité militaire (embuscades, recherches du renseignement), la logistique des parachutages, quelques faits saillants.

Chaque unité doit installer ses cantonnements, assurer sa sécurité, pourvoir à son ravitaillement et remplir ses missions. Certains éléments auront la chance de loger dans du « dur », d'autres dans des abris précaires de branchages ou de toiles de parachutes.

« Il pleut, il pleut, raconte notre camarade Marrel, avec la toile de tente pliée en quatre en guise de matelas sur le sol, les nuits sont longues... et les journées aussi. Je finis par m'habituer à dormir habillé, la bretelle du PM enroulée autour du bras et le PA au ceinturon un peu desserré... comme les lacets des brodequins. »

D'ailleurs, au fil des événements, il faudra changer d'implantation pour échapper aux Allemands. L'accueil et l'aide des populations rurales furent remarquables. Elles voient, dans nos unités, l'armée régulière disciplinée et respectueuse des personnes et des biens. D'ailleurs, quand la situation le permet, nos hommes aident, sans compter, aux travaux agricoles.

Il faut souligner que, malgré les tristes exemples des exactions allemandes à Tulle et à Oradour-sur-Glane, ce soutien a toujours été présent, même dans les situations les plus critiques : dissimulation de personnel ou de matériel, feinte d'ignorance de notre présence dans la région, ravitaillement assuré, souvent par des jeunes, dans les zones de repli, renseignements, recueil des blessés ou des malades. Bien souvent, malgré les risques, des initiatives pleines de dangers ont été prises pour protéger nos éléments.

C'est ainsi que le peloton Helain (3^e escadron) sera sauvé par deux fois, au cours du mois de juillet, grâce à l'intervention de la population qui lui signalera les troupes allemandes se préparant à effectuer des opérations de « ratissage » dans ses lieux de cantonnement.

Parallèlement, le recrutement démarre et vient gonfler peu à peu les effectifs ; de même, l'instruction commence pour les uns, se poursuit pour les autres. Jusqu'à la Libération, les nouvelles recrues participeront aux opérations, au même titre que les élèves.

L'activité militaire vise à contrôler tous les axes pouvant être utilisés par les troupes d'occupation, en particulier celles qui ne manqueront pas de traverser la région en provenance du sud-ouest. De nombreuses embuscades sont préparées ou mises en place. D'ailleurs, d'une façon générale, jusqu'à l'attaque Jesser, les Allemands, après quelques tentatives, préféreront choisir des itinéraires plus sûrs, au prix de détours importants. Devant cette situation, le commandement allemand prescrit l'interdiction de tout notre secteur pour des colonnes inférieures à six véhicules.

Durant cette période, nous passons de la logistique classique à la logistique des parachutages. L'école est, d'ailleurs, partie prenante dans leur organisation et leur protection. C'est ainsi que nous participerons

à des parachutages les 28 juin, 2, 3, 11 et 13 juillet sur la zone préparée de Nadapeyrat.

Le scénario est toujours le même. Tous les soirs, on attend le message à l'écoute de la BBC. Les phrases courtes varient et sont souvent amusantes, par exemple : « Arthur scie du bois X fois », X précisant le nombre d'avions et Arthur étant le prénom d'une personne assurant de menus travaux au poste de commandement FFI. Dès la réception de la phrase codée, les éléments permanents de Nadapeyrat s'activent. Ils sont renforcés par des groupes de protection et des équipes chargées d'évacuer le matériel. À l'heure dite, en général une heure du matin, le bourdonnement des moteurs se précise. Des torchères faites de boîtes métalliques remplies de terre et arrosées d'essence sont mises en place et allumées. Dans la nuit, on devine les silhouettes plus sombres des avions, puis les parachutes et les containers qui chutent lourdement dans l'herbe. Les avions s'éloignent et il faut faire vite pour déblayer avant l'aube. Le moyen de récupération, parfaitement tout terrain, est une charrette à bœufs, puis des camions gazogènes à destinations des unités ou des aires de stockage.

Bien entendu, avant évacuation, le contenu des containers est rapidement contrôlé. Il y a de tout. D'abord, des armes et des munitions, particulièrement fusils mitrailleurs Brenn, colts, mitraillette Sten, mortiers Piat, grenades défensives Mills, fusils Enfield, bazookas, explosifs et autres. Lors d'un parachutage, nous avons même reçu des fusils italiens Stati à baïonnette articulée en bout de canon, encore couvert du sable de Libye. Ensuite, des vêtements et équipements : ceinturons, bidons, rangers, chandails, des médicaments, du ravitaillement.

L'armement permet de compléter le nôtre et d'équiper les nouvelles recrues. Sans instructeurs, il faut bien se débrouiller. Tout le monde se souvient des étranges mortiers Piat qui nécessitaient une force herculéenne pour bander le ressort, avant de projeter la première charge. Heureusement, pour les suivantes, le ressort s'armait tout seul.

Il y avait aussi les grenades Gamon, une sorte de sac en toile avec une tête d'allumage ; le sac étant garni, à la demande, de plastic très brisant auquel on pouvait mêler clous, boulons et autres.

Le « Battle Dress » est ainsi devenu, pour beaucoup, la tenue normale, plus pratique que la veste de cuir, et les rangers ont pris souvent la place des housseaux et des éperons, peu propices aux promenades en forêt.

Pendant cette période, nous n'avons pas reçu de renfort en troupes parachutées, mais nous avons réceptionné, dans la nuit du 9 au 10 juillet, la mission Bergamote, composée de quatre officiers supérieurs et d'opérateurs radios britanniques.

Cette mission était, en fait, un état-major composé des commandant Rewez (France), major Shannon (États-Unis), major Bloomfield (Grande-Bretagne) et major Forster (Australie), dont la mission était d'assurer la liaison avec Londres de façon continue avec envoi de renseignements dans le sens France-Angleterre et directives sur les parachutages dans le sens Angleterre-France.

Cette période courte de trois semaines seulement est marquée par une insertion satisfaisante dans la vie du maquis. Dans cette région du sud de la Creuse, au relief accidenté, couverte de forêts, tapissée de fougères, l'homme, debout, demeure invisible dans le paysage à quelques pas de patrouilles adverses.

« Ah! Combien de vies ont-elles sauvées ces hautes fougères ! » Peu peuplée, la zone offre un réseau de villages, de hameaux et de fermes isolées, suffisant pour assurer le ravitaillement de nos escadrons. Des contacts cordiaux vont se nouer avec les habitants, contacts qui resteront vivaces bien des années après.

L'activité militaire est dominée par les mesures de sécurité : dispersion, camouflage et emplacements de repli en cas de menace restent les principaux soucis des cadres.

Vient ensuite l'entraînement sur les armes nouvelles qui oblige les gradés à une remise en question de leur expérience, les instructeurs britanniques étant en nombre insuffisant pour assurer une permanence dans tous les escadrons. Il fallut improviser.

Autre souci majeur : le contrôle des voies de communication qui donnèrent lieu à des embuscades en tout genre couvrant la région de jour comme de nuit.

Quant aux actions de sabotage, qui visaient principalement le rail et les roues ainsi que les lignes téléphoniques et les lignes électriques, elles restèrent à un stade secondaire et épisodique.

Par ailleurs, il n'y eut que de rares accrochages, les Allemands, conscients que le secteur était solidement tenu, préférant emprunter des itinéraires plus sûrs.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de multiples aventures individuelles et nous nous contenterons de raconter une action de sabotage et de donner des détails sur l'interception d'un minicar de la Kriegsmarine.

Fin juin, le peloton Page, de 3^e escadron, reçoit l'ordre de renforcer la compagnie FFI du capitaine Louis (dit Titi) pour une opération de sabotage de la voie ferrée Guéret-Limoges, en amont de la gare de Saint-Sulpice-Laurière, à 20 kilomètres au sud de la Souterraine, donc à une bonne distance (plus de 30 kilomètres) de leur base. Le capitaine Louis est une figure FFI, à la forte personnalité, dont le 1^{er} escadron avait fait la connaissance lors de prise de la maison de la Milice, à Guéret. Cette coopération était tout à fait logique, du fait que les cantonnements du capitaine Louis et du peloton Page étaient voisins.

Le lieutenant Page raconte l'événement, dont l'objectif était de faire dérailler un train dans un tunnel juste avant la gare.

« Titi prépare les explosifs sur la voie, dans le tunnel, puis, avec le lieutenant, sabote la ligne téléphonique. Le train est annoncé ; on met des pétards sur la voie ; les deux fusils mitrailleurs sont en batterie, bien camouflés ; le train arrive, les pétards sautent. Louis arrête le convoi en faisant des signes avec un drapeau rouge. Les têtes effarées des voyageurs paraissent aux portières. Tout le monde met pied à terre ; on aide les voyageurs à descendre leurs bagages ; le chef de train distribue des bicyclettes. Le chauffeur reçoit l'ordre de bourrer son foyer ; Louis se fait expliquer le fonctionnement de la machine. Louis met en marche et saute. Le train ne déraillera pas sous le tunnel, car la coupure de la voie est trop étroite ; il est allé s'écraser en gare de Saint-Sulpice, du fait de la vitesse acquise, en détériorant tous les aiguillages. Plus de dix jours de réparation sont quand même nécessaires. »

Ce petit exemple montre que la pratique du sabotage n'est pas toujours aussi facile que d'aucuns pouvaient le croire.

L'affaire de la Kriegsmarine est un épisode d'un tout autre genre. Nous avons cru bon de le détailler, du fait de son caractère insolite et même étrange, pour les conséquences de ce qui aurait pu être une action banale et aussi pour montrer qu'il a fallu des années avant de savoir ce qui s'était exactement passé, les protagonistes de l'affaire n'en ayant vécu qu'une partie et s'ignorant les uns les autres.

Pouvait-on imaginer que des membres de la Kriegsmarine soient faits prisonniers dans la Creuse ? Certainement pas, et pourtant...

Il s'agit en fait de membres de l'équipage d'un sous-marin, en l'occurrence l'U187 revenant d'un périple en Extrême-Orient et de retour par le cap de Bonne Espérance et les îles du Cap Vert. Malgré des attaques de l'aviation alliée, il atteindra sans encombre la base de Bordeaux.

La Kriegsmarine frête alors un minicar Mercedes pour permettre au commandant de bord Lüden et à son officier mécanicien Landfermann de rejoindre au plus vite Berlin où de hautes récompenses les attendent. Ils sont accompagnés par deux matelots de bord qui leurs servent d'ordonnances et trois matelots, dont le conducteur, fournis par la base.

D'après l'état-major principal n° 558 de Clermont-Ferrand, lors de leur étape à Brive-la-Gaillarde, les passagers auraient été dissuadés de poursuivre leur route par Saint-Léonard-de-Noblat, Bourgneuf et Guéret. Ils n'en tinrent aucun compte et reprirent la route le 24 juin au matin. Après avoir fait une brève halte devant l'école de Bourgneuf et avoir parcouru environ 8 kilomètres en direction de Guéret, ils butent sur le pont de Taurion détruit sur la D940, à hauteur de Bosmoreau-les-Mines. Ils font demi-tour et s'appêtent à reprendre la route vers l'est, par Pontarion, quand ils sont interceptés au croisement des deux routes, à environ 3 kilomètres au nord-est de Bourgneuf, par un élément de la compagnie franche du capitaine Louis Herry. À noter que ce croisement en épingle à cheveux, encore difficile de nos jours, était à l'époque vraiment dangereux.

Les occupants du minicar se jettent dans la forêt dont la lisière borde la route. Les attaquants les poursuivent et, peu de temps après, l'alerte est donnée au point de commandement FFI de Murat qui actionne toutes les unités du secteur. Le point de commandement de l'école, à Masmoutard, est averti par l'aspirant Chavy, officier de liaison de Murat qui, se déplaçant à pied, mettra environ une heure trente pour parvenir à destination et poursuivra vers le secteur du 3^e escadron. À ce moment, personne ne connaît le lieu exact de l'interception.

Poursuivant sa mission et se déplaçant en tout terrain, notre aspirant arrive à proximité de Beaugency et est alerté par des coups de feu. S'approchant de la haie qui borde la route, il aperçoit un minicar gris fer abandonné et, juste devant, le corps d'un jeune FFI gisant dans le fossé à côté de son vélo. Il constate d'abord que le jeune homme, criblé de balles, est bien mort, puis récupère son arme, un colt 45. Il pénètre ensuite dans le véhicule où règne un grand désordre, mais où il n'y a aucune trace de sang. Alors qu'il fouille dans les documents éparés, il entend un bruit de moteur, et aussitôt il se dissimule dans une bergerie voisine dans l'attente des événements. Deux tractions-avant surgissent, s'arrêtent et leurs occupants investissent le minicar. Entendant parler français, l'aspirant se présente aux FFI qui prennent en charge le véhicule pour le conduire à Murat ; lui-même continue

sa mission car les Allemands courent toujours.

Des années plus tard, une anomalie flagrante est apparue : comment un véhicule intercepté au croisement des routes de Bourganeuf-Pontarion et de Bourganeuf-Guéret s'est-il trouvé, quelques heures plus tard, vide de tout occupant, à Beaugency, à plus de 2,5 kilomètres et à côté du cadavre d'un jeune agent de liaison en vélo ? Les FFI ayant participé à l'interception affirmaient que le minicar était demeuré sur le lieu d'interception et ne pouvait avoir été retrouvé à Beaugency. L'ennui était que le corps du jeune FFI, criblé de balles, ne pouvait avoir été abattu que par les Allemands ; la stèle érigée à cet endroit en apporte, encore aujourd'hui, la preuve. En outre, le contact entre l'aspirant Chavy et le renfort FFI à Beaugency n'est contesté par personne.

Après une longue enquête et l'aide de nos amis FFI, le scénario réel a pu, enfin, être établi. En fait, le minicar, en négociant l'épingle à cheveux, a quitté la chaussée et s'est enlisé dans le fossé. L'élément de la compagnie Louis est arrivé sur les lieux en voiture et a immédiatement ouvert le feu. Il n'y a donc pas eu embuscade, au sens habituel du terme ; dès les premières rafales, les Allemands se sont enfuis en abandonnant leur véhicule, poursuivis par une partie du détachement FFI. Le minicar a été arraché au fossé et conduit à Bourganeuf. Dans le même temps, Murat était alerté. Le poste de commandement FFI a immédiatement réagi pour éviter des représailles sur la population et donné l'ordre de transférer le véhicule à Murat.

Dans le même temps, les fuyitifs allemands abattent l'agent de liaison FFI à Beaugency alors que le minicar en route pour Murat arrive à proximité. Le conducteur, à la vue du corps du jeune FFI qui confirmait la présence des rescapés allemands dans le secteur, abandonne le véhicule sur le bas-côté de la route et se replie pour chercher du renfort. C'est ce qui explique l'intervention du groupe de combat en tractions-avant.

Après cet épisode, la chasse aux fuyitifs a continué pendant que les documents de bord étaient minutieusement inventoriés. Ils recelaient des renseignements du plus haut intérêt : ravitaillement par navire ou par base, contacts divers en particulier au Japon, navires alliés coulés, etc.

Plusieurs unités de l'école ont participé à cette traque, mais c'est le lieutenant Gendre (mort en Indochine), de la 1^{ère} compagnie FFI qui, sur renseignement, a récupéré les deux officiers dans la région de Mourne. Le 2^e matelot a été pris deux ou trois jours plus tard, alors qu'il

mangeait des légumes crus dans un jardin. Seuls les trois matelots de la base de Bordeaux ont pu s'échapper et rejoindre Limoges. Tous ces prisonniers ont été détenus à Murat dans une grange à l'entrée du hameau jusqu'au 16 juillet, date à laquelle ils ont été transférés à Cosnat, à 500 mètres au nord où cantonnait une compagnie FFI. L'attaque allemande menée par le groupement Jesser dans la nuit du 16 au 17 juillet leur a permis de s'évader à tour de rôle et de rejoindre Limoges.

Le grand intérêt de cette capture a été la qualité et l'abondance des documents découverts dans le minicar. Ces documents ont été enterrés à Murat avant l'attaque Jesser et récupérés plus tard, vers la fin juillet. Ils ont été remis au colonel Polygone (Bourges Maunoury) qui, après avoir regagné la Corrèze, les a transmis à Londres au cours d'une liaison par avion léger.

Le journal de marche du 558^e état-major principal de liaison (EPL) de Clermont-Ferrand en date du 25 juillet 1944, retrouvé par notre camarade Chavy, précise :

« Un officier de marine [en fait deux] et deux matelots ont pu s'évader de chez les terroristes. Venu du Japon par sous-marin, attaqués par l'aviation près des îles du Cap Vert, ayant rallié Bordeaux, ils voulaient gagner Paris par Périgueux. Après leur capture par les terroristes, ils ont expédié deux lettres par la poste française, en indiquant leur lieu de captivité, à 40 kilomètres au sud de Guéret. Journal de marche et papiers secrets sont tombés aux mains des terroristes. Ont été ensuite amenés à Murat, où il y avait un colonel américain et un état-major assez important. Le commandement était assuré par un lieutenant français (notre agent de liaison). Après avoir changé plusieurs fois de lieu de captivité [faux], sont revenus région de Bourgneuf. Quand le groupement Jesser nettoya la région, ces marins se trouvaient entre les Allemands et les terroristes, sans pouvoir se faire reconnaître, se nourrissant alors de betteraves et de légumes. Ils ont réussi à gagner Limoges. »

Cet extrait illustre bien l'importance donnée par les Allemands à cette affaire.

Le 14 juillet va clore cette période. Il sera marqué par quelques prises d'armes discrètes, mais surtout par le survol de la région par une armada d'avions alliés gros porteurs se déplaçant en groupes compacts d'ouest en est. Certains ont parlé de parachutages en Corrèze ; d'autres dans

le Vercors. Toujours est-il que cette démonstration de force a eu un impact remarquable sur le moral de tous en prouvant que les alliés avaient la maîtrise totale du ciel.

Le commandant de l'U 187, Lüden, a parfaitement résumé la situation : la tête en l'air, il a dodeliné du chef et murmuré tristement : « Deutschland Kaputt ».

Malheureusement, l'armée allemande dans la région n'en était pas encore là ; le débarquement en Normandie piétinait devant Caen et celui de Provence n'était pas à l'ordre du jour : la France restait occupée. Aucune raison ne pouvait inciter les Allemands à se replier.

Cependant, le commandement allemand ne pouvait tolérer que le contrôle du sud de la Creuse lui échappât, ce qui perturbait les déplacements de ses unités entre Limoges et Clermont-Ferrand, donc en direction de l'Allemagne. D'autre part, l'affront de la capture de membres de l'équipage de l'U.Boot 187 ne faisait qu'aggraver la situation jusqu'à la rendre insupportable au commandement de la région.

Toutes les conditions se trouvaient ainsi réunies pour provoquer une réaction brutale de l'état-major de Clermont-Ferrand.

CHAPITRE VI

L'ATTAQUE DU GROUPEMENT JESSER (16-29 JUILLET 1944)

Cette attaque a été lancée par l'occupant dans le but de « nettoyer » le sud du département de la Creuse. En effet, cette région était devenue impraticable pour les colonnes allemandes. La circulation de moins de six véhicules y était interdite. En outre, les Allemands savaient que l'état-major d'un de leurs sous-marins avait été capturé, le commandant de bord Lüden, l'officier mécanicien Landfermann et deux matelots étant détenus dans cette région. D'après les journaux de marche des unités, la libération de ces prisonniers était un objectif essentiel.

La mission est confiée au général Kurt Von Jesser qui disposera d'une force importante qu'on peut évaluer à trois mille hommes. Au terme « brigade » souvent utilisé, nous préférons celui de « groupement ». En effet, le général Von Jesser avait participé à toutes les opérations importantes contre les maquis du Massif central, à commencer par la prise du mont Mouchet, suivie de nombre d'actions d'envergure dans le Cantal et la Corrèze. Pour ces opérations, il avait à sa disposition des unités dont le nombre et la nature variaient suivant les besoins et les disponibilités. Son groupement était donc, à l'image des alliés, une sorte de « combat command » à composition variable, mais dans lequel figuraient toujours une ou plusieurs unités du 1000^e régiment de sécurité.

Le 16 juillet 1944 marque le début d'une quinzaine de jours d'actions offensives qui vont profondément modifier la vie des maquis, y compris le groupement de l'école de la Garde, implantés dans le sud du département. Pour cette mission, le groupement Jesser disposait, cette fois, des 1^{er} et 2^e bataillons¹⁰ du 1000^e régiment ainsi que deux bataillons de l'OST Division : un bataillon azerbaïdjanais et un bataillon tatar-volga¹¹.

L'action se déroulera en trois temps : mouvement du Cantal à Bourganef le 16 juillet 1944 ; une série d'opérations menées à partir

¹⁰ Le 1^{er} bataillon commandé par le major Volnat est celui qui a pris le mont Mouchet aux confins de la Haute-Loire et du Cantal le 12 juin 1944.

¹¹ Ces bataillons étaient recrutés parmi des prisonniers soviétiques volontaires avec la Wehrmacht.

du poste de commandement de campagne établi à Bourganeuf du 16 au 21 juillet 1944 ; retrait, accompagné de ratissage, en direction du Puy-de-Dôme et de la Corrèze, du 21 juillet à la fin du mois.

À noter que durant toute l'opération, les Allemands disposaient de renseignements précis, mais aussi, dans bien des cas, de traîtres qui ont servi de guides. Nous allons reprendre, jour par jour, le déroulement des différentes actions.

Dès le 15 juillet, le commandant François (Fossey) donnait l'alerte générale de la façon suivante : « Unités d'infanterie allemandes se préparant au nettoyage de la Creuse. Se disperser et faire le mort. Laisser passer l'orage, le soleil reviendra . »

16 juillet 1944

Le groupement Jesser a quitté le Cantal les 14 et 15 juillet et s'est concentré à Bourg-Lastic et La Courtine.

Pour la journée du 16, l'état-major principal n° 588 de Clermont-Ferrand ne mentionne pas les vingt fusillés du Bourg-Lastic et se contente de rapporter : « En route pour Aubusson à 5h30, un groupe de choc atteint la ville sans combat à 7h00, après être passé par Herment, Crocq, Villetelle »

Il s'agit du 1^{er} bataillon du 1000^e régiment, suivi du 2^e bataillon. L'objectif étant Bourganeuf, le 2^e bataillon prend l'itinéraire direct par la RN141 alors que le 1^{er} bataillon prend un itinéraire parallèle au sud par Vallières, Banize, Chavanat, Vidaillat, Soubrebost. C'est ce dernier bataillon qui nous intéresse puisqu'il va traverser les secteurs tenus par le 5^e escadron puis le 3^e escadron de l'école.

Le 5^e escadron n'est pas inquiété mais le 1^{er} bataillon est accroché par une unité FFI en traversant Vidaillat. Après un bref engagement, il force le passage, non sans avoir incendié l'école. À noter que le poste de commandement FFI de Murat distant de 1 kilomètre n'a pas été inquiété, alors qu'il sera attaqué en pleine nuit et par la même unité (2^e compagnie).

Après ce combat, la colonne continue sa route vers Soubrebost, traversant ainsi le secteur du 3^e escadron et passant tout près du poste de commandement de l'école à Masmoutard, sans qu'il y ait le moindre accrochage. De même, il n'y a eu aucune reconnaissance en direction du terrain de parachutage de Nadapeyrat.

Manifestement, dans leurs progressions, les colonnes ne disposaient pas encore de renseignements précis sur les objectifs du secteur : poste de commandement FFI, poste de commandement de l'école, terrain de parachutage. Mais la situation va changer du tout au tout dans la soirée.

Le major Volnat rapporte dans son journal de marche :

« Nous apprîmes par la population civile, qui, souvent, n'avait pas de dispositions amicales pour le maquis, que, dans une ferme, à un certain endroit, se trouvait une compagnie de maquisards. Certes le bataillon était fatigué, mais quand je signalais au lieutenant Osterland cet ennemi qui s'endormait en toute tranquillité, alors que nous étions passés tout près de lui, le lieutenant fut immédiatement prêt. Il s'y rendit avec la 2^e compagnie et attaqua l'ennemi. Nous y perdîmes un adjudant. Le plus important fut la récupération des cantines des deux officiers de marine, mais pas de traces des deux officiers. »

Ce compte rendu succinct demande à être complété. Que le major Volnat ait eu des renseignements sur les positions FFI, cela ne fait aucun doute ; mais, comme le montre la suite des événements, c'est surtout le poste de commandement FFI du commandant François (Fossey) qui était visé.

La situation dans la nuit du 16 au 17 juillet était la suivante : à Cosnat se trouvait effectivement une compagnie FFI (ce peut être le renseignement mentionné par Volnat) ; à Murat, le poste de commandement FFI avait été évacué dans la journée et il ne restait qu'une partie du groupe de protection (les prisonniers de la Kriegsmarine avaient été transférés à Cosnat) ; à Courson, (lieu-dit Chez Jalot), se trouvait le poste de commandement FFI et la mission Bergamotte (un major américain, un commandant français, un major britannique et un major - également médecin - australien).

17 juillet 1944

Le coup de main projeté par le lieutenant Osterland dans un coin complètement perdu en zone d'insécurité, impliquait non seulement des renseignements précis, mais aussi des guides connaissant les lieux.

L'action se déroula en deux temps. Vers 1h00 du matin, attaque simultanée de Cosnat (dix tués) et de Murat (aucune perte). Les Allemands avaient le mot de passe et la sentinelle de Cosnat a été capturée puis abattue. Par la suite, attaque de « Chez Jalot » ; les Allemands ont été guidés, en force, par un habitant de Cosnat (aucune perte).

Les unités de l'école n'ont pas été concernées par cette attaque. Seul, l'aspirant Chavy qui commandait le groupe de protection du poste de commandement de Murat a participé à l'action. Il témoigne :

« Le groupe de protection, composé d'une dizaine d'aviateurs provenant de postes de guet antiaérien, se trouvait au premier étage de la maison. Le rez-de-chaussée était vide. Vers 1h00 du matin, alors que les avions ayant procédé à un parachutage à Nadapeyrat s'éloignaient, nous avons vu arriver une Citroën, traction avant, et un camion sur l'arrière de la maison, sans y attacher une attention particulière, les sentinelles n'ayant pas réagi. Quelle ne fut pas notre stupéfaction de voir des Allemands casqués en surgir. Nous avons immédiatement dévalé l'escalier et franchi la porte donnant sur la cour. Nous avons vu quelques silhouettes imprécises, mais très proches, avec lesquelles nous avons eu un bref échange de coups de feu. Le chemin de la forêt nous étant barré par les véhicules, nous avons traversé le jardin, puis un pré et rejoint sans encombre le bois. Nous avons entendu les échos du combat de Cosnat et vu l'incendie de la grange dans laquelle nous devions retrouver, le lendemain, les corps calcinés de nos camarades. Pour notre part, n'ayant subi aucune perte, nous avons réoccupé le poste de commandement de Murat et récupéré nos paquetages au départ des Allemands, à l'aurore.

Pour nous, il ne fait aucun doute que les Allemands étaient guidés par un traître connaissant le mot de passe, l'emplacement et la disposition exacte des lieux. En effet, en entrant dans le hameau, pour aller au poste de commandement, il fallait tourner dans un petit chemin à gauche. On voyait alors la maison servant de poste de commandement. Mais le détachement allemand a continué sa route et tourné une nouvelle fois à gauche, derrière la maison, coupant l'itinéraire de repli vers la forêt. »

Au cours de l'engagement de Cosnat, l'équipage de la Kriegsmarine a pu s'évader, mais s'étant trouvé dans une sorte de *no man's land*, n'a pu être récupéré par les attaquants. Il a pu rejoindre Limoges à pied en se nourrissant de légumes pris dans les jardins.

Après cette nuit agitée, les Allemands, toujours sur renseignements, entament des actions ciblées dans les zones tenues par nos unités. Dans le même temps, la plupart de nos éléments complètent leur dispositif de protection en évacuant les lieux habités et en occupant des emplacements prévus à l'avance, ou improvisés, dans des zones boisées où les fougères abondantes permettent un camouflage parfait.

Dans la matinée, l'adversaire ratisse les régions du Monteil-au-Vicomte, puis Soubrebost, Nadapeyrat, Rioublanc.

Dans le secteur du 5^e escadron (Georges), un des pelotons en cours de mouvement, au nord-ouest de Pramy, se heurte aux Allemands. Un des éclaireurs, l'élève garde Castelain, est fait prisonnier. Un peu plus

tard, l'élève garde Fourneret est pris dans le village de Monteil. Tous deux seront déportés.

L'action ennemie dans la région de Soubrebost vise les implantations du secteur, à savoir le poste de commandement de l'école de Masmoutard, le 3^e escadron (Fourreau), et le terrain de parachutage de Nadapeyrat.

Au poste de commandement de l'école, la veille, le commandant Corberand avait décidé d'envoyer une patrouille pour essayer de déceler la présence de l'ennemi et surtout pour chercher un itinéraire de repli. Cette mission est confiée au lieutenant Le Guillou accompagné d'un aspirant, d'un membre du Cadre noir et de deux élèves gardes dont notre ami Bretegnier. Laissons-lui raconter l'aventure de cette patrouille :

« Spécialiste du resto, j'emporte avec moi un sac plein de biscuits, chocolat, nougat, sardines... en outre une couverture roulée autour des épaules, mon fusil mitrailleur, et mes boîtes chargeurs... Pas très léger pour un patrouilleur.

Partis dès le matin, nous allons à travers la campagne ; tout paraît tranquille. Vers 13h00, la faim nous prend. Pour ne pas gaspiller les vivres... nous décidons d'aller dans une ferme demander des aliments. Nous apercevons une grande ferme isolée et nous nous dirigeons vers elle. Je suis éclaireur de tête, et les autres marchent en arrière en colonne espacée.

En approchant, je prends une belle allée bordée d'arbres et de haies bien taillées. À une vingtaine de mètres de l'écurie, j'aperçois une sentinelle allemande qui fait les cent pas... Nous sommes aussi surpris l'un que l'autre. Suivant les ordres reçus, ma mission est plus de faire demi-tour que de combattre ; mais l'Allemand m'envoie une première rafale, un peu trop haute.

Les feuilles des arbres sont hachées au-dessus de moi. D'autres rafales partent de partout. Mon Allemand s'est replié derrière un arbre et continue à tirer. Mes partenaires ont fait demi-tour et ont disparu. Aucun n'a tiré. Je me retourne et cours me mettre à l'abri. Mais je suis en plein milieu de l'allée bordée de haies épaisses ; je dois faire un bon bout de chemin pour la quitter.

Tout mon barda me gêne ; je me débarrasse de mon sac à provisions, de ma couverture et cours en zigzag. Les feuilles continuent à être hachées au dessus de moi... C'est l'enfer... Comment ne suis-je pas touché ? J'atteins, enfin, le bout de l'allée, cesse d'être vu et peux rejoindre mes camarades. Nous sortîmes de ce mauvais pas sans mal, mais l'alerte avait été chaude...

Par la suite, nous eûmes la confirmation que, dans toutes les

directions, les Allemands étaient bien présents et nombreux. Nous fumes très heureux quand, bien après la tombée de la nuit, nous avons pu rejoindre le poste de commandement.

Il fallut plusieurs jours pour, avec l'aide des réseaux locaux, échapper à l'encercllement et nous réfugier dans un endroit plus tranquille.

Le poste de commandement occupa ainsi plusieurs bâtisses... mais les Allemands nous recherchaient activement. Un matin, j'étais de garde. Nous étions cantonnés dans la grange à foin d'une ferme isolée. En faction depuis quatre heures, j'observais dans un virage une portion de route qui menait à la ferme. La vue était assez réduite. J'étais à moitié engourdi derrière mon fusil mitrailleur. Tout à coup, vers 5h00, le jour pointant, il me sembla apercevoir comme des chapeaux ronds qui ondulaient juste au-dessus des haies à environ 300 mètres de moi. Je me frottai les yeux, me demandant si je rêvais. Tout à coup, je me dis : Ne serait-ce les Allemands ? Je n'avais observé ce mouvement que quelques secondes. Il me fallait prendre une décision rapidement. Je préférais envisager le pire. Saisissant mon fusil mitrailleur, je courus le plus vite possible vers le poste de commandement. Je me souviens encore de la scène : certains étaient en train de se raser au bord du puits, d'autres se préparaient au départ, le colonel dormait... En arrivant je criais « les boches, les boches » et décrivais rapidement la situation au colonel. Il jugea lui aussi opportun de jouer le pire. Les ordres fusèrent et ce fut la dispersion générale. La forêt était heureusement juste à côté et nous fumes très rapidement sous bois. J'essayais de prendre mes affaires, mais n'en eus pas le temps. Je rejoignis mes camarades un des derniers. Il n'y avait derrière moi que le capitaine Faurie, en civil, venu apporter des renseignements et voir le colonel. Alors qu'il gravissait la butte menant à la forêt, une forte patrouille allemande entra dans la ferme. J'ai encore dans les oreilles les cris qu'un gradé allemand lança au capitaine Faurie : « Hep, monsieur, Komm ». Le capitaine n'écoula pas et nous rejoignit. Les Allemands n'osèrent pas nous poursuivre, mais trouvèrent certaines de nos affaires et il y eut dans cette ferme de terribles représailles. »

En définitif, le poste de commandement de l'école est évacué en direction de Perseix pendant qu'une patrouille du peloton Helain joue à cache-cache, avec succès, avec les patrouilles allemandes. Il n'y eut pas de contact direct, donc pas de pertes. Par contre, le terrain de Nadapeyrat et la zone de stockage de Rioublanc ont été occupés. Une patrouille du peloton Page (3^e escadron) a constaté l'occupation de

Rioublanc, évité le contact et rendu compte.

Au cours de cette action, les Allemands ont fusillé à Nadapeyrat monsieur Faure, le maire de Soubrebost, la fermière (madame Gasnier) et deux autres personnes, messieurs Prétot et Vacheron. Ils ont récupéré à Rioublanc de l'armement, des munitions et des équipements.

En fin d'après-midi, une autre action a été menée contre l'escadron 2/5 (Bellac) au nord-ouest de Bourganeuf, dans la région de Boissieux-Villemonteix.

Une colonne allemande se dirigeant vers le château de Villemonteix, le maréchal des logis-chef Bongeot, gradé le plus ancien au poste de commandement de l'escadron à Boissieux, regroupe les éléments présents pour soutenir le peloton de l'adjudant-chef Toussaint qui y cantonne. À la sortie de Boissieux, le contact est pris avec trois transports de troupe blindés qui, dans un premier temps, se replient du fait de l'intensité du feu de groupe d'intervention. L'arrivée d'une compagnie allemande de renfort renverse la situation. Le maréchal des logis-chef Bongeot est tué, le maréchal des logis Sirvaux et le garde Champion sont blessés et achevés par les agresseurs.

Selon le procès-verbal de gendarmerie du 7 septembre 1944, le combat a eu lieu à proximité immédiate de Boissieux (200 mètres), près de la crête qui sépare le village du château, au lieu dit « Les Chevailles ».

Pour des élèves gardes du 5^e escadron, le destin sera tout aussi tragique. Cambon de Lavalette nous raconte :

« Le 15 juillet, nous sommes en alerte. Une colonne allemande s'est ruée sur une zone de parachutage et a surpris les FFI préposés à la réception. L'escadron étant regroupé, des volontaires sont demandés pour une embuscade sur un convoi signalé. Je fais partie de l'équipe. Le 17 après-midi, nous sommes en position sur une hauteur boisée. Nous observons des chars circulant sur les routes en contrebas. C'est l'encerclement. Ordre est donné de nous fractionner en groupes de combat indépendants. Mon groupe a à sa tête l'aspirant Cazalet. L'heure est grave. Chacun le sent bien. Nous devons profiter de la nuit pour traverser les lignes ennemies. Le regroupement se fera à Vallières. J'ai le devoir de couvrir le groupe sur ses arrières, avec un fusil mitrailleur... mais sans levier d'armement. Le groupe progresse avec précaution à travers bois. J'essaie d'armer mon fusil mitrailleur avec une pointe de couteau ; impossible, le ressort est trop puissant. Le crépuscule tombe et obscurcit le sentier sur lequel on se déplace. Je perds la trace de celui qui me précède. Sans boussole ni cartes, et par une nuit sans étoiles, je continue ma marche, n'ayant

qu'un but : sortir de ce guêpier avant le lever du jour. Tout à coup, j'aperçois un village ; le cri d'une sentinelle retentit : « Wer da », et une fusée jaillit dans le ciel ; je me plaque au sol ; en rampant, je fais demi-tour et m'éloigne de ce lieu malsain. Seule certitude, je n'ai pas franchi l'étau. Je cache le fusil mitrailleur inutile au pied d'un sapin et, allégé, je fuis ce village hostile. Au milieu d'un bois, je me débarrasse de mes effets militaires, endosse des effets civils que j'avais dans mon sac, mais conserve ma veste de cuir ; puis je m'avance vers une ferme proche. Les propriétaires sont là, attérés : « Allez-vous en, vous allez nous faire tuer ». Après avoir demandé ma route, je m'éloigne vers Vallières et les camarades...

Saint Paul terrassé sur la route de Damas ne fut pas plus ahuri que moi. Je n'avais rien vu, rien entendu. Je me suis retrouvé couché sur le sol, deux soldats *feidgrau* sur le dos.

Le cœur battant à cent cinquante, on m'introduit sans ménagement dans la pièce principale d'une maison forestière. Un homme arrive, me dévisage et échange un regard entendu avec les soldats. Ces hommes attendent le chef. Une voiture s'arrête. Un homme jeune en descend. Il a la marque SS sur la patte de collet. Il parle un français parfait. Ma version des faits est un désastre : mes brodequins de cuir, ma veste de cuir trahissent le militaire ; autant n'être qu'un de ces élèves gardes qui n'ont fait que leur devoir de patriotes. Un dialogue franc s'instaure d'une façon tout à fait surréaliste et inattendue entre un SS et un résistant. « Vous êtes donc communiste pour avoir trahi vos chefs ? - Non, si j'avais une opinion politique, je serais plutôt royaliste. - Mais alors vous devriez obéir au maréchal Pétain qui a signé un armistice ! - Vous avez rompu l'armistice et le maréchal Pétain est votre prisonnier ! - Mais vous n'aviez pas le droit de prendre les armes ! - C'est vrai, mais en me destinant à Saint-Cyr, c'est la moindre des choses que je participe à la libération de mon pays. Je suis sûr que si j'avais envahi et occupé le vôtre, vous auriez fait comme moi ! - Bien sûr. Mais aujourd'hui c'est moi qui commande ! Vous êtes mon prisonnier. »

Nos voix ont gardé le ton de la discussion, sans concession, sans colère. Je suis embarqué sous bonne garde et emmené dans un village où un officier me présente des cartes. Il est question de parachutage. Je joue à l'idiot. La confrontation se termine par un uppercut qui me « met au tapis ». Deux soldats m'entraînent dans une soupente qui sera ma geôle pendant vingt-quatre heures et où se trouvent trois autres garçons accablés comme moi par le sort. Le lendemain matin, on nous embarque dans un camion avec six soldats armés vers ce que le conducteur nous dit être le lieu d'exécution. Pendant des

kilomètres on ne pense qu'à cela. À un moment, le camion donne des signes de faiblesse et s'arrête. Est-ce un piège pour nous pousser à une mortelle tentative d'évasion ? Ou une occasion offerte pour retrouver la liberté et reprendre le combat ? Cinquante ans après, ces questions restent sans réponse et occupent mes rêves ou mes insomnies.

Puis c'est l'arrivée à Bourgneuf. Tout était mensonge, ou ordre contraire. Dans la matinée, une autre épreuve m'attendait : au pied de la «tour Zizim», jeunes ou vieux collaborateurs, en civil ou en uniforme de la Milice, éructaient leurs injures et crachaient sur ces «terroristes traîtres à la patrie». Pour la première fois de ma vie, j'avais honte de mon pays. Après deux nuits passées à Montluçon, nous arrivâmes le 23 juillet, à 19h30, à Clermont-Ferrand, où nous attendait la Milice : brefs interrogatoires d'identité, entassement à coups de pieds et de poings dans un fourgon cellulaire et transport à la caserne du 92^e régiment d'infanterie. J'ai entendu des cris de désespoir : «On va nous fusiller». Mais c'était un sursis.

Sur des paillasses, envahies par les punaises, nous avons vécu pendant un mois dans la vaste cellule dite «H4» qui avait contenu, nous disait-on, des otages récemment fusillés en raison de l'«assassinat» d'un collaborateur. Chaque matin, un soldat faisait l'appel de ceux qui devaient subir un interrogatoire de la Gestapo ou celui plus redouté de la Milice. Puis ce sera la découverte de l'«univers concentrationnaire», Struthof, Dachau, Allach....

18 juillet 1944

Le poste de commandement du capitaine Mathe dans la région de Pramy est attaqué, mais réussit à décrocher sans dommages.

Du côté allemand, il s'agit plutôt d'une journée de préparation pour l'attaque générale qui va être déclenchée le lendemain dans le secteur du 2/5 de Bellac.

Le capitaine Termet confie à l'aspirant Abadie la mission d'aller au château de Villemonteix, accompagné d'un groupe de combat, pour préciser les pertes de la veille. Il s'agit, en fait, d'une mission à hauts risques, la région étant sillonnée par les colonnes allemandes et le point à atteindre étant situé à 8 kilomètres environ, en ligne droite, plein sud du poste de commandement de Clupsat.

Le groupe rejoint d'abord Chauverne-Neyre sur le Taurion, où il prend un guide. Arrivé tard dans l'après-midi au château, il y est surpris par une colonne allemande. L'aspirant Abadie décide de regagner le poste de commandement d'escadron à Clupsat par le bois de Faye-

Froide, après avoir franchi la route entre deux rames de véhicules. Après une marche de nuit épuisante, le Taurion est franchi à Judeix et liaison est prise avec le détachement technique de l'école (lieutenant-colonel Marty et médecin-lieutenant Ducourneau, probablement à Laschamps) en fin de nuit. L'air résonne de bruits de moteur dans toutes les directions. Il ne fait pas de doute qu'il s'agit d'une mise en place pour une opération d'envergure. Abadie décide de continuer.

19 juillet 1944

À l'aurore, les Allemands, parfaitement renseignés et disposant certainement de guides, déclenchent une attaque générale dans le secteur nord-ouest de Bourganeuf. Cette attaque couvre un rectangle limité au sud par la vallée du Taurion, à l'ouest par un méridien passant par le bois de Chauverne, à l'est par la route de Bourganeuf, Saint-Dizier-Leyrenne, au nord par le parallèle du bois de Plein-Panier, soit 7 kilomètres sur 5. Plus de dix points différents ont été attaqués en même temps. On peut supposer qu'au moins deux bataillons ont été engagés.

Le groupe qui nous intéresse s'est trouvé pris, par hasard, dans une de ces attaques, très vraisemblablement dans celle visant la compagnie Surcouf des FFI du Cher, bivouaquant dans le bois de la mine. La moitié du groupe est capturée, dont l'aspirant Abadie, les gardes Chaumont et Chausse et deux gardes encore jeunes en service, Catalifaud et Petit. Ils seront tous les cinq déportés à Dachau. Le même jour, le garde Roux, du même escadron, mais d'un autre groupe, sera, lui aussi, fait prisonnier et déporté.

Le groupe de prisonniers a été transféré dans un lieu isolé du village de Chauverne-Neyre. L'aspirant Abadie témoigne :

« Nous sommes alignés face à un mur, les mains sur le casque, tandis que des soldats se mettent en place dans notre dos. Je ne comprends pas les commandements mais au moment où les fusils sont armés, je dis avec mon peu d'allemand : « Je suis officier français, je veux parler à un officier allemand ». Dans le silence qui suit, je répète ma phrase. Les Allemands échangent quelques mots, une motocyclette démarre... Ils nous font se retourner, tentent de nous convaincre que nous sommes des terroristes... Environ une heure plus tard, retour du motocycliste et embarquement pour Bourganeuf. Je n'aurai donc pas à me réclamer de la convention de Genève, seul recours que j'ai entrevu sans me faire beaucoup d'illusions sur son efficacité !

Aujourd'hui encore, je suis convaincu que mes années d'enfant

de troupe et de brution m'ont donné, ce jour là et à cet instant là, le seul bon réflexe. J'avais en effet relevé non seulement l'attitude très militaire de ces Allemands, mais aussi l'absence de tout officier ».

Nos camarades l'avaient échappé belle car il ne fait pas de doute que, sans l'intervention d'Abadie, ils auraient été fusillés. Nous reviendrons sur cette question après avoir rapporté les odieux assassinats du lendemain.

La même attaque ennemie a pris à parti un détachement de trois sections appartenant à la compagnie Surcouf, déjà citée, qui avait fait étape dans le bois de La Croix de La Mine, au cours de son déplacement entre son cantonnement habituel au château de Mérignat et le département du Cher. Au cours de l'action, un élève garde, engagé depuis peu, René Verdier, a été surpris et tué ; quant à la compagnie Surcouf, elle a été anéantie : neuf tués et soixante-deux prisonniers, tous déportés. À noter que, cette fois, il n'y eut ni menaces, ni simulacre d'exécution.

À la même heure étaient attaqués le poste de commandement du capitaine Termet au bois de Plein-Panier à l'ouest de Clupsat, le peloton de l'adjudant-chef Dumas dans les bois de la Vilatte et de Font-Léon, ainsi que le détachement technique dans les bois de Champroy et de Laschamps. Le poste de commandement et les éléments de l'escadron ont pu s'échapper, à l'exception du maréchal des logis-chef Perlet qui conduisait un camion de munitions et qui, blessé, alors que son camion avait été incendié, a été achevé par les Allemands.

Le détachement technique a pu lui aussi se dégager et rejoindre les environs de Le Bost-de-Ville, à 2 kilomètres à l'ouest de Murat. On ne sait pas si le repli dans cette direction était prévu ou s'il s'est effectué sous la pression des attaquants.

Le garde Caron, qui en faisait partie, témoigne :

« Le 19 juillet, le service technique de la garde se trouvant cantonné à Champroy et à Laschamp et le lieutenant-colonel Marty ayant décidé le retrait, nous nous rendons dans un petit village au nom de Bost-de-Ville, à proximité d'une ferme, sans pour cela avoir pris contact avec celle-ci.

Sur ordre du commandant Marty, le service technique se trouve scindé en petits groupes, l'un avec le commandant Cantoni (transmissions), le lieutenant Seguy, l'adjudant Fétu et quelques éléments ; d'autres groupes furent formés dont je ne me souviens plus des noms. Il ne restait plus avec le colonel que quelques gradés. »

Le détachement technique a opéré au cours de la journée des décrochages successifs sous le feu, en évitant l'encerclement. Il semble qu'au cours de ce repli, le médecin-lieutenant Ducourneau ait été fait prisonnier dans des circonstances que nous ignorons et ait, peut être, recouvré la liberté, on ne sait où ni comment.

20 juillet 1944

Cette date marque la journée la plus dramatique de l'école de la garde au maquis. Alors que la veille, la plupart de nos unités avaient échappé à l'attaque allemande, il n'en sera pas de même en ce jour, en particulier pour le groupe du commandant Marty, commandant le détachement technique. Laissons, encore une fois, la parole au garde Caron qui appartenait à ce groupe :

« Le 20 juillet, vers 8h00 du matin, les Allemands firent un passage rapide sur les lieux où nous nous trouvions. Ne nous trouvant pas après leur premier passage, ils ratissèrent en revenant la partie non explorée. Comme le commandant nous avait donné l'ordre de ne pas bouger, croyant seulement à un unique passage, les Allemands nous trouvèrent parmi les genêts mesurant plus de 2 mètres de haut. Après l'interception sans brutalité, ils nous emmenèrent vers la ferme, surtout pour se désaltérer, puis nous prîmes le chemin longeant le Taurion à travers bois pour aboutir au pont de Murat.

Le gros des troupes allemandes nous attendait au-delà de ce pont. Nous fûmes parqués dans un pré longeant le Taurion. Après une certaine attente, certains d'entre nous furent questionnés par un officier afin de connaître notre appartenance, nos qualités respectives et familiales.

Il apparaît que, à la suite de ces interrogatoires, une sorte de tri ait été effectué.

Vers 17h00, un officier suivi d'un interprète nous désigna, le commandant et moi-même par un « vous et vous, venez ». Le commandant fut emmené dans une voiture et moi-même dans un side-car vers Bourgneuf pour nous enfermer dans la tour Zim-Zim, où nous avons passé la nuit, sans boire ni manger. Le lendemain, tous les prisonniers de la Garde et autres furent dirigés vers des cars dont les vitres étaient peintes en blanc. C'est là que nous avons vu le commandant Marty, au garde-à-vous sur les marches de la mairie de Bourgneuf, portant autour du cou un panneau où était écrit en français : « *Je suis un parjure au serment au maréchal.* »

Rappelons que le commandant Marty, qui est mort sous la torture à la Gestapo de Chamalières (Clermont-Ferrand), a toujours été considéré par les Allemands comme étant le commandant de l'école de la Garde. Le garde Caron, lors d'une séance de torture à la Gestapo de Chamalières, a revu le commandant Marty avant sa mort dans une cellule. Il témoigne :

« Le lieutenant-colonel Marty, plein d'ecchymoses, avait l'œil gauche crevé et pendant. Je l'ai reconnu grâce à son uniforme et à ses bandes molletières sans galons, sans boutons. Il était méconnaissable. Les dernières paroles qu'il m'adressa furent celles-ci : « S'ils continuent (la Gestapo), je me couperai les veines avec mon canif que j'ai dans mes bandes molletières. Au revoir. »

Pour sa part, le garde Caron a été déporté au Struthof, puis à Dachau et Allach. Le lieutenant Seguy, qui est supposé avoir reconnu le corps du lieutenant-colonel Marty après son assassinat à la Gestapo, aurait donc été également capturé dans des conditions que nous ignorons.

Les gardes qui étaient restés dans le pré sur la rive du Taurion allaient connaître un sort tragique. Il s'agissait de six gardes du détachement technique : Chavanel, Étienne, Leroux, Lambert, et de deux gardes, Hilarret et Henrick, du peloton de l'escadron Termet (peloton de Pommier), capturés en début d'après-midi dans la région de Vilatte. Le garde Caron nous donne sa version des faits :

« Pour ce qui est du massacre de mes camarades, il faut penser qu'ils furent emmenés à l'orée du bois. Les Allemands leur firent creuser un trou très peu profond, puis à coups de mitraillettes et de fusils mitrailleurs, ils firent le massacre, placèrent les corps dans la fosse, couvrirent leurs figures avec des bérets, des sacs, puis les recouvrirent entièrement de terre. Deux jours plus tard, les habitants du village de Pont-de-Murat, les Allemands partis, purent se rendre compte du massacre effectué. Du sang sur le sol et près de la pile de bois, des cheveux prouvent que l'un d'eux voulut s'échapper. »

L'unité allemande en cause (non identifiée à ce jour) s'est déshonorée en exécutant avec autant de cruauté que de cynisme des soldats en tenue. On peut se poser la question d'en connaître la raison alors que d'autres, la veille même, ont fait preuve de mansuétude, au Bois de la Mine par exemple.

En fait, début juillet, il y a eu des négociations au plan national entre le BCRA et le haut commandement allemand. De même au plan

régional et, peut-être, avec la participation des officiers prisonniers de la Kriegsmarine, il semble bien qu'il en ait été de même entre le commandant François (Fossey), commandant les FFI de la Creuse et le général Gleininger, commandant l'état-major de liaison 585 de Limoges.

L'objet de ces négociations était clair ; on peut le résumer ainsi. Chaque fois que nous avons eu des prisonniers allemands, nous les avons traités suivant les conventions de Genève. Nous demandons qu'il en soit de même pour nos prisonniers faits par les unités allemandes, dès lors qu'il s'agit de militaires en uniformes.

Les Allemands ont toujours répondu par la négative, arguant du fait que les prisonniers allemands appartenaient à des unités régulières, alors que les prisonniers FFI, en uniforme ou non, étaient des « terroristes » et devaient être traités comme tels¹².

Nous avons constaté que, chaque fois que nos unités avaient la contrepartie de prisonniers, les Allemands se sont abstenus d'exécutions sommaires et de rétorsions sur les civils, à Guéret, Janaillat, Cosnat, Murat par exemple. Par contre, lorsque nos unités ne disposaient pas de ce moyen de pression, tout était laissé à l'initiative et au bon vouloir du commandant d'unité allemande pour appliquer ou non les directives du haut commandement. C'est ainsi que, lors des journées des 19 et 20 juillet, on observe une certaine mansuétude pour les prisonniers de la compagnie Surcouf au Bois de la mine, une attitude inverse dans le cas du groupe Abadie qui a échappé de peu à l'exécution sommaire, la cruauté absolue de l'unité responsable, dans des conditions particulièrement abominables de l'assassinat du Pont-de-Murat.

En cette même journée, une colonne ennemie a également ratissé le secteur du 3^e escadron qui a su éviter le contact.

Pour l'ensemble de la journée, le journal de marche de l'état-major principal de liaison n° 588 de Clermont-Ferrand ne mentionne pas, bien sûr, les assassinats du 20 juillet et se contente d'indiquer laconiquement : « Au cours ratissage région nord-ouest de Bourgneuf le 19 juillet, cinq terroristes tués, onze prisonniers (un colonel, deux fonctionnaires du ministère de l'Intérieur) ».

Nous avons souvent constaté que ce journal de marche fourmillait d'inexactitudes ou d'erreurs de dates et de faits, d'autant que si certaines unités rendaient compte régulièrement, d'autres s'en absteinaient .

¹² À noter que l'école étant passée à la Résistance, ses membres étaient justiciables des tribunaux du maintien de l'ordre créés par la loi du 15 juin 1944 ; en principe étant en uniforme, ils étaient couverts par les dispositions des conventions de La Haye mais en fait, ces dernières étaient annulées par l'article 10 des conventions d'armistice.

Dans le cas présent, bien que la date indiquée soit le 19, on peut penser que les cinq « terroristes » tués sont les six gardes assassinés. Les onze prisonniers comprennent probablement le commandant Marty, le lieutenant Seguy, le garde Caron et le groupe Abadie. L'expression « fonctionnaires du ministère de l'Intérieur » est à retenir. Il ne peut s'agir que de garde ; jusqu'en 1944, nous dépendions de ce ministère. Peut-être certains prisonniers disposaient-ils d'une carte d'identité le précisant. C'est peut-être le résultat du « tri » effectué dans le pré de Pont-de-Murat, d'où la mise à l'écart du garde Caron et du lieutenant-colonel Marty.

Période du 21 juillet 1944 à la fin du mois

Le 21 juillet 1944 marque un tournant dans la tactique du groupement Jesser. Pendant les jours précédents, on a observé une série d'actions sur des objectifs précis. Si on prend en compte les chiffres des pertes en hommes et en matériel que détaille le journal de marche de l'état-major de Clermont-Ferrand, le commandement allemand pouvait estimer que la destruction des maquis du sud de la Creuse avait été menée à bien. Or ces chiffres, de bonne ou de mauvaise foi, étaient exagérés de un à dix, dans la plupart des cas, pour les pertes humaines. Les pertes en matériel, particulièrement en armement, étaient gonflées également.

Il est possible que, satisfait de ces résultats, le commandement allemand, sans doute également à court de renseignements nouveaux, se soit orienté vers une opération plus classique de ratissage de zones. C'est ainsi que le groupement Jesser s'est scindé en deux colonnes, l'une allant vers le nord et l'autre prenant la direction du sud.

La colonne nord s'est intéressée aux régions de Sardent, puis Guéret et Ahun, avant de s'infléchir en direction du Puy-de-Dôme par Auzances et Pontgibaud. De ce fait, elle n'a pas traversé les secteurs tenus par les escadrons de l'école.

Par contre, la colonne sud se dirigeant vers Peyrat-le-Château a ratissé les zones tenues par le 3^e escadron dans la région de Le Breuil, Boussac et Buze, et par le 4^e escadron dans la région de Saint-Martin-le-Château, Favareillas, La Sciauve.

On peut penser que cette colonne était formée par les bataillons de l'Ost Division puisqu'une dizaine de déserteurs a été recueillie (dont deux au 3^e escadron près du Breuil et six au 4^e escadron à la Sciauve). Ils ont été dirigés sur Limoges par un responsable politique réfugié à Peyrat-le-Château.

Pour les deux escadrons, le scénario a été le même : les Allemands

fouillent, sans succès, la plupart des cantonnements occupés par les pelotons avant le 16 juillet. Mais ceux-ci ont été abandonnés, nettoyés et remis dans leur état initial dès le début de l'attaque Jesser.

Les habitants jouent parfaitement le jeu et feignent de tout ignorer, alors qu'ils continuent à ravitailler, avec le plus grand courage, nos unités parfaitement dissimulées dans les bois et les fougères.

Nous pensons qu'un hommage particulier est à rendre à tous nos hôtes involontaires. C'est grâce à eux que ce ratissage final n'a donné aucun résultat. En effet, s'il y a eu nombre d'aventures individuelles pour échapper aux patrouilles ennemies, il n'y a pas eu d'accrochages, donc pas de pertes.

Parmi un bon nombre d'exemples de l'aide apportée par les habitants, nous avons l'aventure arrivée à l'élève garde Mansini qui nous a paru très caractéristique. André Mansini était affecté au poste de commandement du commandant Corberand. Les faits se passent fin juillet au hameau du Grand-Bessac à 2,5 kilomètres au nord de Pontarion, alors que le poste de commandement s'est replié à Masmoutard et recherche une nouvelle implantation dans cette région. Laissons la parole à notre camarade :

« Vers la fin du mois de juillet, le poste de commandement changea de cantonnement. Nous nous transportons, toujours de nuit et à pied, au hameau de «Grand-Bessac», non loin de la D940, au nord de Pontarion. Le même travail se poursuit : instructions, gardes, entretien des armes et perception de la solde.

Une nuit, j'assure la garde à partir 21h00. Malade, fiévreux, je reste en place jusqu'au matin sous la pluie, sans me faire relever. Au réveil, vu mon état, le colonel décide de me faire reposer chez l'habitant. Je suis conduit dans une maison bourgeoise où les propriétaires ont bien voulu m'héberger. Trois enfants de huit, cinq et deux ans, et une jeune fille de vingt ans, amie de la famille, occupent également les lieux. Je passe la journée et la nuit dans une chambre donnant sur l'arrière. Je suis admirablement soigné.

Le lendemain matin, vers 7h15, je suis réveillé par la jeune fille m'annonçant que les Allemands sont là. Elle me précise que vers 7h00, à la suite de coups violents frappés à la porte d'entrée, elle a ouvert et s'est trouvée en présence d'un officier allemand, s'exprimant correctement en français. Il lui a demandé le chemin des «Tuileries».

Ne connaissant aucun lieu de ce nom dans la région, elle a fait appel aux propriétaires. Pendant qu'ils discutaient avec l'officier à la porte de la cuisine, elle s'est empressée de faire disparaître mes effets militaires qui séchaient au-dessus de la cuisinière en les jetant dans

le puits, à la cave.

Elle part aussitôt avec les deux enfants les plus âgés afin d'éviter qu'ils parlent. C'est elle qui, par la suite, me fit établir une authentique carte d'identité avec un faux nom par l'intermédiaire du percepteur de Bourganeuf.

Le propriétaire me remet alors une chemise et un pantalon civils et me laisse à mon triste sort. Une grande effervescence règne devant la maison où l'officier, commandant le détachement, a établi son poste de commandement. En effet, pendant qu'il se renseignait, un élément s'est avancé dans le hameau et a aperçu un «terroriste» qui s'est enfui en passant par un poulailler. Il devait s'agir de notre trésorier, le capitaine Dufour, en civil.

Les Allemands bouclent alors le hameau, rassemblant toute la population, y compris le propriétaire qui m'a hébergé, molestant hommes et femmes sans distinction et les menaçant des pires représailles.

Mais personne ne parle ! Ils procèdent aussitôt à une fouille systématique des habitations, granges et dépendances, à l'exception de la maison dans laquelle je me trouve (protégé involontairement par des militaires du poste de commandement allemand). De ma fenêtre, à travers un store en paille, j'aperçois les soldats fouillant la grange attenante à la maison et un petit bâtiment annexe (atelier, garage, etc.). Ils semblent fébriles.

Vers 11h00, une fourche sur l'épaule et complètement guéri, je m'esquive par l'arrière de la maison en longeant les haies. Contournant le hameau, j'emprunte le chemin de repli présumé de mes camarades.

Un agriculteur, rencontré à un carrefour, m'indique avec beaucoup de réticences, la direction d'une ferme voisine. Le colonel Corberand m'accueille à bras ouverts, avec le sourire. Il me croyait mort ou prisonnier ».

En fin de mois, l'opération Jesser se termine et comme l'avait prévu le commandant François (Fossey): « Le soleil est revenu ».

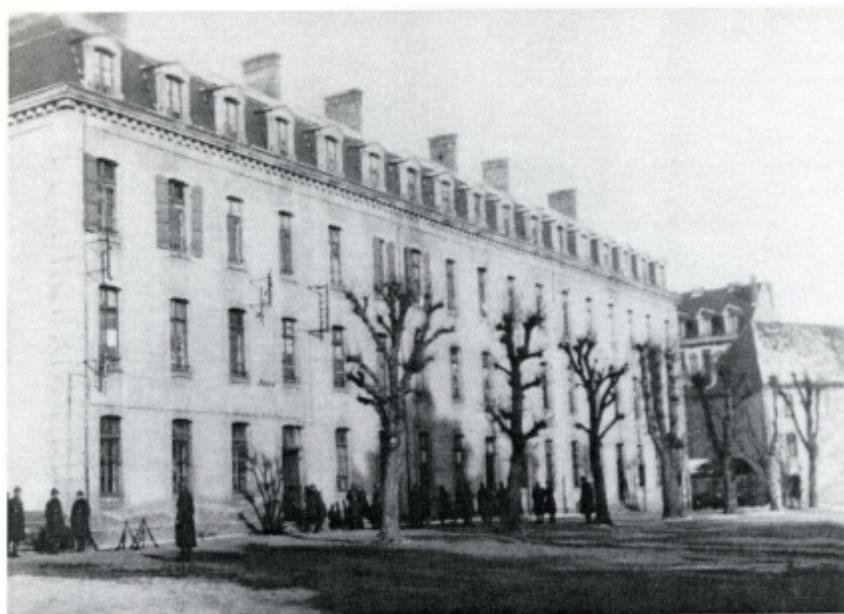
Le groupement Jesser a réussi une partie de sa mission : la libération des prisonniers de la Kriegsmarine, mais a échoué dans l'autre partie qui visait à nettoyer le sud de la Creuse pour permettre la libre circulation des convois allemands, circulation qui, comme on pouvait le prévoir, allait devenir vitale pour l'évacuation du sud-ouest de la France.

Certes, il y a eu bouleversements et des implantations et de la logistique dans toute la région. Tout le système de parachutage et de

distributions d'armes, de munitions et d'équipements a été gravement perturbé. Il a fallu recréer une nouvelle organisation. Les états-majors ont été obligé de changer d'implantations : l'état-major FFI de Murat à Courson (chez Jalot), à moins de 3 kilomètres, l'état-major de l'école du colonel Corberand, de Masmoutard à la région de Saint Sulpice-Champs, soient 12 kilomètres. Le personnel de ces états-majors n'a eu aucune perte et en particulier la mission interalliée Bermagote avec ses quatre officiers supérieurs et ses opérateurs radios britanniques est restée intacte et a conservé ses capacités opérationnelles.

Les différents pelotons, comme indiqué plus haut, ont abandonné leurs cantonnements pour des abris de fortune en pleine nature avec l'inconfort que l'on peut supposer pendant cette période de l'année où les orages sont fréquents. Les implantations s'en sont trouvées quelque peu modifiées, mais, les unités se sont réorganisées très rapidement et ont récupéré leur potentiel d'intervention. De ce fait, la partie sud du département est restée interdite aux convois allemands, comme antérieurement à l'opération Jesser. On peut donc considérer que cette dernière mission de nettoyage prescrite au groupement Jesser a été un échec.

Quant aux pertes, si l'école a pu éviter les destructions d'unités, il y a eu, malgré tout, un prix à payer. Le bilan de nos pertes durant l'attaque du groupement Jesser s'établit comme suit : deux tués au combat (maréchal des logis-chef Bongeot, élève garde Verdier) ; trois blessés achevés (maréchal des logis-chef Perlet, gardes Sirvaux et Champion) ; six assassinés (garde Chavalet, Étienne, Leroux, Lambert, Hilaret, Henrick) ; un prisonnier mort sous la torture (commandant Marty) ; quinze prisonniers déportés (lieutenant Seguy, aspirant Abadie, gardes Caron, Catalifaud, Chaumont, Chaussé, Donzey, Mares, Petit, Ravoyard, Roux, plus les élèves gardes Cambon de la Valette, Castelain, Fourneret, de la Haye Saint-Hilaire).



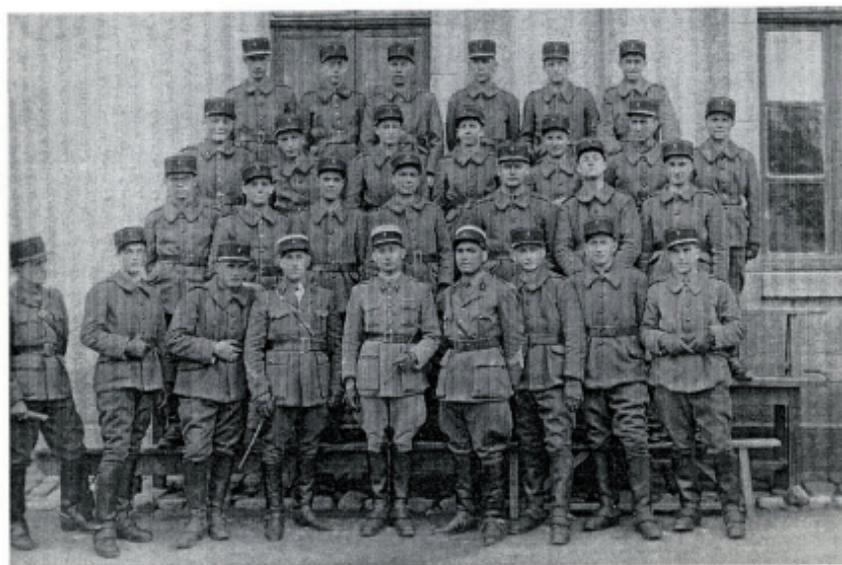
I - La caserne des Augustines.



II - Le 1^{er} escadron sous les armes avec le lieutenant Le Guillou.



III - Le 2^{ème} escadron avec le chef d'escadron Corberand.



IV - Le 3^{ème} escadron, peloton Duval.



V - Le 4^{ème} escadron, peloton Doison.



VI - Le 4^{ème} escadron, peloton Raveney.



VII - Le 5^{ème} escadron, peloton Georges.



VIII - Le 5^{ème} escadron, peloton Guillot.



IX - Le 5^{ème} escadron, peloton Tailla.



X - Le chef d'escadron Corberand et le lieutenant-colonel Fossey-François.



XIII - Le président de l'Amicale lors de l'inauguration du monument aux morts et déportés de l'école à Janaillat, juin 2000.



XIV - Le président de l'Amicale recevant le secrétaire d'Etat aux Anciens combattants à Guéret, juin 2000.



XV - Le président de l'Amicale au baptême de la promotion Camus à Montluçon, mai 1999.

CHAPITRE VII

DU DÉPART DU GROUPEMENT JESSER À LA LIBÉRATION DE LA CREUSE (AOÛT 1944)

« Le soleil est revenu » : effectivement, mais par mesure de sécurité, les unités continuent à occuper des cantonnements précaires. Par la suite, les évolutions des opérations entraîneront des changements d'implantations parfois significatifs.

On peut diviser cette période en trois parties : période précédant le débarquement allié en Provence le 15 août 1944 ; période du 15 août à la libération totale de la Creuse ; période qui suit la libération.

Avant le débarquement des Alliés en Provence

Ce sont deux semaines marquées au sein des unités par la poursuite de l'instruction au prix de quelques modifications d'implantations, le maintien du dispositif d'alerte (qui permet à l'école de la Garde, conjointement avec les unités FFI, d'assurer le contrôle total du sud du département de la Creuse, et ceci avec autant d'efficacité qu'avant l'attaque Jesser ; les Allemands, se contentant de tenir Bourganeuf, n'osent se risquer dans la région et ne se livrent à aucune tentative sérieuse) ; la reconstitution de la logistique des parachutages.

Les cantonnements de sécurité en pleine nature sont maintenus ; on notera simplement quelques déplacements mineurs du poste de commandement FFI, du poste de commandement de l'école et de certaines unités, déplacements qui ne bouleverseront en rien la physionomie générale du dispositif. Ainsi, les axes principaux de la zone resteront sous le contrôle des embuscades initialement prévues.

Le ravitaillement sera toujours assuré par les populations locales dans les mêmes conditions qu'auparavant. On relèvera la persistance de l'état d'esprit des habitants de la région, favorable à notre égard,

qui n'a jamais faibli et ne faiblira jamais jusqu'à la libération.

Les emplacements de parachutages étaient à revoir. Celui de Nadapeyrat ne pouvait être réactivé du fait de sa destruction par les Allemands : l'exécution sommaire de ses trois responsables, le pillage des stocks entreposés et surtout la connaissance parfaite des lieux par l'adversaire le désignait comme une cible privilégiée d'intervention immédiate de la part de l'aviation ennemie.

Il fallut diversifier les zones pour diminuer leurs vulnérabilités. Sans pouvoir les énumérer toutes, citons entre autres celles de Rubaine et de Lazou près de Jarjavaly (capitaine Louis). C'est durant cette période que, pour la première fois, les avions américains, à l'initiative du major Shannon, de l'état-major de liaison Bermagote, ont effectué des parachutages dont l'apport en armement était attendu avec tant d'impatience par les troupes au sol.

Le journal de marche de l'aspirant Mansar, du peloton Page au 3^e escadron, note à la date du 7 août :

« 18h00 : ordre nous est donné de recevoir le parachutage d'un avion à Rubaine. C'est le premier parachutage depuis le 14 juillet ; c'est une mission de confiance. L'adjudant Marignan et deux hommes restent pour assurer la garde. Le peloton, en colonne de groupes, avec son armement léger, va jusqu'au parc pour retrouver le camion ; la chaleur rend la marche pénible, mais nous avons compté sans les caprices du moteur qui nous fait attendre jusqu'à 22h00 pour démarrer. À Rochas, nous sommes rejoints par la traction du colonel François qu'accompagnent le commandant Revez (France), le major Shannon (États-Unis) et le radio Gérard. Le camion fait encore des difficultés ; il faut aller à pied jusqu'à Rubaine.

Le parachutage doit avoir lieu dans une cuvette bien choisie mais marécageuse. On donne à chacun son poste et nous dormons sur place pendant une heure. Nous sommes réveillés par l'avion. Parachutage impeccable. Le travail le plus dur reste à faire : porter les containers et les colis jusqu'au camion, soient 5 à 600 mètres avec des fardeaux de 200 kilogrammes. Tout le monde s'y met ; la force du major américain soulève une respectueuse admiration. »

Pour le lendemain il note : « Retour de nuit à pied au moulin. Le camion chargé va déposer son matériel au poste de commandement. On dort une bonne partie de la matinée. »

Ce premier parachutage après l'attaque Jesser sera distribué sans plus attendre. Tous les pelotons des trois escadrons en recevront une part.

Le maréchal des logis-chef Moisset, du peloton Doison, 4^e escadron, indique dans son témoignage : « Début août, perception à Favareillas d'armement britannique parachute : quelques mitraillettes Sten et des grenades défensives Mills. L'instruction sur ce matériel est aussitôt entreprise. »

Mais la pause est mauvaise conseillère, car elle détend l'énergie et émousse la prudence. Les Allemands ne manifestant aucune activité et se contentant de tenir Guéret, Bourganeuf et Pontarion, les unités se sentent en sécurité dans leurs secteurs et laissent se développer une certaine euphorie qui incite quelques-uns à commettre des actes qui frisent l'inconscience.

Par exemple, en début de ce mois, l'aspirant Mandar s'étant rendu à Pontarion, il a été pris dans une rafle par les Allemands et a réussi à s'en tirer grâce à de faux papiers et à un remarquable sang-froid.

De son côté, l'élève garde Mansini, du poste de commandement de l'école, raconte :

« Nos liaisons avec Guéret comportaient un relais : nous nous rendions dans une maison proche de la localité où « Suzanne » (c'est ainsi que nous appelions notre correspondante) prenait notre courrier, le transportait en ville à bicyclette et nous rapportait au retour celui destiné au maquis. Au début, nous attendions sagement son retour. Et puis, un jour, nous décidons d'aller voir d'un peu près ce qui s'y passe. C'est ainsi que nous nous rendons en ville à bicyclette au grand dam de « Suzanne » qui nous suis de très loin. Contrôlés aux barrages établis par les Allemands, nous présentons nos fausses cartes d'identité, sans être inquiétés. Il en est de même au retour. Déambulant en ville à la grande surprise des habitants, nous passons près de notre ancien quartier occupé par l'ennemi et rendons visite à nos correspondants ».

D'autres faits se sont déroulés, apportant leur piment d'aventures à ceux qui les ont vécus ; il est malheureusement impossible de les raconter tous, leurs auteurs ayant la plupart disparus. Citons seulement l'un d'entre eux :

« Le sous-lieutenant Hélain, commandant le 2^e peloton du 3^e escadron reçut l'ordre de recueillir des renseignements sur le dispositif allemand autour de Bourganeuf. Il en chargea l'un de ses chefs de groupe¹³ ; ce dernier, habillé en civil grâce à des vêtements empruntés

¹³ Il s'agit du maréchal des logis-chef David de Vinzelles.

aux cultivateurs qui l'hébergeaient, s'installa au petit matin sur une hauteur qui dominait le sud du bourg. De là, ayant une vue assez complète des sorties de l'agglomération vers Saint-Léonard-de-Noblat, il put noter le rythme des relevés des postes de contrôles placés aux issues et relever le peu de renforts en véhicules blindés reçu par l'ennemi. Le 2^e jour, vers 12h30, le sous-officier découvre à 50 mètres de son poste une patrouille allemande progressant dans sa direction. Cette arrivée impromptue l'incite à se replier vers Faux-Mazuras. Son départ ne passe pas inaperçu ; il est pris en chasse par l'adversaire. La traque dure environ une demi-heure jusqu'à ce que le sous-officier arrive épuisé, au bord d'un ruisseau. Il entre dans l'eau remonte le courant sur 50 mètres environ, traverse la rivière et se jette dans les fourrés. Les Allemands s'arrêtent au bord de l'eau, recherchent des traces, lâchent des rafales dans toutes les directions et abandonnent la poursuite. Le sous-officier a eu chaud. Il pourra le soir rapporter les renseignements recueillis qui seront transmis au poste de commandement de l'école. »

Du 15 août à la libération (25 août)

Le débarquement du 15 août de la 1^{ère} armée française et d'une division américaine sur les côtes varoises marque un tournant dans le déroulement des événements. Pour nous qui attendions davantage des combats en Normandie, ce ne sera pas un bouleversement. Par contre, pour les Allemands, ce fut un changement total de comportement. Pour eux, l'heure n'était plus aux opérations de répression sur tous les maquis du Massif Central, telles que nous les avons vécues en juillet. La sauvegarde et l'évacuation aussi rapide que possible des grandes unités allemandes bloquées dans le sud-ouest de la France devenaient primordiales. Seule la Kriegsmarine, du fait du poids de ses infrastructures, ne pouvait y participer. Elle s'enferma dans les poches de Brest, Lorient, La Rochelle et Royan.

Par contre, tout ce qui pouvait rouler s'apprêta à entreprendre « la longue marche » visant à traverser notre pays en diagonale jusqu'aux « Marche de l'est ». L'itinéraire le plus court comportait, bien sur, l'axe Limoges-Clermont-Ferrand solidement tenu à l'ouest par les maquis la Haute-Vienne et au Centre par les escadrons de la Garde et les FFI de la Creuse.

Bien entendu, il était probable et même certain que toute la Milice du sud-ouest, bureaux, unités et familles, se joindrait à cet exode le 19 août, les troupes allemandes déclenchant leur repli du sud-ouest avec

un certain retard par rapport au débarquement de Provence. Ce retard aura des effets assez importants pour remettre en question la réussite de l'opération. Il permettra, entre autres, la mise en place d'une stratégie FFI par la 5^e région, coordonnant ainsi les actions dans l'ensemble des départements qui la composent et, plus particulièrement, entre les deux départements qui se trouveront aux avant-postes pour contrer l'évacuation : la Haute-Vienne et la Creuse.

Faute de connaître les détails de cette stratégie, nous en avons vécu l'exécution, mais chacun dans son secteur, avec un manque total de vue d'ensemble.

Il semble bien que l'essentiel du dispositif ait été positionné à l'ouest et au nord de Bourgneuf, en mettant en œuvre des abattis d'arbres et des destructions complétés par des embuscades successives sur les itinéraires principaux. L'objectif était de retarder la marche des colonnes ennemies, et, si possible, sinon d'interdire le passage à Bourgneuf, du moins d'en empêcher le débouché. En effet, il ne faut pas oublier que la ville constituait pour l'ennemi un verrou essentiel sur l'axe de repli. C'est pourquoi, il y a maintenu jusqu'à la dernière minute une garnison importante, forte, suivant les périodes, de une à deux compagnies.

En 2^e échelon seraient placées d'autres unités au débouché est de Bourgneuf, mais aussi à l'extrême sud, à la lisière de la Haute-Vienne. Leur mission serait d'intervenir par embuscades successives si le premier échelon était enfoncé ou si les colonnes adverses se risquaient dans la traversée du Massif Central par des routes secondaires.

Le BCRA de Londres décida, dans le même temps, de participer à l'action. Dans la nuit du 20 au 21 août, un renfort nous vint du ciel sous la forme d'un commando de trente hommes (trois sticks) du Spécial air service (SAS), appartenant au 3^e régiment de chasseurs parachutistes, aux ordres du lieutenant Hubler. Ce parachutage fut effectué « en enfants perdus ». Il était prévu que le « stick » sauterait en même temps qu'un autre en Corrèze. Pour des raisons que nous ignorons, il a été parachuté « à la sauvette » quelque part entre Bourgneuf et Royère, peut-être Lazou, et il a fallu du temps pour le récupérer. En effet le commando, ignorant le lieu de parachutage et la situation qu'il y trouverait, se montrait d'une extrême discrétion. Enfin, au petit matin du 21, tout était rentré dans l'ordre.

Plus que le renfort militaire, c'est l'arrivée d'une unité régulière française de surcroît, venue d'outre-Manche, qui a marqué ceux d'entre nous qui ont été en contact avec eux. Ces parachutistes, tous très jeunes,

supérieurement équipés et rêvant d'en découdre au plus vite avec les Allemands, nous semblaient venus d'une autre planète. Avec eux, les choses ne risquaient pas de traîner.

La première démarche de Hubler a été de demander quelle était la plus importante garnison allemande du secteur. Il lui fut répondu que c'était celle de Bourgneuf dont les éléments étaient cantonnés un peu à l'écart du bourg, dans le collège de jeunes filles avec un effectif probable d'une ou deux compagnies. Pour notre part, nous n'aurions jamais envisagé une action de cette envergure. Ce n'était pas son cas, d'autant qu'une attaque de ce genre s'inscrivait tout a fait dans le plan conçu pour contrecarrer le repli des troupes allemandes.

Dès le 22 août, il s'est livré avec quelques parachutistes à une reconnaissance en ville, en plein jour, prétextant que rien ne ressemblait plus à un parachutiste allemand qu'un autre parachutiste. De fait, notre patrouille s'est déroulée sans aucun incident. Il n'est même pas certain que les habitants aient noté la moindre anomalie dans leur vie de tous les jours.

Le poste de commandement FFI fournissant les guides nécessaires, l'attaque a été menée la nuit même, en abordant l'école par la partie arrière quelque peu déserte. Les sentinelles éliminées et le mur franchi, un groupe neutralise le poste de police par la cour intérieure, un autre fait irruption dans les bâtiments et s'active à la grenade et au pistolet-mitrailleur. Le repli a lieu sous la protection du troisième groupe.

Bilan: aucune perte à déplorer, à l'exception du lieutenant Hubler, blessé par balle à la cheville en franchissant le mur d'enceinte. Le commando guidé par nos soins s'évanouit dans la nature et l'aspirant Chavy, présent sur les lieux, s'en voit confier le commandement. Le lieutenant est évacué dans la clinique (amie) de Bourgneuf même, où il retrouvera quelques uns de nos camarades, déjà pensionnaires. Il faut noter ici que, malgré les investigations incessantes de la Milice et grâce au dévouement du personnel hospitalier, aucun d'entre eux ne fut jamais détecté ni dénoncé. Il en fut de même pour le lieutenant dont la jambe, hâtivement plâtrée par-dessus la plaie, le faisait passer pour un cultivateur accidenté par un engin agricole.

Il est remarquable que ce « raid » n'ait pas été suivi de représailles sur la ville. Ceci est probablement dû, d'une part à un état d'esprit qui régnait chez les Allemands, plutôt tourné vers la fuite que vers la répression, d'autre part à la reconnaissance par l'adversaire des uniformes de troupes parachutistes alliées. Il faut préciser que l'intervention de troupes aéroportées étaient la hantise de l'état-major

principal (EMP) 588 de Clermont-Ferrand et le journal de marche de celui-ci fait état, périodiquement, d'opérations aéroportées d'importance. Par exemple, dès le 12 juillet, il affirmait: « Compte rendu du préfet de Guéret: nuit du 9 au 10 juillet, région de Bourgneuf (Creuse), débarquement d'un général américain, quatre officiers supérieurs anglais et d'un millier d'hommes de troupe anglais et américains avec armes lourdes et chars de combat ».

Bien entendu, parallèlement, des notes de mise en garde étaient adressées à toutes les unités. Cet atmosphère a probablement engendré une sorte de phénomène d'auto-intoxication qui a laissé ses traces jusqu'au départ des unités ennemies. L'attaque surprise du commando Hubler les a probablement confortées dans la crainte de se voir attaquées par des troupes régulières.

Quoiqu'il en soit, le moral des troupes allemandes engagées a été profondément entamé par cette action et il ne fait aucun doute que celle-ci ait été à l'origine d'une évacuation anticipée de la ville. De ce fait, elle a été l'élément essentiel de la libération de Bourgneuf.

Dans le même temps, le commandement FFI a terminé la mise en place du dispositif prévu par la 5^e région. Il en est résulté, pour nos unités, des déplacements importants. C'est ainsi que le dispositif à la lisière Creuse-Haute-Vienne a amené le 3^e escadron à délaisser ses cantonnements centrés sur Saint-Pierre-Bellevue pour glisser jusqu'à Royère et même Orladeix, donc sur les « terres » du 4^e escadron. Il se trouve ainsi incorporé au 2^e échelon cité plus haut.

De même, le 4^e escadron destiné au 1^{er} échelon, sans abandonner son implantation à Favareillas, Villecros, le Moulin d'Âge, porte son activité plus à l'ouest dans les régions de la Ribière-Augait, Saint-Moreil et Saint-Priest-Palus, où de nombreuses embuscades sont mises en place.

Le 5^e escadron, quant à lui, se déplace d'une quinzaine de kilomètres vers l'ouest pour boucler l'itinéraire Bourgneuf-Royère dans la région Lebreuil, Monterolles, Augères, donc sur l'ancien cantonnement du 3^e escadron.

De son côté, l'activité allemande va se développer sur une courte période, du 19 au 25 août. Il ne s'agit pas d'une marée envahissant routes et chemins, mais de colonnes axées sur les routes principales. Le scénario est toujours à peu près le même. En tête viennent des unités de combat de toute nature, à base d'infanterie portée, avec un nombre réduit d'engins blindés. Une de nos liaisons, avec le major Bloomfield, s'est même trouvée au contact d'un détachement Waffen SS Indou dont

les soldats portaient le turban blanc. Ces unités d'ouverture étaient suivies de véritables camions de déménagement chargés de bagages, de butin et de rapines : meubles, literies, ravitaillement et autres. Des convois de miliciens avec leurs familles y étaient incorporés avec leurs camions, cars, voitures, motos et side-cars. Ceci donnait l'impression d'une véritable débâcle, plutôt que d'une retraite organisée.

Si l'unité de tête réussissait à percer nos défenses, le reste essayait de suivre tant bien que mal et plutôt mal que bien. Si elle se trouvait mise en échec, il fallait que l'armada fasse demi-tour, ce qui n'était pas une opération facile. L'unité d'avant-garde devenait alors arrière-garde et il fallait retraverser les mêmes embuscades ou obstacles mais, cette fois, en sens inverse.

Si on essaye de faire le bilan, on peut penser que quelques colonnes ont pu faire leurs jonctions avec la garnison de Bourgneuf. Mais là encore, de nouveaux problèmes se présentaient. Il semble bien qu'aucun convoi important n'ait pu emprunter la route Pontarion-Aubusson puisque le 2^e échelon d'embuscades n'a pas eu à intervenir.

Bien entendu, pour les colonnes contraintes de faire demi-tour, du fait de la lenteur de la progression à l'aller comme au retour, du fatras engendré par le demi-tour, des aléas que nous leur causions, les retards accumulés pouvaient atteindre deux ou trois jours et même plus ; or, compte tenu des circonstances, un jour de retard risquait de coûter cher à l'adversaire.

Nous avons pensé qu'il pouvait être intéressant de chercher à savoir ce qui se passait dans ces unités en retraite. Le journal de marche de l'élève garde Pouvreau, du 3^e escadron, nous en donne l'occasion.

Hospitalisé à la clinique amie de Bourgneuf depuis notre évacuation de Guéret le 9 juin, à la suite d'une blessure reçue lors du mitraillage de la Luftwaffe, à la clinique, il a vécu tous les événements de « l'intérieur ». La retraite allemande ayant entraîné un excès d'activité ennemie dans cette ville (Allemands et Miliciens), il a pensé qu'il était prudent d'évacuer la clinique devenue plus vulnérable du fait de la présence de blessés ennemis et de gagner une zone sûre, au nord, dans la région de Janailat où il s'était créé des relations, suite à son évacuation au mois de juin. C'est ainsi qu'il précise :

« Mardi 22 août. Heureusement, mon genou s'est débloqué cette nuit. Je prépare mes affaires. Farat m'apporte une veste et, de mon côté, j'ai trouvé quelqu'un qui doit me conduire au Masbareau. Nous tentons la sortie avec Berthier. Comme nous arrivons dehors, nous

voyons un milicien marcher résolument vers nous, mais il passe indifférent. Une colonne allemande est annoncée et attaquée. Les Allemands de l'E.P.S. se déploient en formation de combat. Des sentinelles sont placées autour de la clinique. Je ne reconnais plus le passage. Les haies ont été rasées, un champ de topinambours fauché. Les Allemands ont fait des retranchements. Je vois qu'il est temps que je décampe. Nous allons au rendez-vous chez Pluviaux. On ne voit que des miliciens et des miliciennes en tenue. En effet, le convoi en comprend huit cents avec cent véhicules. Un civil nous emmène discrètement (il marche devant moi, un parapluie à la main). Je quitte Berthier et vais chez un Lorrain nommé Driers. Le civil qui m'a amené se nomme Rohr et il est lieutenant au maquis. Il m'emmène chez son beau-père. Ce dernier est un sous-officier de la Légion étrangère fait prisonnier en Tunisie par les Allemands et libéré pour s'engager dans une formation pro-allemande. Je mange et ensuite tente la sortie de Bourgneuf.

Une colonne allemande vient d'arriver dans la ville (quatre à cinq cents véhicules dont plusieurs blindés). Elle était attaquée depuis le matin, à proximité de la ville. C'est pourquoi, en quittant la clinique, les Allemands se mettaient en formation de combat. Lorsque nous arrivons au barrage, les miliciens y sont, ainsi qu'un blindé...

14h00 : après avoir mangé, je tente la sortie de Bourgneuf ; Driers m'accompagne jusqu'à Masbareau. Sur la grande route de Bourgneuf à Guéret, nous apercevons la colonne allemande qui tâtonne avec des blindés. Ils doivent chercher un passage.

14h45 : après avoir fait une halte, nous allons repartir. On doit me montrer des raccourcis pour aller jusqu'à Bosmoreau. Bientôt, nous apercevons un chasseur, probablement allemand, car il se met à mitrailler. Comme il passe au-dessus de nous, nous entendons quelques coups isolés qui vont précéder la rafale. Dès son départ, nous reprenons la route et on me quitte sur la route allant de Perlorière à Bosmoreau. Je franchis les chênes abattus. Mais bientôt, j'entends une colonne monter derrière moi. Pourvu que j'arrive à temps à Bosmoreau. Je pourrais aller vers Janaillat, tandis que les Allemands continueront sur le nord, pour aller à Guéret.

15h15 : arrivée à Bosmoreau, impossible de trouver une voiture pour m'emmener à Janaillat ; pourtant je commence à être fatigué. En désespoir de cause, je décide d'aller voir les gens qui m'ont déjà soigné, mais impossible de retrouver leur nom et leur maison. Enfin, je suis reconnu et emmené chez eux. Il se nomme Pierre Bathier. À peine leur ai-je serré la main qu'on entend un bruit de véhicules et un cri général : «des blindés, les Allemands arrivent, les miliciens». Je me cache vite derrière la maison, me mets dans une tenue

présentable et casse du bois, au cas où les Allemands me verraient. Au bout de dix minutes, on vient me chercher ; les Allemands ne s'arrêtent pas, et je les regarde passer l'oreille basse sous la pluie.

17h00 : le défilé dure encore. Je pense que, contrairement à ce matin, les miliciens vont tenter la sortie derrière (ils avaient commandé de la viande pour huit jours). Mais bientôt, on entend des détonations et des rafales d'armes automatiques. Les Allemands sont furieux et descendent de camion dans le village. Pourvu qu'ils ne perquisitionnent pas et mettent le feu au bled, comme ils l'avaient promis lors de la dernière embuscade. Espérons qu'il n'y en aura pas de Bourganeuf parmi eux. Heureusement ils n'en font rien et se préparent à contre-attaquer. La colonne qui me suivait a dû changer de route, car ils arrivent par la route du Thaurion et c'est dans les creux que se trouve l'embuscade. Pour un peu, ils m'auraient coupé la route. Par moment, la fusillade se calme pour reprendre peu après.

17h30 : le combat a cessé ; je vois arriver un side-car avec des types, en casque de motorisés français. Ce sont des miliciens. D'autres véhicules arrivent, mais la bagarre recommence. Les miliciens viennent prendre position tout autour de la maison dans laquelle je me suis réfugié. Je suis un peu embêté, mais je me hasarde à discuter avec eux. Je fais l'imbécile, ça mord bien. Je reprends de l'assurance ; ils sont d'ailleurs aimables, car ils m'apprennent à distinguer les rafales de pistolet-mitrailleur et de fusil mitrailleur (c'est amusant) et ils m'expliquent en quoi consiste et comment vit le maquis ou plutôt les terroristes. «Ce ne sont que des étrangers bons à tuer» (c'est flatteur). Enfin, les étrangers en question sont en train de les assaisonner comme il faut, et messieurs les miliciens ne sont pas fiers ; ils n'ont pas digéré le coup de la Jonchère.

Le temps passe et je me rends compte que je ne pourrai pas aller jusqu'à Janaillat aujourd'hui.

21h00 : les miliciens démarrent, mais le nombre de leurs véhicules a bien diminué. D'après un milicien, une partie de la colonne serait passée par Saint-Dizier.

23h00 : de nouveaux Allemands sont arrivés, et j'entends des hennissements de chevaux ; ce doit être ceux de Bourganeuf qui se dégonflent. Il y a du bon ».

À la suite de ces événements dont notre camarade nous a donné la version côté ennemi, on peut tenter de tirer des conclusions.

La tentative de percée en direction de Clermont-Ferrand a été un échec. Les colonnes ennemies (Allemands, miliciens, familles et impedimenta) ont été obligées d'infléchir leur itinéraire de retraite par les plaines au nord du Massif Central, par Guéret, Châteauroux et

Bourges. Elles ont donc perdu un temps considérable. On peut d'ailleurs noter que l'état-major de liaison 586 de Limoges n'a même pas essayé de passer par Bourgneuf, ce même 22 août, mais a gagné Guéret par La Souterraine. Leur chef, le major général Gleininger, s'y est d'ailleurs, selon la version officielle, donné la mort et y a été inhumé. Il est, en fait, plus vraisemblable qu'il a été exécuté par la Gestapo qui ne lui pardonnait pas d'avoir négocié avec la Résistance l'évacuation de Limoges.

On peut aussi penser que ce repli tardif est à imputer à la lourdeur du dispositif allemand. N'oublions pas que la zone littorale du sud-ouest avait été occupée dès le mois de juin 1940, et donc, pendant quatre ans, les Allemands s'étaient solidement implantés avec des bases navales et aériennes puissantes. Ils ont d'ailleurs été contraints de protéger les bases sous-marines. Il en est résulté le dispositif des « poches » qui a obligé le commandement français à en faire le siège avec des troupes provenant en majorité des FFI. Certes, ces bases ont permis aux Allemands de continuer leurs activités navales, mais en aucun cas d'entreprendre des actions terrestres autres que défensives.

Par ailleurs, le commandement allemand avait gravement sous-estimé la vitesse de progression des troupes alliées, particulièrement celle de la 1^{ère} armée française dans les vallées du Rhône et de la Saône.

Ce retard de quelques jours, provoqué par la pression de nos éléments sur l'adversaire d'une part, et d'autre part le repli des garnisons allemandes se transformant en retraite accélérée, eut des conséquences importantes, surtout pour les traînards. Les colonnes qui se trouvaient en tête, parce que parties les premières, ont pu rejoindre les éléments allemands en pleine retraite, face à la 1^{ère} armée, dans la région de Dijon. D'autres sont tombées sur les avant-gardes françaises dans la région d'Autun. La queue de la colonne n'a même pas pu dépasser le Berry et a été contrainte de se rendre aux avant-gardes américaines, à proximité de la Loire. Au total, ce sont des milliers (peut-être des dizaines de milliers) de prisonniers et un matériel considérable qui sont tombés aux mains des troupes alliées.

Ainsi le plan conçu par la 5^e région militaire FFI et exécuté par ses troupes, principalement de la Haute-Vienne et de la Creuse, a été un succès complet. L'école de la Garde est fière d'y avoir activement participé.

Après ces quelques jours de grande activité pour l'ensemble de nos unités, ce fut sans transition le « grand vide » ; période durant laquelle chacun put mesurer la densité des efforts accomplis. L'Allemand a

disparu, la Milice s'est sauvée honteusement. Plus de tirs résonnants dans les bois, plus d'ordres et de contre-ordres, plus de marches et de contre-marches. Un grand silence s'installe. Seules quelques escarmouches durant les journées des 23, 24 et 25 août vont encore ponctuer la libération progressive de nos départements. Mais on ne peut parler d'affrontements sérieux. En fait le combat cessa faute de combattants.

La première ville libérée sera le « verrou » de Bourgneuf. Dès la tournée du 23 août, nos troupes sont partout présentes dans les rues. La garnison et les derniers traînards disparaîtront durant la nuit.

Il est aussitôt décidé d'attaquer Aubusson à 40 kilomètres. Faute de camions en nombre suffisant, un détachement « léger » est formé comprenant le groupe de protection du poste de commandement FFI et le « stick » de parachutistes, soit au total une cinquantaine d'hommes aux ordres de l'aspirant Chavy. Pour la petite histoire, s'il a été relativement facile de trouver les véhicules, la désignation des conducteurs a été un tout autre problème. Avec un aménagement des règles du code de la route et des arrangements avec... le ciel, des conducteurs pleins de bonne volonté, plutôt que de compétence, ont été trouvés. La colonne est arrivée à Aubusson sans encombre, en fin d'après-midi, alors que les Allemands quittaient la ville par le côté opposé. L'aspirant a été nommé aussitôt commandant d'armes et a pris en compte la sécurité et le ravitaillement de la population toute surprise de se trouver, enfin, libérée.

Le même jour, le même scénario se déroulait pour Guéret, les dernières troupes allemandes évacuant le chef-lieu dans la nuit du 24 au 25 août, pendant que, venant du sud, la plupart de nos escadrons convergeaient vers la ville où elles entraient au petit matin du 25. Dès 8h30, le commandant François (Fossey) prenait possession de la préfecture et à 10h30 passait les pouvoirs à l'autorité civile, en la personne du nouveau préfet, monsieur Castaing.

Dans cette marche vers Guéret, il y eut beaucoup de problèmes avec les quelques camions et cars qui n'avaient pas beaucoup roulé et dont nous disposions encore. L'élève garde Dufour, du poste de commandement de l'école, nous raconte une aventure pittoresque parmi bien d'autres :

« Jeudi 24 août: On emballe et on repart pour Guéret. La camionnette n'a pas consenti à démarrer. Comme d'habitude, on fait appel aux bœufs pour nous tirer jusqu'à l'amorce d'une descente.

Enfin, entraîné par la pente, le moteur consent à tourner. En route, brutale détonation sous le Capot. L'adjudant Biernacki qui est avec nous trouve tout de suite la panne. Une bougie a sauté. Il répare et... ça repart, lui au volant, moi sur le marchepied. En fin de soirée, nous sommes à Sardent ; le fourneau du gazogène est chauffé à blanc ; je le refroidis à grands seaux d'eau. Nous sommes très bien accueillis, repas au restaurant. Comment et où avons-nous passé la nuit ? Je ne m'en souviens plus.

Le lendemain, difficultés de démarrage, vidange du fourneau plein de mâchefer ; j'ai dû avoir encore une fois recours aux bœufs. Dans l'après-midi, nous entrons dans Guéret, le moteur s'arrête juste devant la caserne des Augustines ; il faudra un véhicule de dépannage pour dégager la camionnette qui estime en avoir assez fait. En ville, c'est la liesse, on se retrouve, on se congratule, Paris est libéré ».

En effet, rappelons-le, la Creuse s'est trouvée libérée définitivement en même temps que la capitale, mais quelque 400 kilomètres au sud. Cette libération, après quatre années d'occupation, apportait à tous un soulagement longtemps ignoré mais tant espéré.

L'école, quant à elle, après deux mois et demi de vie dans le maquis et avoir pris une place de première importance dans la libération de la Creuse, reprenait possession du quartier des Augustines.

Dans le chapitre suivant, nous détaillerons le tribut qu'elle a payé durant les combats qu'elle a livré pendant cette période.

Après la libération

Au lendemain de la Libération, l'épopée des Cadets de l'école de la Garde se termine.

L'école est dissoute pour donner naissance à une « école des cadres », sous les ordres du chef d'escadron Mathé, dont la mission essentielle sera de donner une formation militaire aux futurs chefs de pelotons et de sections issus des FFI.

Les cadres de l'école, dans les deux mois qui suivent, reçoivent de nouvelles affectations. C'est ainsi que tous les Saint-Cyriens, promotion 42 « Croix de Provence » et promotion 43 « Veille au drapeau » sont convoqués à Paris, d'où ils seront acheminés vers l'école interarmes de Cherchell pour y achever leur formation. Des officiers et des sous-officiers vont alimenter les unités FFI en cours de formation pour gagner les poches de l'Atlantique, en particulier les 26^e et 278^e régiments d'infanterie, ainsi que le bataillon d'engins d'Evau-les-

Bains. Enfin, d'autres officiers et sous-officiers seront maintenus sur place en qualité d'instructeurs des futurs élèves de « l'école des cadres ».

Après l'armistice, l'école des Cadres sera à son tour dissoute. Elle aura fourni aux armées, dès la fin du mois de janvier 1945, vingt chefs de sections et cinquante chefs de groupes. Les cadres de cette école rejoindront, alors, leurs unités d'origine ou l'arme de leur choix.

Certains d'entre eux, après examen, seront reçus à l'école interarmes de Coëtquidan, et participeront dès 1946 à d'autres campagnes.

Le lendemain de la Libération est aussi marqué par la création d'une « cour martiale » à Guéret, qui se met à la recherche des collaborateurs « vrais ou faux ». Certains d'entre nous, coupables d'avoir étudié un peu le droit, se voient affectés d'office comme défenseurs. Ils en gardent tous un très mauvais souvenir, tant ils ont vu d'injustices et d'exécutions d'innocents obtenue par des commissaires du gouvernement (un en particulier) qui s'étaient montrés moins brillants quand l'adversaire était l'Allemand en armes et non un prisonnier à leur merci.

Nous ne voulons pas en parler davantage. Notre propos n'est pas, non plus, de faire l'historique de cette période qui sort de celle des combats menés par l'école de la Garde dont nous avons voulu faire ici un récit aussi précis et fidèle que possible.

Par contre, dans le chapitre suivant, nous allons essayer de rapporter aussi simplement que possible les épreuves subies par nos déportés, afin que nul ne les ignore.

Enfin, nous dresserons le mémorial de l'école pour les combats en Creuse, ainsi que pour les campagnes, après la Libération, au cours desquelles les anciens élèves ont payé un lourd tribut.

CHAPITRE VIII

LES DÉPORTÉS

Nous ne pouvons clore notre récit sans parler de nos déportés, qui pour la plupart avaient à peine vingt ans. Souvenons-nous qu'à l'époque, nous ignorions tous l'existence des camps de concentration. Nous savions qu'en cas de capture, nous risquions d'être fusillés ou, avec un peu de chance, d'être considérés comme des prisonniers de guerre. Dans notre candeur naïve, nous pouvions imaginer que, soldats en tenue, nous serions traités comme tels. Il n'en a rien été.

Notre propos n'est pas de décrire dans le détail l'enfer que nos camarades déportés ont traversé dans cet exil inhumain, mais de donner à ces derniers la place qui leur revient dans le combat que l'école de la Garde a mené contre l'occupant. Nous voulons aussi que tous ceux qui ont participé aux événements de cette époque prennent conscience du calvaire qu'ils ont vécu.

C'est pourquoi à travers les témoignages dont nous disposons, nous allons essayer de raconter ce qu'ils ont vécu pendant leurs dix mois de déportation.

Nous terminerons ce chapitre par les listes de ceux qui ont donné leur vie pour la libération du territoire national et de nos déportés.

En outre, pour montrer la participation tout à fait remarquable de l'école de la Garde à la formation de cadres, nous y joindrons la liste de nos camarades qui sont tombés sur les différents théâtres d'opération, notamment en Indochine et en Algérie.

Nos déportés

En fait, durant la campagne de la Creuse, l'Allemand nous a infligé des pertes en prisonniers à deux reprises. Tout d'abord, au combat de Pierrefitte, au nord de Janaillat où, le 11 juin 1944, l'école déplore la capture de vingt-six de nos camarades, en majorité du peloton Doison (4^e escadron). Ensuite, en juillet 1944, lors de l'attaque du groupement Jesser, durant laquelle onze garde et élèves gardes, appartenant à

l'escadron 2/5 de Bellac, au 3^e escadron et au 5^e escadron de l'école, furent faits prisonniers. Dans notre récit, nous avons mentionné les noms de ceux pour lesquels nous connaissons les circonstances de leurs captures ; pour d'autres, nous ignorons tout des conditions dans lesquelles ils ont été interceptés ; peut-être au cours d'un simple contrôle d'identité. Nous n'en parlerons pas, mais tous figurent dans la liste du mémorial en fin de chapitre.

Ces deux groupes de prisonniers ont été déportés respectivement à Buchenwald et à Dachau. Voyons comment ils ont vécu l'épreuve.

Buchenwald

Pour nos camarades dirigés sur Buchenwald, les différentes étapes de leur douloureux périple ont été les suivants : transport à Compiègne, via Limoges, Poitiers, Paris ; internement au camp de Royallieu (près de Compiègne) ; le train de la déportation ; le camp de déportation ; la marche à la mort ; la délivrance.

Ouvrons ce paragraphe par le témoignage de notre ami Hinterlang, du 4^e escadron :

« En fin d'après-midi (du 11 juin 1944), le détachement dont je faisais partie est surpris et en grande partie capturé¹⁴ ... Les prisonniers allemands [que nous détenions] se lèvent dans notre dos, s'emparent de nos armes et sont [ainsi] libérés par nos assaillants [qui appartiennent au régiment Der Führer de la division Das Reich]. Le seul officier pris avec nous est le capitaine Jouan, commandant le 1^{er} escadron du 5^e régiment de la Garde [qui mourra en déportation].

Après la furie de notre désarmement par les SS, je me trouve à côté du capitaine Jouan, lorsqu'un major, l'officier le plus élevé en grade des prisonniers libérés, vient vers lui et lui tient en français ces propos inoubliables pour moi : « Je regrette ce qui se passe. Aujourd'hui c'est votre tour, demain ce sera peut-être le nôtre. Nous avons été bien traités et nous ferons tout notre possible pour vous ». Dans la soirée, après une marche à pied d'environ trois heures, tout le groupe est rassemblé à Janailat, puis réparti dans les semi-chenilles des SS par petits groupes¹⁵ ... Nous faisons mouvement vers Limoges... Le lundi 12 juin, on nous interroge d'abord sommairement sur une grande place de la ville pour savoir si nous n'avions pas vu un major allemand disparu ».

¹⁴ Un officier, deux maréchaux des logis-chefs, trois gardes et dix-neuf élèves-gardes.

¹⁵ Nous sommes dans un Hanomag où l'un des SS est un « malgré nous » alsacien enrôlé depuis trois mois, qui nous donne à manger et à boire, et nous tient des propos sympathiques, mêlés d'espoir pour nous et pour lui, désireux de désertir.

Il s'agit de toute évidence du major Kampfe, figure emblématique de la « Das Reich » dont nous avons parlé lors de l'évacuation de Guéret le 9 juin. Bien entendu, personne ne peut répondre à cette question pour la bonne raison qu'à cette date, nous ignorions tout de cette affaire. « Amenés à la Gestapo, nous sommes incertains de notre sort pendant une bonne partie de la journée. On nous a dit que notre compte était bon ».

Tous les prisonniers sont transférés au stand de tir réduit, lieu s'il en est, et particulièrement propice à une exécution sommaire. Ils sont alignés face au mur, mains derrière la nuque. Le pire est à craindre et tous sont persuadés que leur dernière heure est venue.

Alors que tout semblait perdu, un officier allemand appela le capitaine Jouan et, s'adressant à lui en français, lui dit : « Vous vous êtes conduits en soldats, vous serez traités en soldats ». Nos camarades sont alors embarqués dans des camions civils affrétés par les Allemands. Le convoi s'ébranle en direction de Poitiers, et tous les prisonniers sont parqués au siège de la Gestapo, rue des Écossais, au milieu de maquisards, déjà occupés par des otages de Tulle ayant échappés au massacre qui s'était perpétré dans cette ville.

Le premier drame de cette longue route se situe la nuit suivante. Tous les prisonniers sont couchés, tant bien que mal, imbriqués les uns dans les autres, quand les sirènes se mettent à hurler. Les fusées illuminent le ciel ; les bombes tombent, l'une à proximité de l'immeuble, projetant des débris sur la tête des prisonniers. À ce moment, certains de ceux-ci se lèvent et se précipitent vers le fond de la cour. Est-ce la panique ? Une tentative d'évasion ? Nul ne le sait. Mais un tir d'arme automatique se déclenche et fauche tous ceux qui sont debouts. Quinze prisonniers y trouvent la mort, dont l'élève garde Gaillard qui est ainsi le premier de notre petit groupe à disparaître.

Le jour venu, c'est le départ en camions à gazogène en direction de Compiègne. Du fait des menaces aériennes, il faut deux jours au convoi pour arriver à destination par Blois et Orléans. La traversée de Paris s'effectue en plein après-midi du 14 juin : « Il est manifeste que la population fait semblant de ne pas nous voir », note Hinterlang.

C'est seulement dans la nuit du 15 juin que les détenus arrivent au camp de Royallieu, lieu d'internement où résistants et prisonniers politiques (non juifs) étaient regroupés, avant leur départ pour l'Allemagne.

Le séjour au camp a duré deux mois. La plupart des camarades l'ont jugé « relativement supportable » si l'on fait exception d'une

alimentation très insuffisante et des brimades habituelles dans ce genre d'endroit. Les bombardements deviennent de plus en plus fréquents à mesure que les jours passent. Le camp est en alerte perpétuelle. « Le grondement du canon se rapproche, raconte Hinterlang, et nous fait espérer notre libération rapide. Mais après un bombardement de la gare de Compiègne et une tentative d'évasion avortée deux jours plus tôt, le départ est annoncé le 15 août, alors que personne n'y croyait plus ».

Ce départ, une semaine seulement avant la libération de Paris, marque la fin d'un monde ; celui de l'internement devient celui de la déportation et de la mort dont personne, à l'époque, ne connaissait l'horreur.

Dans l'après-midi du 17 août 1944, 1250 détenus du camp de Royallieu sont transférés en camions dans la forêt, non loin du rond-point de Rothondes, où un train d'une vingtaine de wagons de marchandises est en attente sur une voie de garage. « Ce sera le dernier convoi parti de Compiègne ».

C'est vraiment à ce moment précis que se situe l'entrée dans la vie concentrationnaire avec toutes ses cruautés. Les détenus étaient entassés dans les wagons où régnait une chaleur infernale serrés les uns contre les autres, ne pouvant bouger. Une tinette disposée au milieu du wagon se mit à déborder peu après le départ, entretenant dans cet univers clos une odeur pestilentielle. Aucune nourriture et surtout aucune boisson n'avaient été embarquées. De ce fait, des scènes incroyables se déroulèrent à l'intérieur de ces prisons roulantes. Certains y perdirent la raison, d'autres la vie ; tous souffrirent de la faim, de la soif, d'étouffement au delà de l'imagination.

Dès la première nuit, il y eut des coups de feu ; le train s'arrêta et les gardes se précipitèrent à l'extérieur. Il y avait eu une tentative d'évasion, dont profitèrent deux de nos élèves gardes : Rolland et Roux. Le second fut malheureusement repris quelques jours plus tard et déporté dans un autre camp. Par représailles, les SS choisirent cinq jeunes déportés, leurs firent creuser leurs tombes et les abattirent froidement d'une balle dans la nuque.

De l'avis unanime, ce fut la soif qui fut l'épreuve la plus intolérable. Beaucoup étaient obligés de lécher leur sueur ou la condensation sur les parois métalliques des wagons. Certains allèrent jusqu'à boire leur urine.

Ce voyage infernal dura trois jours durant lequel, rapporte notre ami Hinterlang, se produisit un fait particulièrement pénible à supporter : « À notre arrêt en gare de Soissons, des panneaux avaient

été brandis à notre mention pour nous faire savoir que, selon un accord intervenu entre le commandement allemand à Paris et la Croix rouge, notre convoi ne sortirait pas de France; il n'en a rien été, évidemment».

Encore un espoir perdu, le commandant du camp ayant refusé, on le sut plus tard, d'appliquer l'ordre d'arrêter la déportation transmis par le commandement allemand de Paris.

Dès leur débarquement, les brutalités des gardiens commencent, accompagnées de hurlements pour accélérer la descente des wagons. Sous les coups des SS qui veulent ainsi leur faire comprendre qu'ils sont devenus des sous-hommes, des moins que rien, les prisonniers franchissent en colonne la porte d'entrée du camp de Buchenwald. Ils sont déshabillés ; leur système pileux est rasé : crâne, pubis, aisselles, tout y passe. Puis c'est la douche, complétée par une aspersion au formol ou au grésil.

Regroupés entièrement nus dans une grande cour, chacun contemple ses voisins avec stupeur et réalise que tout a changé. Ensuite, ils sont revêtus de haillons disparates et par manque de galoche en bois, doivent rester pieds nus pendant des jours.

À ce moment, après avoir traversé des périodes d'espoir et enduré d'amères désillusions, on peut mesurer le degré de désespérance qui étreignit leurs âmes.

Après quelques nuits passées en plein air, un abri dans des blocks leur fut assigné. Ces blocks, véritables cages à lapin, étaient constitués de niches étroites où il fallait s'entasser et dormir imbriqués avec des voisins sans pouvoir remuer. Chaque block était supposé accueillir huit cents détenus, état de fait tout à fait impossible, obligeant une centaine d'entre eux à coucher par terre.

Comme dans tous les camps de concentration, les appels étaient une autre occasion de brimades répétées. Les comptages et les recomptages duraient plusieurs heures et étaient émaillés de séances d'ordre serré pour rendre les honneurs aux SS.

Les travaux à exécuter par les prisonniers consistaient principalement à transporter sur les épaules, sans but précis, des blocs de rocher, tout en étant soumis au bon vouloir des kapos qui prenaient un malin plaisir à profiter de chaque mouvement pour brimer, tourmenter et faire souffrir.

Cette vie en commun du groupe de l'école de la Garde à Buchenwald a duré environ trois semaines, jusqu'au 13 septembre, date à laquelle un détachement de cinq cents français a été désigné pour partir. À ce détachement appartenaient Douan, Jean, Bonte, Bur, Dechaume,

Faivre, Hinterlang, Kloeckner, Puech, Respaud, Sauzet, Sentenac, Quenesson et le chef Duloue. Ils furent habillés de la tenue réglementaire des déportés : pyjama rayé bleu et gris, décoré du triangle rouge des politiques.

Un autre groupe resta à Buchenwald : le capitaine Jouan, Doom, Guizot, Cognard, Dornier, Labeur, Nouyrigat, Reuter. Le capitaine Jouan devait y mourir d'épuisement ; Reuter devait mourir à Ellrich et Labeur être assassiné sur la route en avril 1945.

Tout le groupe des partants fut transporté par train aux mines de sel de Neu-Stassfurt. Dans ce nouveau camp, l'hébergement était assuré dans des blocks, cette fois équipés de châlits en bois et de paillasses en papier. Le travail était effectué en « kommando », intervenant de jour comme de nuit, soit au fond de la mine, soit en surface, l'objectif étant de construire une usine souterraine à l'abri des bombardements.

Le travail en profondeur était rendu pénible et dangereux du fait de l'atmosphère chargée de vapeurs de sel.

En surface se déroulaient d'autres activités aussi épuisantes : constructions de routes, terrassements, exploitation de la sablière, transports de matériaux. L'atmosphère y était plus saine, mais les rigueurs de l'hiver sur des hommes affaiblis, vêtus très légèrement, allaient devenir rapidement insupportables.

Quinze jours plus tard, pour certains, dont notre ami Hinterlang, nouvelle destination : les détenus jugés inaptes au travail regagnèrent le camp central. Le temps de se refaire une santé (!) et ils furent, cette fois, transférés au Kommando de Leau, à une vingtaine de kilomètres de Neu-Stassfurt ; même genre de travail : transformer une mine de sel en une usine souterraine à une profondeur de moins 460 mètres. Ce Kommando, fort de 1500 prisonniers, était composé de multiples nationalités dont trois cents français. Ce fut une période extrêmement difficile à vivre étant donné l'isolement dans lequel les Français se trouvaient et l'ambiance de rivalité et de défiance qui régnait, due à la présence dans leurs rangs de prisonniers de « droit commun ».

Dans tous ces Kommandos, nous retrouvons les mêmes brutalités, les mêmes brimades et les mêmes misères communes aux camps de concentration.

Les gardiens SS, véritables sadiques, frappaient à tout propos et pour n'importe quel motif avec le premier instrument qui leur tombait sous la main : schlague goumé, bâtons, cravaches, louches, etc. En toute occasion, c'étaient des corrections infligées dans des positions impossibles qui laissaient la victime pantelante.

Le régime alimentaire était sévère : au réveil, un petit morceau de pain infect, assorti d'un peu de margarine ou de saucisse ; le soir, c'était une gamelle de soupe claire ou un peu plus épaisse suivant la place de l'intéressé dans la file d'attente passant devant le chaudron.

Après un travail intense, tous les détenus se trouvaient dans un état de sous-alimentation constant. Les plus débrouillards essayaient d'y faire face par tous les moyens : épluchures récupérées dans des trous à ordures, pour les plus chanceux, quelques pommes de terre ou betteraves trouvées dans les champs au cours d'une corvée à l'extérieur et échappant à la fouille au retour au camp.

Aux affres de la faim s'ajoutait la plaie de la vermine : les poux étaient partout. Toutes les méthodes employées pour s'en débarrasser furent les échecs. Il fallut s'en accommoder jusqu'à la fin. Malgré un travail épuisant, des brimades, des coups, une nourriture insuffisante et des microbes, les organismes devaient survivre, sinon disparaître rapidement : telle était la règle des camps. « Les pertes furent partout importantes, rapporte Hinterlang. Au Kommando de Leau, au moment de l'évacuation du camp, six cents hommes étaient morts depuis fin octobre 1944 ».

Au camp de Neu-Stassfurt, l'épuisement total eut raison de nos camarades Respaud et Quenesson. C'est alors qu'en avril 1945 débuta pour les survivants la marche à la mort.

Pendant que les hitlériens procédaient méthodiquement à l'élimination de leurs opposants, la guerre continuait. Les bruits de la canonnade et des bombardements devenaient chaque nuit, chaque jour, plus intenses, laissant présager la victoire prochaine des alliés.

Les geôliers à Neu-Stassfurt et à Leau, de plus en plus nerveux, redoutant que la découverte de leurs turpitudes ne provoque des représailles de la part de leurs vainqueurs, décidèrent, sans se concerter, d'évacuer les camps, le premier vers le sud-est, le second vers l'ouest. Pour les prisonniers de Neu-Stassfurt, le 11 avril 1945 débuta une marche insensée de 350 kilomètres en vingt-sept jours, parcours qui les amena face aux avant-gardes russes débouchant de la frontière tchécoslovaque. La colonne fut alors contrainte de faire demi-tour; circonstance aggravante qui provoqua la mort de nombreux déportés épuisés.

Durant cette marche qui fut un véritable calvaire, les détenus furent traités comme du bétail. Dès le départ, les malades initialement transportés sur des remorques furent jetés à terre et abattus les uns après les autres. Ceux qui pouvaient marcher avançaient pied nus, les

galoches n'ayant pas résisté à ce genre d'exercice. Tout détenu qui ne pouvait suivre était abattu d'une balle dans la tête, son corps jeté dans le fossé. Chacun avait la hantise de ne pas tomber, sachant pertinemment le sort qui l'attendait. Chaque étape était une occasion pour les bourreaux de s'acharner sur les détenus. Pour accéder à la grange où ils devaient passer la nuit, ces derniers devaient passer à travers une haie de SS qui les matraquaient à qui mieux mieux.

Chaque matin, c'était la condamnation de ceux qui, trop épuisés, ne pouvaient reprendre la route. Ils étaient traînés par les pieds avec les cadavres de leurs camarades morts pendant la nuit et jetés dans une fosse commune, même s'ils respiraient encore. C'était aussi la chasse aux évadés, effectuée par les gardiens qui fouillaient les granges à grands coups de baïonnettes. Ceux qui s'y étaient dissimulés étaient immédiatement abattus. Les derniers jours furent particulièrement meurtriers et fatals pour beaucoup.

C'est ainsi qu'ont été assassinés, parmi tant d'autres, nos camarades d'école Sauzet, Dechaume, Duloue.

Cette marche sans espoir n'était plus qu'une marche à la mort. La colonne partie de Neu-Stassfurt n'était plus qu'une troupe fantomatique composée d'êtres d'une extrême maigreur, marchant parce qu'il fallait marcher pour ne pas mourir. Ce sont les Russes qui les recueillirent le 7 mai 1945 sur la route d'Annaberg, les gardiens ayant disparu dans une belle débandade.

Pour ceux du Kommando de Leau, leur déplacement fut de plus courte durée. Hinterlang se souvient :

« Quand l'évacuation fut décidée par le chef de camp qui n'exécuta pas l'ordre d'extermination, seuls restèrent sur place les invalides et vétérans. La marche dura trois jours d'abord en direction du nord-est, via Kothén, puis vers Dessau. La troisième journée, celle du 14 avril, fut cruciale et commença par un massacre... de ceux qui n'étaient en mesure de repartir. Tous ceux qui par la suite ne pouvaient plus suivre eurent le même sort sur la route que nous primes vers le sud en direction de Leipzig... Quelques heures plus tard, marchant à travers une forêt, nous avons franchi l'autoroute rejoignant Berlin et avons entendu des explosions relativement proches ».

Le moment de la délivrance approchait. En sortant de la forêt, ils se trouvèrent en face de chars. Les gardiens mirent quelques minutes à les identifier : c'étaient des Américains. Des rafales de mitrailleuses

appuyées de tirs au canon incitèrent les SS à se rendre. La partie était perdue pour eux.

Pris en compte par les Américains, soignés, habillés et réconfortés, nos camarades, dès qu'ils furent jugés suffisamment valides, furent dirigés vers la France.

C'était pour eux le retour à une vie normale, après une épreuve inhumaine. Pour la plupart très jeunes, soldats inexpérimentés, ils se sont trouvés plongés dans l'enfer concentrationnaire que tout le monde ignorait, dans la machine à détruire tous les opposants au régime nazi. Huit d'entre eux y laissèrent leur vie. Même si c'était pour les survivants la fin d'un cauchemar, tous restèrent marqués, à jamais, dans leur chair, mais aussi dans leurs âmes.

*Dachau-Allach*¹⁶

Du 20 juillet au 20 août 1944, nous étions une cinquantaine de « rescapés » (nous avons échappé au peloton d'exécution ou à l'exécution sommaire au moment de la capture) vivant dans la cellule H4 de la prison qui avait été celle du 92^e régiment d'infanterie de Clermont. Nos geôliers nous avaient bien prévenus. Ce local était libre parce que nos prédécesseurs, otages, avaient été liquidés à la suite de l'assassinat d'un collaborateur. Cinquante paillasses douteuses étaient alignées le long des murs constellés de trous, d'où jaillissaient chaque nuit des centaines de punaises, et de taches rouges du sang qu'elles avaient bu avant de se faire écraser. Chaque matin, après la distribution de jus de gland torréfié, un SS lisait la liste de comparution pour la Gestapo ou la Milice. Les premiers retours nous donnèrent une idée de la sauvagerie des interrogatoires. On s'accordait à penser que la Milice était la plus à redouter. Mon camarade Saint-Hilaire, un des premiers, ne remettait plus sa chemise sur la peau ensanglantée de son dos. Il fut vite avéré que la Gestapo connaissait tout de l'école de la Garde dont elle avait sans doute saisi les archives. Les victimes des tortures estimaient que c'était pur sadisme. Le camarade Foumeret apprit par son interrogatoire qu'il y avait eu capture d'un officier de marine allemand ! Nous ignorions presque tout de ce qui s'était passé tout près de nos cantonnements. D'ailleurs, nous savions que nous étions les dernières victimes de la répression. Sur le terrain, nos

¹⁶ Souvenirs de Veran Cambon de Lavalette, du 5^e escadron, déporté à Dachau-Allach avec Abadie, de la Haye-Saint-Hilaire et quelques autres.

chasseurs SS étaient devenus gibier à leur tour. Peu à peu les séances s'espacèrent puis s'arrêtèrent. Elles continuaient pour d'autres, ceux des réseaux qui avaient de vrais secrets. Lors de la séance quotidienne de promenade, j'ai pu voir un homme au torse découvert montrant, alignées et en rang, comme une écriture sur tout son dos, des découpures en forme de V pratiquées avec la pointe d'un couteau, méthodiquement, jusqu'à obtention de l'aveu. Il n'avait pas parlé !

Un livre récent de Claude Cazals, *La Garde sous Vichy*, m'a appris cinquante-six ans après qu'à la même époque, une dizaine d'officiers de la direction de la Garde, arrêtés par la Gestapo alertée en particulier par le passage de notre école de Guéret à la Résistance, étaient détenus dans les cellules voisines : H1 (lieutenant-colonel Robelin, chefs d'escadron Bouchardon, Comemale, capitaine Garraud), H2 (chefs d'escadrons Tharoux, Lacroix, Jeandel, capitaines Grange, Puthoste). Le capitaine Morand, originaire de Lodève, dont la veuve (il devait mourir à Mauthausen à quelques jours de la libération du camp) réside à Castelnau-le-Lez et adhère à l'ADIF de l'Hérault, était au secret dans un cachot. Tous devaient être interrogés et torturés par la Gestapo à la « Villa René », avenue de Royat.

Un mois était presque passé et je n'avais pas été appelé. La discipline semblait se relâcher proportionnellement à l'avance des alliés. L'espoir d'une libération apparaissait bien vite déçu. Le 19 août, la décision d'évacuer la prison était prise. Curieusement les interrogatoires reprenaient, mais à cadence accélérée. La bureaucratie allemande ne pouvait pas se dessaisir de ses sujets sans établir des fiches en règle. Mais la Gestapo ne régnait plus. Un officier de la Wehrmacht menait un interrogatoire rapide et succinct. Il fit même taire son collègue gestapiste qui voulait avoir plus de détails en affirmant : « C'est un soldat, il a obéi aux ordres ».

Le 20 août 1944, un mois exactement après notre arrivée, nous partons à pied pour la gare de Clermont, fortement encadrés par l'armée allemande. Il y a cinq wagons à bestiaux. Les officiers de la direction de la Garde sont dans le premier. Le lieutenant-colonel Robelin n'y est pas. Il vient d'être assassiné dans sa cellule. Aussitôt entassés à cinquante par wagons à bestiaux, nous démarrons sans doute par le dernier train en partance pour l'Allemagne. Déjà habitués à serrer les coudes dans le milieu fort hétéroclite qui est désormais le nôtre, nous parvenons à rester groupés. Ceux du H4, et naturellement plus étroitement ceux de la Garde : Abadie, Saint-Hilaire, Fourneret, Chaumont, Donzey, Caron, Chausse et quelques autres.

Coïncidence : ce même 20 août, le maréchal Pétain, après avoir le 19 déclaré au général Perré qu'il relevait les officiers et les hommes de la Garde de leur serment de fidélité (il était bien temps !), laissait une compagnie de SS forcer les grilles de l'hôtel du Parc et l'emmener à Sigmaringen.

À peine enfermés, nous « postons » sur la voie, par les interstices du plancher, des messages destinés à nos familles. Quelques-uns aboutiront, grâce à la chance et au dévouement de cheminots. Mais les Allemands veillaient. Mes parents ne seront avisés de ma (probable) capture que par mon camarade Gaillard qui, à ma recherche, explorera tous les charniers, découvrira le fusil mitrailleur saboté que j'avais caché, et en déduira que j'ai été fait prisonnier. Mais ils resteront longtemps sans nouvelles de mon destin. Quant à nous, nous savions seulement que nous partirons vers l'est. Ce voyage dura dix jours.

*Un train de la déportation : Clermont-Ferrand-Rothau (20-30 août 1944)*¹⁷

Dimanche 20 août. Dans la prison allemande du 92^e régiment d'infanterie à Clermont-Ferrand, les prisonniers sont répartis par groupes ; chacun est doté d'une couverture et d'une boule de pain avec une portion de margarine. Embarquement à la gare à 6h00 ; départ à 17h00. Cinquante hommes par wagon ; deux gardes armés tiennent les portes ; des fusils mitrailleurs flanquent le train. A 18h00, le convoi est immobilisé à Riom ; raison officielle : travaux sur la voie (sabotages ?). Les soldats de l'escorte sont nerveux et repoussent « manu militari » des ravitailleurs bénévoles, tirant même quelques coups de feu en l'air.

Lundi 21 août. Départ de Riom à 19h00. Déception. On dépasse Ganat, Moulins...

Mardi 22 août. Arrivée à Paray-le-Monial à 7h00. Arrêt en gare. Des coups de feu marquent une tentative de la résistance locale pour nous libérer. Enfermés dans les wagons, nous assistons impuissants à l'action. Nos gardiens se mettent en position de tir le long des quais. Le feu se rapproche jusque dans la gare et, couchés sur le plancher, nous entendons siffler les balles. Le combat semble durer plusieurs heures. Hélas un train blindé, chargé de troupes en armes, arrive en gare et se range au niveau du nôtre. Les Allemands contre-attaquent et le feu

¹⁷ D'après des notes rédigées dès la libération du camp d'Allach en mai 1945 par Véran Cambon de Lavalette, n° Dachau 101 763.

s'éloigne, nouvelle déception ; et puis, rage et tristesse lorsqu'un résistant prisonnier est amené sur le quai et abattu « pour l'exemple ». Le train ne repart qu'à 17h00. La voie a dû être coupée et les Allemands, redoutant une embuscade, ont installé un char armé d'un canon sur un wagon plate-forme devant la locomotive de tête. Petite vitesse et nombreux arrêts. Étape à Gévelard. Mitrillage et réparation des voies.

Mercredi 23 août. Les locomotives sont rechargées en eau. Le train démarre pour être à 12h00 à Montceau-les-Mines. Il s'arrête à 21h00 à Montchâtin, où il passe une partie de la nuit. Nous avons vécu quatre jours avec une boule de pain et une part de margarine. On nous promet des boîtes de sardines... et on nous donne de l'eau.

Jeudi 24 août. Départ de nuit et arrêt en gare de Santenay à 13h00. Enfin un ravitaillement autorisé par nos gardiens. Un gros effort de solidarité de la population nous reconforte physiquement et moralement.

Vendredi 25 août. Départ de Santenay le matin. Arrivée à Beaune à 11h00. Un nouveau ravitaillement est autorisé. Évasion de deux détenus non signalés¹⁸. Départ à 16h00.

Samedi 26 août. Arrêt à Dijon, ville sinistrée. La gare de triage est détruite par les bombardements. Départ à 13h00. Arrêt à Genlis à 15h00. Le train est mitraillé (sans dégâts pour les déportés ; c'est la locomotive qui doit être visée) et la voie bombardée. On voit évoluer des avions alliés à double fuselage. Nous sommes ravitaillés.

Dimanche 27 août. Départ de Genlis à 17h00. Arrêt à Auxonne où on passe une partie de la nuit.

Lundi 28 août. Passage à Dôle à 8h00, Besançon à 12h00. Nouvel arrêt et départ à 16h00. Près de l'Isle-sur-le-Doubs, à la petite gare de Saint-Maurice, les tirs en rafales des armes du train, suivis d'un arrêt brusque signalent une évasion¹⁹ d'un wagon voisin. Fouille « musclée » de tout le train. Menaces de mort en cas de récidive. Passage à Belfort.

Mardi 29 Août. Arrivée à Mulhouse à 6h00 et arrêt à Strasbourg.

Mercredi 30 Août. Arrivée en gare de Rothau à 7h00. Accueil des SS. Dure ascension pédestre où les baïonnettes qui s'acharnent particulièrement sur la soutane de monseigneur Piguet menacent les traîneurs (nous sommes toujours chargés d'une couverture et de nos bagages dont nous serons bientôt dépouillés). Le sinistre accueil du Struthof nous ôte toute illusion.

¹⁸ *La garde sous Vichy* de Claude Cazals, éd. la Musse (p. 181), raconte l'évasion à Baune du capitaine Grange et d'un Luxembourgeois qui rejoindront la Résistance.

¹⁹ Un membre de l'ADIF de l'Hérault, Henri Jeanjean, de Sète, a fait le récit de cette évasion : deux rescapés (dont lui-même), deux écrasés par le train, six repris dont cinq fusillés.

Le Struthof

Le 30 août au matin, le train de déportés s'arrête dans la petite gare de Rothau. Que l'Alsace est belle ! Abrutis par dix jours de transport, entassés comme des marchandises, jours de jeûne et de soif ou de manne inattendue, d'espoirs ou de déceptions, de peurs et d'exaltation, l'Alsace serait-elle un havre pour nos corps souffrants ? Non, hélas. Des SS avec leurs chiens nous font débarquer brutalement et nous regroupent, troupe hétéroclite, avec nos baluchons, nos couvertures, certains plus lourdement chargés. Il y a là tous les fonds de prison de Clermont, vieux prisonniers chevronnés, jeunes résistants rescapés des derniers combats. Parmi nous, deux hommes inspirent le respect des camarades et la hargne des SS : monseigneur Piguët, évêque de Clermont-Ferrand, parfois basement critiqué pour son loyalisme au regard de l'autorité mais persécuté pour avoir dénoncé la barbarie nazie et aidé des juifs à fuir l'holocauste, et le prince Xavier de Bourbon-Parme, noble figure de l'aristocratie française et européenne. Ni l'âge de l'évêque, ni sa soutane, ni l'allure fière du prince ne leur épargneront les avanies d'une marche de huit kilomètres au flanc de la montagne du Donon, baïonnette dans les reins et attaques des chiens à la moindre défaillance.

Pour nos vingt années, l'air vif après l'enfermement surchauffé nous rendait moins pénibles les cris et les aboiements, mais non le spectacle. Aguerris à la marche, bien qu'affaiblis par trente jours de gamelle du 92^e et dix jours de wagon à bestiaux, nous parvenions tant bien que mal en vue du camp du Struthof, haut perché dans son cadre de verdure, étage en terrasses sur le flanc pentu. Notre moral était tel (nous nous en sommes entretenus par la suite) que, voyant des « bagnards » habillés de défroques marquées NN à la peinture, en lettres énormes, et cibles dans le dos, travaillant alentour à des terrassements sous la surveillance de SS et de chiens, nous nous sommes demandés quels crimes ces gens-là avaient dû commettre.

Nous n'avons pas tardé à comprendre. Rassemblés devant la porte du camp, sur la plus haute plate-forme, un « comité d'accueil » nous attendait. Le chef de camp, entouré de son état-major, éructait ses injures et ses avertissements. Nous étions des terroristes, la lie de l'Europe, des sous-hommes, des chiens enragés, des cochons de Français. Il nous fallait comprendre que si cette porte que nous venions de franchir était une porte d'entrée, il n'y avait pour nous qu'une porte de sortie : grand geste vers une cheminée qui répandait une fumée noire,

là-bas, sur la plus basse plate-forme. Mais avant cette issue fatale il nous faudrait payer, expier nos forfaits, aider la glorieuse Allemagne d'Hitler traîtreusement attaquée par les impérialistes capitalistes juifs et communistes criminels. Il nous faudrait être enfin propres, travailleurs, respectueux de l'autorité. Les germanisants nous traduisaient quelques mots. Assez pour comprendre que nous n'appartenions à aucune espèce de prisonniers recensée jusqu'ici. Nous découvrons le « système concentrationnaire » que certains esprits éclairés d'aujourd'hui considèrent comme connu de tous les Français de l'époque. Bien d'autres découvertes allaient suivre.

Notre transformation en bagnards, tels que ceux dont l'aspect nous avait tant surpris, n'allait pas tarder. D'abord la mise à nu : nos objets personnels confisqués, vêtements jetés à terre, lançant un dernier adieu à tout ce qui nous rattachait encore à notre vie antérieure, nous avançons à la queue leu leu, essayant de retenir ce qui nous restait de fierté bafouée, vers un contrôleur chargé de s'assurer que nous ne recelions plus rien de ce qui n'était pas notre corps. Bras en l'air, un SS explore toutes les cavités suspectes : sa baguette se promène dans notre bouche, sous notre langue, puis, demi-tour, accroupis, jambes écartées, entre nos fesses, dans notre anus. Toujours la même baguette, bien sûr, passant à la bouche du suivant.

C'est à ce stade que se place ma première transgression. Au moment d'abandonner la chaîne de cou et les médailles de mon baptême et de ma première communion, ne pouvant m'y résoudre, j'avais camouflé le tout dans ma joue. Je n'en menais pas large. Quelques mois plus tard, j'aurais été terrorisé par mon audace. Quand la baguette eût fini son exploration, ce fut comme si j'étais revenu à la vie et je pensai au miracle. La méticulosité germanique avait eu une faille.

Ensuite on nous habille à la chaîne avec les défroques de nos prédécesseurs morts sur lesquelles nous devons coudre des morceaux de tissu portant notre matricule et un triangle rouge marqué d'un F attestant notre qualité de « politique » (appellation d'origine contrôlée alors confondue avec celle de résistant, évidemment non avenue) et notre nationalité dans ce milieu éminemment interlope et international.

La dépersonnalisation est alors presque achevée. C'est plus tard et en d'autres lieux que nos attributs pileux nous seront prélevés et que le (depuis) célèbre uniforme rayé marquera définitivement notre statut de bagnards.

Le camp du Struthof²⁰ était alors en pleine désorganisation. Hélas, nous l'apprîmes plus tard, il préparait son évacuation vers l'Allemagne et notre espoir de voir arriver l'armée alliée s'évanouissait. Avantage, il n'était pas question de nous affecter à l'un de ces « Kommandos » dont nos anciens nous décrivaient les horreurs : la carrière et ses blocs de pierre à transporter jusqu'à épuisement, le terrassement du camp ou le tracé des routes sous la schlague et le croc des chiens, ni de nous infliger le spectacle des exécutions publiques (le sapin de Noël décoré de pendus restant la plus mémorable). Parmi nous, les anciens militaires apprirent avec tristesse la mort misérable deux mois plus tôt du général Frère, premier chef de l'ORA (Organisation de résistance de l'armée). Nous sûmes que cette misère (travail forcé, privation de nourriture, froidure de l'hiver sans vêtement convenable, mauvais traitements, absence de soins) serait la nôtre et que notre seul espoir serait une victoire rapide.

Mais nous apprîmes aussi qu'une fin plus expéditive pouvait survenir à tout instant. Un sport favori des SS était ici de repérer un détenu qui ne leur plaisait pas, un oubli de saluer par exemple, de lui arracher son *mütze* (béret) et de jeter celui-ci hors de la limite autorisée, près de la clôture. Il suffisait alors que l'homme aille le rechercher. Le guetteur du mirador voisin n'avait plus qu'à appliquer la consigne et abattre au fusil mitrailleur le coupable de cette « tentative d'évasion ».

Le récit des anciens²¹ n'était que le reflet de la réalité qui nous envahissait soudain. La cruauté gratuite exercée dans un milieu clos de barbelés électrifiés, enfoui dans les noirs sapins des Vosges, loin des regards humains. Le soir même, réveillé au milieu de la nuit par l'angoisse et l'inconfort d'un couchage tête-bêche à trois sur une seule paillasse, je me dirigeai vers une fenêtre du bloc. Deux ou trois détenus s'y trouvaient déjà. Une atmosphère étrange régnait inexplicablement. Était-ce l'odeur, la lueur diffuse ou l'attitude de ces hommes ? Je ne tardai pas à comprendre. À quelques dizaines de mètre du bloc, la cheminée métallique du crématoire se dressait, rouge jusqu'à la gueule, crachant la fumée. « C'est chaque fois comme ça », me dirent les camarades. « Il a dû y avoir encore des exécutions en série ; le kapo du crématoire nous avait prévenus d'une importante arrivée ». Je me souviendrai toujours de cette sensation d'oppression qui m'envahit alors. Ce n'était plus récits d'anciens. C'était la réalité d'un monde d'une atrocité inexorable, inouïe, qui surgissait dans mon âme candide

²⁰ Témoignage des anciens.

²¹ Témoignage personnel.

de vingt ans. Le monde glacé du national-socialisme. Dès le lendemain matin, la nouvelle avait circulé grâce à l'extraordinaire réseau élaboré au cours des ans par le génie français de la débrouillardise, du kapo du crématoire au plus modeste « haftling » de base. Peut-être une centaine d'hommes et de femmes, dont de nombreux membres du réseau Alliance avaient été amenés par camions entiers de Schirmeck, un camp voisin. Pendus à la chaîne à des crocs de boucher ou abattus d'une balle dans la nuque, leurs corps avaient brûlé toute la nuit du 2 au 3 septembre comme, les nuits précédentes, les corps de résistants de la région condamnés à ne pas survivre à l'évacuation.

Dix ans plus tard, reçu à Paris, à l'école supérieure de l'intendance, et pénétrant dans la salle de cours baptisée « salle intendant Brès », j'appris que ce grand ancien, jeune combattant de la Résistance dans le Midi, se trouvait parmi ces hommes et ces femmes morts atrocement si près de moi.

Ainsi, le Struthof avait fonctionné comme une usine à détruire des vies. C'était déjà sa vocation à chaque fois que les « savants » professeurs allemands venaient de Strasbourg y pratiquer leurs expériences sur des cobayes humains expédiés à cet effet de divers camps d'Europe et qui étaient ensuite « euthanasiés » dans la chambre à gaz voisine et disséqués dans la salle attenante au four crématoire.

Après cette nuit, le Styx était franchi. À l'appel du matin, je découvris sans étonnement la potence médiévale dressée en permanence sur la place et qui semblait dire : *vous qui entrez ici, perdez toute espérance.*

Sur ce chemin de croix, il nous restait une station à atteindre. Nous étions encore en terre française. L'offensive alliée progressait vers l'est, de Paris libéré par Leclerc le 23 août, de la vallée du Rhône avec de Lattre. La guerre ne pouvait durer... Nous ne savions pas que nous devions encore connaître les mêmes épreuves, mais en terre allemande et pendant huit longs mois où l'hiver bavarois nous guettait, luttant pour survivre, affamés, transis, malades, parias dans un monde finissant en apocalypse.

Le lundi 4 septembre 1944, à 3h00 du matin, c'est le branle bas de combat. À 6h00, en rang et colonne par cinq, comptés et recomptés, nous reprenons en sens inverse les 8 kilomètres qui nous séparent de la vie civilisée et de la gare de Rotau. C'est la descente, et nous sommes allégés de nos bagages, mais aussi de beaucoup d'illusions. Nous partons pour l'Allemagne le cœur lourd. En traversant le village, nous pouvons voir, derrière les volets entrouverts, des femmes en pleurs. Peut-être

leurs petits gestes de la main s'adressent-t-ils à un fils, à un mari. Le Struthof était naguère réservé aux Alsaciens. Mais pour tous, c'est l'adieu de la France, une France charnelle, comme l'adieu d'une mère ou d'une fiancée. Nos cœurs, devenus secs, se mettent à fondre.

Nous ne sommes pas pressés de quitter la France ! Mais l'attente en gare est longue sous le soleil. Ce n'est qu'à 17h00 qu'après le désormais classique embarquement SS, le train de non moins classiques wagons à bestiaux s'ébranle. Nous sommes enfermés, moins serrés, sans bagages. Aux étroites fenêtres rayées de barbelés, nous prenons notre tour pour voir le paysage. Nous revoyons Strasbourg et arrivons à Karlsruhe de nuit. Une nuit sans sommeil à entendre les bombardements incessants qui écrasaient déjà la ville, faisaient vibrer le sol et inondaient la gare de leur lumière. Bombes désirées, si proches et redoutables ! Au petit matin, le train s'ébranle et nous fait visiter les décombres. Les boches sont foutus. Il nous faut survivre. Par chance, nous évitons Stuttgart qui subit de violents bombardements. La campagne, elle, est magnifique. Les maisons bien rangées, les jardins soignés nous étreignent. Pourquoi faut-il que ces gens qui aiment à ce point leur foyer soient devenus des barbares ? La nuit, cette fois, est paisible. Au matin, nous traversons Munich encore presque endormis.

Dachau

Le mercredi 5 septembre à 10h00, le réveil est cruel. Les portes brutalement ouvertes nous offrent un tableau saisissant. Les SS, leurs chiens, cris et aboiements emplissent l'espace. Il nous faut évacuer notre abri en masse, chassés sous la menace des matraques et des crocs, puis nous regrouper en rangs par cinq, liés par nos propres bras, formation qui deviendra pour nous quotidienne et familière, pavlovienne... comme toute chose dans les camps. La terreur a pour but de fabriquer des robots. Déjà nous traversons Dachau, charmant village voué naguère aux artistes comme Barbizon chez nous. De charmants enfants se rendent à l'école ou au stade. Vue rafraîchissante. Tiens ! Ils nous lancent des pierres. Leurs parents ont dû les prévenir que nous étions des terroristes.

Au bout de la promenade, la porte du camp de concentration de Dachau. Les miradors, la masse des baraquements énormes qui, sur deux rangs, encadrent la « rue de la Liberté ». Au fronton de la grille, la devise optimiste *Arbeit macht frei* (« le travail rend libre », je connais le peu d'allemand nécessaire pour traduire), hélas aussitôt démentie par le

spectacle impromptu ou machiavéliquement organisé dès l'entrée. Trois prisonniers tête nue, au garde-à-vous sous le cruel soleil de cette fin d'été, portant sur la poitrine une pancarte, sont là, comme pour nous présenter les armes. Sur la pancarte, il est écrit : *Ich bin wieder da*. Cette fois, on doit me traduire : « Je suis encore là ». Cela voulait dire aux nouveaux arrivants : « Nous avons tenté de nous évader, et maintenant nous allons mourir ». Sans boire et sans manger, jusqu'à épuisement. Par tentative d'évasion, il fallait entendre le simple fait de posséder un couteau, ou un effet civil. Ici, on ne m'a pas désigné la cheminée du crématoire comme porte de sortie. Était-ce moins cruel ?

L'immensité du camp nous absorbe. Nous longeons les énormes baraques sans y pénétrer. Le temps passe sous le soleil de plomb. La faim concentrationnaire est maintenant à son maximum. C'est une faim viscérale. Il n'y a plus en soi qu'un estomac qui commande le corps et la tête. Je vois un Russe qui risque la bastonnade, peut-être la mort, en s'emparant d'un chou sur un chariot qui traverse la rue. Je suis son frère maintenant. Il y a un mois et demi que nous avons quitté la vie libre et l'alimentation normale. Nous avons subi la soupe de la prison, les privations du transport, le régime du Struthof, à nouveau deux jours de rail. Et personne ne se soucie de nourrir les nouveaux arrivants. Vers 15h00 enfin, on nous conduit dans un bâtiment. Nous échappons au soleil et passons sous la douche. Soumis à un appel nominatif pointilleux interminable, il est 18h00 quand une maigre soupe et une paille nous sont offertes.

La journée du jeudi 7 septembre marque notre véritable incorporation au système concentrationnaire. Lever à 4h30, nous subissons, comme au Struthof, l'épreuve du déshabillage avec une fouille au corps moins dégradante (nous sommes déjà de la maison) mais suivie d'une épreuve inédite. Nus, nous passons à la chaîne par une série de postes de travail, tenus par des détenus brutaux et insensibles qui nous débarrassent au rasoir de nos cheveux, de nos attributs pileux par devant, par derrière, sur la poitrine puis cautérisent nos épidermes à vif au moyen d'un pinceau trempé dans un seau de grésyl. C'est encore sous l'emprise cuisante du détersif au plus intime de nous-mêmes que nous passons enfin à la douche. C'est alors la chaîne d'habillage, où nous faisons connaissance de la maintenant célèbre tenue rayée verticalement bleu et blanc avec comme accessoire un triangle rouge, surmonté de notre nouveau matricule gravé dans le métal. Sortis de ce circuit, nos « Creusois » et leurs proches prennent garde de rester groupés car c'est ici que le tri peut nous expédier aux quatre coins du

Reich. Nous éprouvons quelque difficulté à nous reconnaître, nos têtes d'œuf émergeant de ces curieux pyjamas. Heureusement, l'humour français nous restait.

Le même jour, vers 18h00, nous sommes réunis pour un appel nominatif sous la pluie. Cette cérémonie va durer toute la soirée. Vers minuit enfin, nous avons droit à une demi boule de pain, un peu de margarine et, pour dormir, le sol cimenté des douches. C'est là que j'ai eu la révélation de l'existence des chambres à gaz. Quelqu'un (qui ?) a dit : « attention, par les pommes de douche on peut nous envoyer des gaz ! ». D'où venait-il pour connaître un tel secret ? Il n'y a pas eu de panique. Morts de fatigue, nous nous sommes endormis, couchés tout habillés, emmêlés les uns contre les autres. Je gardais, serrées dans ma poche, les médailles que je venais de sauver une deuxième fois. Pendant la nuit, une main anonyme a plusieurs fois essayé de me les voler. Sans colère, je l'ai écartée.

Au lever, nouveau rassemblement et, à 9h00, en rangs par cinq, nous tenant par le bras selon l'ordre immuable des déplacements collectifs que nous connaissons dorénavant, nous sortons du camp pour une marche d'une quinzaine de kilomètres qui nous mène dans de nouveaux barbelés, comme toujours électrifiés et dominés de miradors, ceux du Kommando d'Allach, dans la banlieue de Munich.

Allach

Du 8 au 23 septembre, nous couchons sur la paille, dans le camp de quarantaine, subdivision du camp de concentration. Comme, isolés par mesure sanitaire, nous ne pouvons travailler, nous sommes soumis à un régime schizophrène. Tantôt désœuvrés, tantôt livrés à un kapo à triangle noir (« asocial »), vraie brute, grand et fort, armé du « gummi », matraque en caoutchouc dont il use avec délectation sur notre dos, et suivi de son chien policier. C'est ainsi qu'un jour, à la suite de je ne sais quelle peccadille, il nous a enfermés dans une pièce et fait courir en rond, comme dans un manège, lui au centre avec sa matraque, injuriant et frappant ceux qui faiblissaient, son chien à nos mollets, ajoutant les morsures aux coups. Nous avons compris en cet instant que nous étions entrés dans un asile de fous. Avant même d'exploiter notre travail, on gâchait la marchandise. Sans savoir pourquoi, nous sommes passés du bloc 25 au 27. Le coiffeur nous a fait un nouveau look. Sur le sommet de notre crâne où les cheveux commençaient à repousser, il a dessiné à la tondeuse une large voie longitudinale, la « strasse »,

marque d'infamie qui devait trahir le détenu en toutes circonstances.

Le samedi 23 septembre, après quinze jours de ce stage préparatoire, nous sommes admis au camp de travail. Appel, contre-appel, nouvelle fouille, nous passons les barbelés intérieurs et sommes admis au bloc 21, vraie ménagerie où sont mêlées toutes les nationalités, toutes les vagues de l'histoire de la déportation. Difficile de vivre ensemble. Le russe (souvent parlé par des primitifs sortis des steppes asiatiques) et le polonais sont les langues dominantes. L'allemand, même sommaire, peut seul servir à la communication. Les bagarres sont permanentes, les vols courants, au détriment des nouveaux, pas encore avertis des règles de vie dans ce milieu. Le dimanche 24, par miracle, quinze hommes sont désignés pour un commando de travail à l'usine BMW (Bayerische Motoren Werke). Treize français décidés à rester ensemble se précipitent. Parmi eux Abadie, Saint-Hilaire, Foumeret, Chaumont, Donzey et Cambon. Il y a aussi de nouveaux amis : Boué, du Lot, Gilet, un rescapé du maquis « Surcouf », Gayton, étudiant alsacien replié à Clermont-Ferrand, Zuger, autre Alsacien, Berger, un Lorrain.

S'étaient joints à eux deux belges francophones : Gérard Van Gerson, de Gand, et Émile Lhoir, de Westerloo. Nouveau déménagement (si on peut dire).

Si l'on peut prononcer ce mot, dans la situation qui était la nôtre, ce changement était heureux pour deux raisons.

Le *block zwei*, le bloc deux, qui nous accueillait, était presque entièrement français, à l'exception bien sûr du chef de bloc allemand et de ses serviteurs, les *stubediens*. Nous y étions répartis par « tables » de douze. La nôtre était la *tisch neun*, la neuf. Autour de la table, les lits superposés faits de planches n'étaient pas plus inconfortables que les autres, avec leur paillasses de sciure de bois que nous devons partager à deux. Mon « concubin » (au sens étymologique bien sûr) fut Saint-Hilaire. L'extrême froidure endurée dans cette baraque non chauffée nous démontra que cette incommode promiscuité avait au moins l'avantage de partager nos chaleurs « animales » et d'additionner nos couvertures. (Nous en avions chacun une, bien mince, usée et tissée de fibranne). D'ailleurs, l'épreuve était courte. À peine couchés, un lourd sommeil ensevelissait notre fatigue. Dès 4h30, la sirène nous en sortait brutalement en même temps que les vociférations du chef de bloc. Rapidement, l'épuisement de tout notre corps devait évacuer de nos esprits tout ce qui pouvait ressembler à une vie autonome. Comme des automates, nous sortions au froid avec notre savon, dur comme une pierre, notre serviette, morceau de tissu encore humide, pour nous laver

à la rampe de robinets. Ensuite, nous recevions un quart de jus de glands torréfiés, sans sucre, appelé café, avalé à la hâte, alors que la corvée de tinettes transportait vers la fosse le produit des déjections nocturnes (toute sortie du bloc était interdite la nuit par la menace des tirs des miradors) et il était juste temps de se rendre pour 5h00 sur la place d'appel.

Le « Kommando BMW Halle 2 » que nous formions nous faisait échapper au pire, qui était le « Kommando Dickerhoff » (du nom de la firme chargée des travaux d'infrastructure de l'usine BMW et à qui était sous-loué le bétail humain que constituait nos malheureux camarades, fantômes devinés dans la nuit, soumis au rythme épuisant des wagonnets à pousser sur les rails, rongés par le ciment, alternant journées et nuitées de douze heures, se succédant pour le repos sur les mêmes paillasses). Notre travail à nous consistait en un tri de pièces d'avion récupérées dans les usines bombardées, détériorées ou dépareillées, qu'il fallait recalibrer ou rejeter après avoir établi la fiche qui authentifiait notre diagnostic et, en cas de « sabotage », signait notre condamnation à mort.

Revenons à notre sortie matinale du bloc 2. L'appel durait une demi-heure s'il n'y avait pas de problème. Pour cela, tout le monde devait être sur les rangs, « bien portant », malade ou mort porté par les camarades. Les alignements étaient vérifiés en tous sens, les rangs et les colonnes comptés et recomptés par les kapos, par un SS subalterne, puis, quand tout était prêt, par le Lager Führer, le commandant du camp, devant qui nous devons au commandement ôter notre coiffure puis la remettre. Si le compte n'y était pas, même si le thermomètre était descendu à -20 degrés, la cérémonie se poursuivait. Un jour, un détenu pensait échapper au travail en se cachant sur la charpente d'un bloc. La recherche dura une heure. Ce fut un horrible soulagement lorsqu'il fut retrouvé par un kapo. Détail : il fut amené sur les rangs, en sang, la tête écrasée dans une gamelle cabossée.

À 5h30, sans rompre les rangs, s'opérait la manœuvre, toute militaire, de la formation des commandos pour le départ à l'usine. En rangs par cinq, se tenant par les bras, nous sortions du camp, au pas cadencé, par la grande porte. En fait, nous ne sortions pas vraiment. Comme les fauves d'un cirque allant de leur cage à la piste, nous nous engageons dans un tunnel grillagé qui nous conduisait jusqu'à d'autres barbelés qui, 2 kilomètres plus loin, entouraient la BMW. En tête du peloton, les kapos rythmaient la cadence : « links, links, links recht links ». En queue venaient les porteurs de soupe avec les norvégiennes

sur des brancards qui, au retour le soir, ramèneraient, morts ou vifs, ceux que le froid, l'épuisement ou les coups auraient rendus inaptes au parcours. De chaque côté du grillage, les SS en armes faisaient escorte avec leurs chiens.

Les bâtiments de l'usine, d'extérieur classique, formaient de vastes halls spécialisés dans différents travaux. L'éclairage artificiel y régnait en permanence car les baies vitrées étaient obturées pour raison de défense passive, ce qui n'empêcha pas les bombardements certaines nuits. Les alertes étaient fréquentes le jour. La sirène et le haut parleur les annonçaient. Heureux d'arrêter un moment le travail et jouissant de l'affolement des gardiens (même s'il nous valait quelques horions), nous descendions dans des souterrains nouvellement construits et destinés à l'enfouissement de l'usine qui sera réalisé vers la fin.

Le travail durait de 6h20 à 19h00, coupé d'une courte pose à midi pour la distribution de la soupe à l'extérieur (il n'était pas question de manger sur les postes de travail, même par moins vingt degrés). A la queue pour recevoir dans notre gamelle un litre de brouet plus ou moins clair suivant qu'on approchait ou non du fond de la norvégienne, et suivant la considération éprouvée à votre égard par l'aide kapo, il fallait braver la bousculade et éviter le coup de louche sur la tête qui sanctionnait la moindre remarque. Je n'ai jamais vu déguster, dans l'intimité d'un dîner aux chandelles, les plus délicieux veloutés, aussi religieusement que, dans la bise glacée de la Haute-Bavière, ce misérable jus de navets. Très lentement, pour durer, cuillère après cuillère, le contenu de la gamelle était directement assimilé comme par osmose par un organisme altéré. Quand tout était fini, l'intérieur de la gamelle était léché, religieusement, rite de communion, sans aucune connotation bestiale.

Le soir, chemin inverse, déjà dans la nuit à l'approche de l'hiver. Le soleil ne s'était levé pour nous qu'un bref instant, comme pour irradier la Cène.

Au bout du chemin, côté camp, un SS contrôle au passage la troupe. Gare à celui qui cache sous son vêtement un papier d'emballage pour se protéger du froid ou une planche de caisse pour se sécher à la flamme d'un foyer. Un kapo sera là pour lui infliger sur le champ une correction, ou pire si la fouille révèle la possession d'un couteau ou d'un instrument prohibé usiné en secret au travail. Après quoi, jusqu'au lendemain matin, tous sont bouclés dans les blocs où les attend un morceau de pain et une part de margarine ou une tranche de wurst (saucisson caoutchouc d'on ne sait quelle provenance).

Le fond de la misère physique n'était pas le seul aspect de cette vie d'esclave. Le pire est d'être moralement esclave. L'étaient, bien sûr, ceux qui volaient pour survivre. Mais les autres ? La première fois où j'ai assisté à une punition corporelle, je m'en souviens encore. Le malheureux supplicé était amené devant le « front des troupes », dénudé du dos au fondement, empoigné par deux aides kapo qui le plaquaient de force sur un chevalet pendant qu'un autre le frappait sauvagement avec un nerf de bœuf dont il devait lui-même compter les coups. Le sang jaillissait et le « coupable » tombait inanimé à la fin du supplice. À ce moment, j'ai eu le dégoût de moi-même et des autres. Dans cette foule rassemblée en rangs par la volonté du vainqueur, y en aurait-il un seul pour s'avancer et crier, vomir son dégoût ? Je me suis posé la question : et moi ? J'ai répondu : non ! Il y eut aussi les pendants, pour sabotage à l'usine. Les spectateurs étaient ceux des commandos internes du camp car on pendait de jour et nous étions douze heures à l'usine. Un de mes camarades de bloc, André Marchiset, a vu. Cinquante-cinq ans après, il ne peut toujours pas voir arriver deux violons jouant leur partition sans un coup au cœur.

Heureusement, il y avait le dimanche. Cette grâce n'existait pas dans tous les camps. À Allach, il ne devait pas y avoir suffisamment de personnel pour assurer la permanence. C'était notre journée de soleil (ou de pluie). Nous n'étions tenus que d'aller nous faire raser la barbe et rafraîchir notre « strasse » chez le « friseur », détenu privilégié comme il y en avait quelques-uns, occupant des fonctions nobles, médecins, infirmiers, cuisiniers, sans toutefois avoir l'autorité hiérarchique redoutée des kapos, chefs de blocs ou membres de la direction du camp. Ce jour là aussi, on pouvait avoir la chance de trouver un petit morceau de saucisse au fond de la gamelle de soupe.

Le 8 octobre arrive une bonne nouvelle. Les jours ont beaucoup raccourci et (par mesure d'économie d'énergie ?) le travail commence une demi-heure plus tard et se termine une demi-heure plus tôt. Cela ne fait plus que douze heures par jour pendant six jours par semaine. Nous sommes loin des trente-cinq heures. Le 19, grande joie. Une lettre de mon frère Bertrand, parti pour le STO entre deux gendarmes en 1943, et travaillant dans une usine à Kissing-Bei-Augsburg, m'assure qu'il est en bonne santé et qu'un colis est en route. J'ai appris bien longtemps après que quatre camarades et lui avaient décidé de me considérer comme appartenant à leur équipe et que chaque semaine, ils partageraient en six au lieu de cinq quelques provisions prélevées sur leur ordinaire. Le premier colis est arrivé le 1^{er} novembre. Quel repas

ce jour là ! Le paquet a fait le tour de la table. Chacun a pris sa part et l'a dégustée en silence. Les effusions sont choquantes au sein de la misère. Quatre colis sont arrivés en un mois. Puis un fin janvier. Cinq repas exceptionnels, en cet hiver où le thermomètre est descendu à -30°, ont peut-être sauvé onze camarades. Un seul de cette table de douze n'est pas revenu alors que, parmi les camarades de H4 Clermont, nous avons recensé à la Libération quatorze décès pour dix-neuf rentrés. Combien de colis dont s'est privée l'équipe de Kissing sont-ils allés dans l'assiette de kapos ou de SS ? Je n'ai jamais osé le dire à mon frère qui n'avait jamais cessé ses envois !

Le plus dur à supporter, dans les premiers mois, a été le supplice de la faim. L'organisme encore valide réclame son dû, comme l'estomac d'un enfant qui n'a pas son repas à l'heure. Crampes, sensation permanente de faim, particulièrement lorsqu'on tente de s'endormir le ventre vide. Ensuite vient une accoutumance résignée. Un nouveau métabolisme se crée, où les réserves de graisse du corps servent de nourriture et fondent. Un mannequin déjà dégraissé par son régime n'y survivrait pas. Lorsqu'il ne reste plus sur le squelette que les muscles, ceux-ci sont peu à peu digérés à leur tour. J'ai regardé les camarades. Ils prenaient cet aspect de figures de danse macabre, si caractéristique des images des camps ou des famines du tiers-monde. Un jour, installé sur la planche à trous des toilettes collectives entre deux d'entre eux, j'ai découvert que mon académie ne cédait en rien à la leur. Mes genoux formaient une boule entre deux bâtons, fémur et tibia remplaçant cuisse et mollet. Nous étions déjà en décembre. C'est à cet instant que se pose avec plus d'acuité la question de la survie, que certains se laissent mourir, ou perdent toute dignité, que le bourgeois prospère de Colmar est pris à voler le morceau de pain de son ami, l'étudiant de Strasbourg. Que d'autres se disent qu'il faut faire quelque chose ensemble pour sauver les plus fragilisés, les plus jeunes, les éclopés. Communistes, chrétiens, se rapprochent. C'est la création de la « solidarité », véritable institution qui s'impose à tous parce que pas un seul n'oserait refuser le petit cube de pain (oh, bien petit, mais bien gros sacrifice !) qui, par addition, deviendra assiette pleine pour le malheureux, adolescent squelettique ou vieillard au bout du rouleau désigné par les anciens, et qui pourrait mourir demain. Saint-Hilaire, grande silhouette décharnée, en bénéficia un moment et fut ainsi sauvé d'une passe difficile. Ce fut une épreuve difficile pour sa conscience scrupuleuse que ses camarades s'efforcèrent de rassurer.

Deux dates ont particulièrement ponctué la cruauté quotidienne de notre état. Tout d'abord, l'offensive de Von Runstedt dans les Ardennes peu avant Noël. Nous étions à peu près renseignés sur l'avance des Alliés grâce à un contremaître civil, blessé de guerre, qui marquait son atlas et le laissait ouvert dans son tiroir. Nos geôliers semblaient moins arrogants. Cela soutenait le moral. Le ton et les paroles des harangues vengeresses des SS et le redoublement des brutalités des kapos inversa brutalement la donne. Ah ! Nous avions cru à la victoire ! Il était de nouveau question de la sortie par la cheminée. Bande de terroristes. Nos crimes ne seraient pas impunis !

Le déménagement du « Hall 2 » le 22 janvier 1945 finit d'épuiser nos dernières réserves. Un nouveau souterrain venait d'être terminé par le « Kommando Dickarof ». Nous dûmes y déménager meubles, outils, matériels, ployant nos maigres carcasses et torturant nos muscles disparus sous des charges écrasantes.

Ce fut la période la plus rude du séjour. Le froid était à son maximum. Le trajet vers l'usine nous voyait marcher sous le givre nocturne, au pas, comme des automates. Comme insensibilisés, nous dormions debout. Je me souviens d'une réflexion d'Abadié : « S'il y avait un barrage de mitrailleuses, nous continuerions à marcher ». Je constatai que mon ventre pris de tétanie s'agitait sans même que je sente le froid et que je puisse contrôler le tremblement. En fait, c'était une défense naturelle de l'organisme qui, n'ayant plus de calories en réserve, obligeait ce qui restait de muscles à en fabriquer pendant des heures pour ne pas geler sur place.

Au début de février, je ressentis de vives douleurs dans les pieds. Rapidement, ceux-ci devinrent sanguinolents. Le matin du 11, je ne pouvais plus mettre un pied par terre. Après autorisation, je me traînai vers le « revier » (infirmerie) avec appréhension car il ne faisait pas bon de n'être plus capable de travailler. De temps en temps, une liste était dressée, promettant aux plus faibles l'envoi vers un camp de repos. Un camarade de la table 9, le Belge Gérard Van Gerson, physiquement et moralement épuisé, s'y est fait un jour inscrire malgré nos supplications. C'était une sorte de suicide. Nul ne l'a jamais revu. La lecture récente du livre de mon ami le commissaire colonel Jean Thomas, *Jusqu'au doux petit ruisseau*, m'a fait comprendre comment, chez nos maîtres de Dachau, était conçu le repos des travailleurs fatigués dans l'horreur du mouiroir de Vaihingen.

Heureusement pour moi, le revier d'Allach s'est révélé différent. Un grand médecin français, le docteur Laffitte, avait réussi à s'imposer,

aidé de deux confrères compatriotes, Chrétien et Prat. Malgré le manque de moyens, l'absence de médicaments, ils ont sauvé de nombreux camarades. Arrivé dans l'état que l'on peut imaginer, j'ai pris la queue d'un cortège étrange. Furoncles explosés, plaies infectées, quasi squelettes boiteux ou expectorant leurs poumons. Mais la douce chaleur de la pièce (tout est relatif) me fit penser au paradis et me rendit peu à peu insensible à toute cette misère et à ma propre douleur. Je vis dans un nuage la feuille d'enregistrement que je croyais tenir à la main, flotter lentement en direction du plancher. Si c'est ainsi que l'on meurt, la mort n'est pas épouvantable. Puis une voix méridionale, une voix de Montfavet me fit ouvrir les yeux : « Alors, le taureau du Vaucluse, on ne tient pas le coup ? ». J'étais allongé sur le sol. L'infirmier Pagez, de l'hôpital de Mondevergue (où, à l'époque de mon enfance, on internait les « fous »), me réveillait à sa façon gouailleuse et pleine d'affection pour le concitoyen comtadin qu'il venait de détecter. Puis mes plaies furent nettoyées et bandées, et chaque matin pendant une semaine, dispensé de travail extérieur, je pus revenir aux soins.

Et puis, mes plaies à peu près cicatrisées, ce fut à nouveau l'usine. Le mois de mars ramenait un peu de soleil et d'espoir. Une nouvelle extraordinaire circulait : la Croix-Rouge avait été autorisée à nous faire parvenir des colis, ou plutôt à vérifier qu'ils nous parvenaient. C'était du désarroi de l'administration du camp. Beaucoup de vies furent sauvées ainsi car la maigre ration réglementaire fondait au fil du temps. La « boule à quatre » du début était devenue « boule à cinq ». puis « à six » et « à huit », soit une centaine de grammes par jour, et il n'y avait plus aucune trace de pommes de terres dans la soupe, comme cela était arrivé parfois le dimanche. La soupe d'orties avait fait une première gastronomique remarquée. Les ressources de l'économie allemandes baissaient au rythme accéléré de l'avance alliée. Il semble que ces colis providentiels d'origine française avaient été prévus par la Croix-Rouge pour des prisonniers français des territoires libérés. Mais il avait fallu une mission internationale et un sérieux retournement des esprits dû à une salutaire truille des suites d'une défaite annoncée chez nos tortionnaires pour que cette manne française parvienne aux plus nécessiteux des Français. Nous la partagions entre nous. Nous avons même adopté à quatre (Abadié, Samt-Hilaire, Fournieret et moi) un jeune Russe, le soldat Chiuka. Celui-ci devait, en remerciement, nous confectionner, au cours des derniers jours, de menus objets tels que boîtes métalliques et coffres de bois.

Enfin vint le mois d'avril. Georges Briquet, journaliste et poète, prophète en l'occurrence, profita du 1^{er} avril, un dimanche et de plus jour de Pâques, pour composer un poème mêlant poisson du mois, œuf du jour, misère du camp, « bouteillons » et espoir de libération. Cet espoir fut le « fil rouge » qui nous aida à traverser ce mois plein d'embûches et de dangers (y compris celui de la « solution finale », élargie et programmée par Himmler). Tout d'abord arrivaient par centaines des malheureux de toutes nationalités, dépenaillés, affamés, exténués après des centaines de kilomètres parcourus à pieds, survivants d'un enfer où ils avaient vu leurs camarades épuisés achevés au bord de la route. Cet afflux de population coïncida avec une lourde aggravation de l'état sanitaire. Le typhus avait déjà fait son entrée avec la pullulation des poux. Ce sont des centaines de typhiques qui durent être alors isolés dans deux blocs entourés de barbelés. Un des nouveaux arrivants du block 2, le docteur Sarbin d'Argenteuil, rejoignit volontairement ses confrères enfermés avec leurs malades. Ensuite, le travail dans l'usine bombardée et privée d'approvisionnements était remplacé par des tâches de dégagement des voies, le Kommando de Dickerhoff, poursuivant ses travaux de construction et de terrassement. Un chantier très dur fonctionnant jour et nuit (véritable cauchemar dantesque contemplé lors de l'appel du soir) construisit un blockhaus abritant canon anti-aérien à l'un des angles du camp. Ce canon jouera un rôle lors de la libération.

En ce qui me concerne, je sortais de l'hiver très affaibli au point que, le 5 avril, malade, je fis une nouvelle visite au revier où on me badigeonna ma gorge enflammée et où on me gratifia de deux pastilles pour combattre une diarrhée qui, heureusement, ne se transforma pas en typhus déclaré. À la visite du lendemain, le docteur Prat diagnostiqua une bronchite qui me valut une soupe plus consistante. Le 9, je fus déclaré *aufnahme* et le 10, on m'hospitalisa. Douche (froide), lit, repos, un rêve. J'avais une pleurésie bilatérale. Le seul repos (avec, il est vrai, une pastille de calcium que le docteur Chrétien m'apportait chaque jour en secret), me remit provisoirement sur pieds. Je m'étais réfugié dans une sorte d'abandon total au destin comme aux abonnés absents de cette terre. Ces quelques jours m'avaient néanmoins confronté aux plus extrêmes misères. Les infirmiers venaient au matin déshabiller les morts de la nuit, leur attachaient une étiquette à un doigt de pied comme à un colis et les emmenaient à la morgue où, lorsque leur nombre le justifiait, ils étaient chargés, vision médiévale digne d'une gravure de Dürer qui me poursuit encore, sur un chariot à traction

humaine au timon duquel étaient attelés des détenus encordés. Nous l'appelions le « mort express ». Son nom officiel était *Kommando Moor-Express*, allusion à je ne sais quel marais. Au pas las des hommes de trait rayés de bleu, le char fantôme parcourait, au vu de tous les riverains, la quinzaine de kilomètres qui séparaient Allach de Dachau. Là, au pied du crématoire, il livrait à la « maison mère » son dû de cadavres.

Le 26 avril, aucun Kommando ne sortit. Depuis quelques jours, le bruit des combats de plus en plus proches mêlait en nous espoirs et angoisses. Car nous pouvions être chassés en troupeau comme les malheureux dont le flux avait submergé le camp les semaines précédentes, ou liquidés, ou libérés ? Dans l'anarchie générale, les Russes avaient brûlé les bibliothèques et arraché leurs matricules car ils pensaient devoir être les premières victimes. Les stocks de colis sont attaqués. Tous furent quand même reclassés par nationalité. À 11h00 du soir, 1800 Russes et la plupart des Allemands partent avec des SS. Le bruit a couru qu'ils avaient été exterminés. La journée du 27 se passe sans ravitaillement. Le 28, les derniers SS partent par petits groupes. Nous mangeons leur soupe, ce qui est le plus urgent, pendant qu'une police internationale du camp est créée et prend à tout hasard possession des miradors. Les comptes se règlent avec les kapos qui ont prestement quitté leurs insignes et brassards dont ils étaient si fiers. Mais le 29, les uniformes vert-de-gris reprennent le dessus. Ce ne sont pas des SS et ils se montrent discrets et rassurants. D'ailleurs l'organisation du camp reste aux mains du comité international, avec qui ils viennent pour parler. Le représentant pour la France est le docteur Laffitte, forte personnalité dont l'autorité contient l'effervescence et calme les excités. Il se crée même un « Comité de loisirs » avec un certain Frézius, comique parisien qui donne une représentation.

Dans la nuit du 29 au 30, un violent bombardement secoue le camp. C'est la pièce de DCA installée derrière le camp juif qui est visée. Emplacement machiavélique qui mettait les avions alliés devant un dilemme : épargner l'usine ou risquer de toucher le camp, et qui aurait permis aux SS d'écraser toute rébellion. En l'occurrence, ce fut un troisième scénario : le canon converti en antichar croisa ses feux avec ceux des assaillants américains qui tentaient de le museler. Le camp des juifs et celui des femmes furent touchés. Il y eut trois morts et plus de vingt blessés. Mais le matin au réveil, tous les Allemands avaient fui.

C'est dans les heures qui suivirent que notre camarade Abadie ressentit ce qui, à ses yeux, reste son souvenir le plus poignant de tous ces mois de réclusion. Le voici :

« Les SS ont quitté Allach. Un camarade et moi, nous sommes devant le grillage mitoyen qui sépare notre camp du petit camp dit «camp des juifs», où nous avons transité à notre arrivée en septembre dernier. Jusqu'à présent, il nous était interdit de circuler dans ce secteur.

Le camp des juifs paraît inoccupé. Un homme est seul visible, à plusieurs dizaines de mètres de là, presque nu. Il est assis, au bord d'une large feuillée, sur un rondin horizontal qui ceinture la fosse à hauteur de cuisse. L'homme est dans un état de délabrement physique total ! Les médecins ont des mots pour exprimer ces choses. Pour moi, il n'a plus que la peau et les os ; littéralement ! Ses jambes sont deux bâtons décharnés ; sa poitrine, des côtes ; sa tête, un crâne et une mâchoire. L'homme a la face levée vers le ciel. Prie-t-il le ciel ? Le maudit-il ? Lui demande-t-il sa délivrance de tous les tourments qui l'ont harassé ? La misère du monde, celle de ces années de guerre, certes, mais aussi celle de ces années tragiques du passé du monde, est là en cet homme, dans son dénuement et son calvaire. Je le ressens ainsi. L'homme, immobile, est toujours seul, à moins que d'autres, aussi moribonds que lui, n'aient pu quitter leurs blocks. De temps à autre, un filet de liquide sombre tombe dans la fosse. L'homme se vide ! Sa vie s'écoule, sous nos yeux. Nous nous éloignons, silencieux, envahis par une profonde pitié. »

Cambon de Lavalette poursuit son récit :

« Le 30 avril 1945, nous étions saufs. Sur le bureau du Lager Führer, un papier : l'ordre d'Himmler de liquider tous les prisonniers. Pas un seul ne devait sortir vivant, selon la promesse qui nous avait été faite en entrant, et surtout dans l'espoir de supprimer tous les témoins gênants. Vers 11h30, nous distinguons une formation en ligne des avant-gardes américaines de la 7^e armée du général Patch. Ils arrivent de la BMW où les jeunesses hitlériennes ont été anéanties après un baroud d'honneur. Aucun barbelé ne peut nous résister. Les poteaux de clôture sont renversés. On court dans les champs au devant des soldats un peu effrayés par cette avalanche dépenaillée. Mais ils ont tout compris... Des drapeaux se dressent à la porte d'entrée. La porte du camp est enfin ouverte... Nous étions libres. »

CONCLUSION

Notre récit s'achève. Les Cadets sortis de la tourmente se sont dispersés, poursuivant une carrière militaire ou civile, souvent brillante. Beaucoup d'entre eux sont tombés sur différents théâtres d'opérations : en Allemagne, en Indochine, en Algérie.

Mais le souvenir de ces instants vécus en Creuse, avec intensité, méritait d'être conservé.

Un devoir de mémoire s'imposait afin que nul n'ignore les pertes supportées.

Vingt-deux ans après les événements, en 1966, le groupe des anciens déportés, animé par notre camarade Kloeckner, aujourd'hui décédé, décidait de se rassembler chaque année et d'effectuer un pèlerinage sur les lieux mêmes des sacrifices consentis par l'école de la Garde. Cette initiative fit rapidement tâche d'huile : beaucoup du 4^e escadron, le peloton Page du 3^e escadron et d'autres éléments ayant appartenu à l'école répondirent présents.

Le colonel Doison, ancien chef de peloton au 4^e escadron, en prit la tête.

Chaque année, en juin, liant leurs rencontres aux rallyes organisés par les mouvements de résistance en Creuse, ces anciens vinrent se recueillir pieusement sur les lieux de tant de souffrances et se retrouver dans une chaude ambiance de camaraderie : Guéret, Janaillat, la ferme Pierrefitte, le Bois de la Mine, le Pont de Murat, Nadapeyrat, Bourgneuf, autant de noms évocateurs de moments difficiles.

Au fil des ans, le besoin se fit sentir de matérialiser ces lieux. Des plaques commémoratives furent placées à l'entrée de l'ex-caserne des Augustines et à la caserne Bongéot ; le monument du Bois de la Mine fut restauré ; une stèle fut érigée à Villemonteix en souvenir des gardes Bongéot, Sirvaux et Champion ; les noms de nos camarades morts pour la France en Creuse furent inscrits sur le monument de Combeauvert ; la réalisation d'un musée à la caserne Bongéot fut décidée (celui-ci rassembla rapidement beaucoup de souvenirs, de témoignages, de journaux de marches des unités, de photos) ; enfin, un livre d'or de

l'école, rappelant notamment les sacrifices de nos camarades morts pour la France ou déportés, fut rédigé.

En 1996, les organisateurs décident d'arrêter leurs activités annuelles en Creuse. Le colonel Doison se retire.

Claude Bretegnier, ancien du 5^e escadron, devenu colonel de gendarmerie, décide de reprendre le flambeau et en vue de continuer l'œuvre du colonel Doison et de ceux qui l'entourent, lance l'idée de constituer une amicale.

À ses lettres, il obtient soixante-douze réponses et cinquante-cinq adhésions. L'amicale voit le jour au cours d'une assemblée générale où tous les participants acceptent de coopérer et de concourir au devoir de mémoire tant qu'ils en auront la force. Des statuts sont rédigés, approuvés et enregistrés au Journal officiel du 4 septembre 1996 à compter du 1^{er} août 1996.

L'œuvre entreprise en 1966 peut continuer.

Depuis, fidèlement, tous les ans, les réunions ont lieu, regroupant nombre d'anciens, avec chaque fois quelques nouveaux. Les contacts sont repris avec la gendarmerie, facilités par la présence d'un colonel de cette arme à la tête de l'amicale. Les rapports avec les anciens de la Résistance en Creuse sont renforcés. Des subventions sont obtenues.

En peu de mois, le musée, avec l'aide du Service historique de la Gendarmerie nationale, est amélioré, s'enrichit de souvenirs et reçoit des visites d'autorités.

Une commission d'études historiques est créée. Plusieurs promotions de jeunes des écoles de gendarmerie (officiers et élèves gendarmes) choisissent comme parrains les noms de camarades, anciens de l'école, morts au combat : promotion garde Roger Lambert, à l'ESOG (école de sous-officiers de gendarmerie) de Châtellerault le 8 août 1996 ; promotion sous-lieutenant Élie Castelain, à l'EOGN (école des officiers de la Gendarmerie nationale), promotion d'officiers de réserve de gendarmerie à Melun le 3 juillet 1998 ; promotion garde Pierre Camus, à l'ESOG de Montluçon le 29 avril 1999 ; promotion maréchal des logis-chef François Sirvaux, à l'ESOG du Mans le 20 avril 2000.

Ces cérémonies de parrainage se déroulent en présence d'anciens de l'amicale. Des plaques commémoratives, spécialement réalisées par l'amicale, sont déposées sur les tombes des cadets récemment décédés et dont le nombre, hélas, augmente trop vite. En 1998, les listes de nos morts pour la France en Creuse et hors de Creuse, en Allemagne, en Indochine et en Algérie sont gravées dans le marbre et sont placées à l'entrée du bâtiment de l'état-major de la caserne Bongéot.

Enfin, un hommage spécial est décidé pour honorer nos morts et, le 7 juin 2000, les survivants de l'école inaugurent à Pierrefitte (Janaillat) une stèle de granit plantée au bord de la route destinée à rappeler aux générations futures que ces lieux furent le théâtre de durs combats des cadets de la Garde pour la libération de leur pays. Le préfet de la Creuse, le général commandant la circonscription de gendarmerie d'Orléans, monsieur le député, vice-président du conseil général, monsieur Castille, président des CVR, de nombreuses délégations militaires et d'anciens combattants entouraient les cadets.

Ce fut un instant d'intense émotion quand, les sourds roulements des tambours se répercutant sous les frondaisons de ces lieux historiques, le président dévoila la stèle et que les anciens fleurissaient pieusement le monument.

Le 15 juin 2000, le secrétaire d'État aux Anciens combattants, en visite officielle à Guéret, tint à souligner l'intérêt de l'état pour la gendarmerie et les hauts faits d'armes de l'école de la Garde. Il se fit présenter par le président la salle du souvenir de l'amicale et écouta avec attention une synthèse de l'odyssée de l'école. Très impressionné, il fit mention de ses sentiments sur le livre d'or de l'amicale.

L'amicale continue à entretenir le devoir de mémoire de l'école de la Garde.

Note de la commission

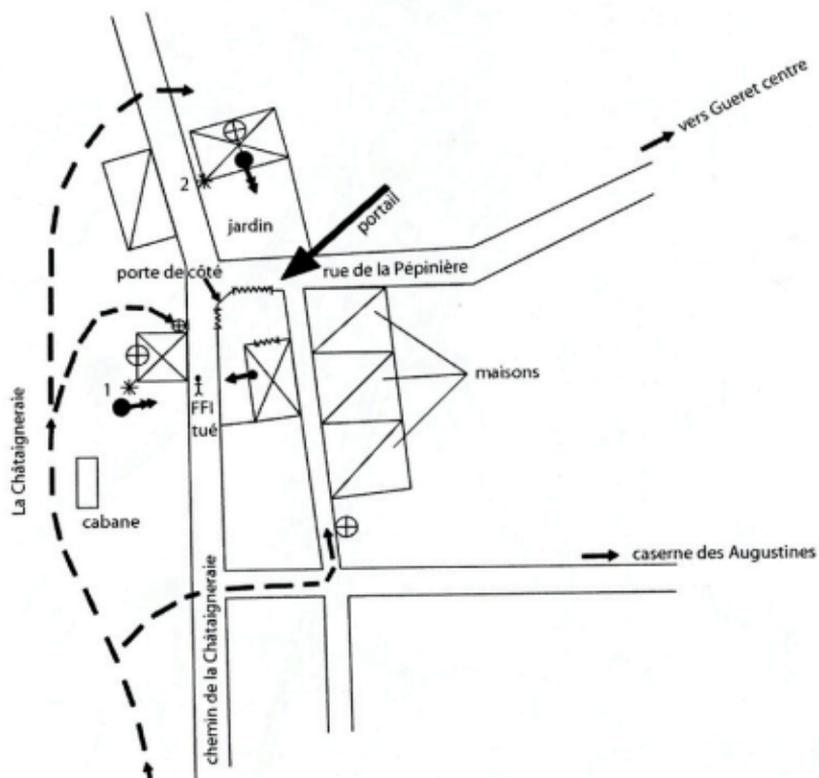
Le travail de recherche n'a pu être mené à bien que grâce à différents témoignages, entretiens informels avec des camarades anciens de l'école et témoignages oraux ou écrits, en particulier : pour le 1^{er} escadron, renseignements fournis par Chavy, Davadie et Abadie ; pour le 2^e escadron, ceux fournis par Pierre Marrel ; pour le 3^e escadron, les journaux de marche des pelotons Page et Hélain ; pour le 4^e escadron, les témoignages du colonel Doison et de Jean Moisset ; les renseignements recueillis par Jean Beauvais ; les recherches de Guy Pouvreau ; pour le 5^e escadron, le journal de marche du peloton Guillot ; les renseignements réunis par Louis Gagnoux, Claude Bretegnier et Cambon de Lavalette ; pour l'escadron de Limoges, le témoignage du garde Balin.

Les renseignements sur les Allemands ont été fournis par monsieur Castille, président de l'association pour la Recherche et la sauvegarde de la vérité historique sur la Résistance en Creuse.

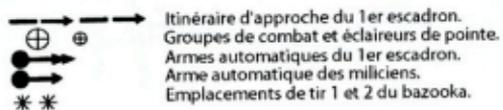
Enfin, des renseignements ont été obtenus par Chavy auprès du ministère de l'Intérieur et auprès d'archives allemandes.

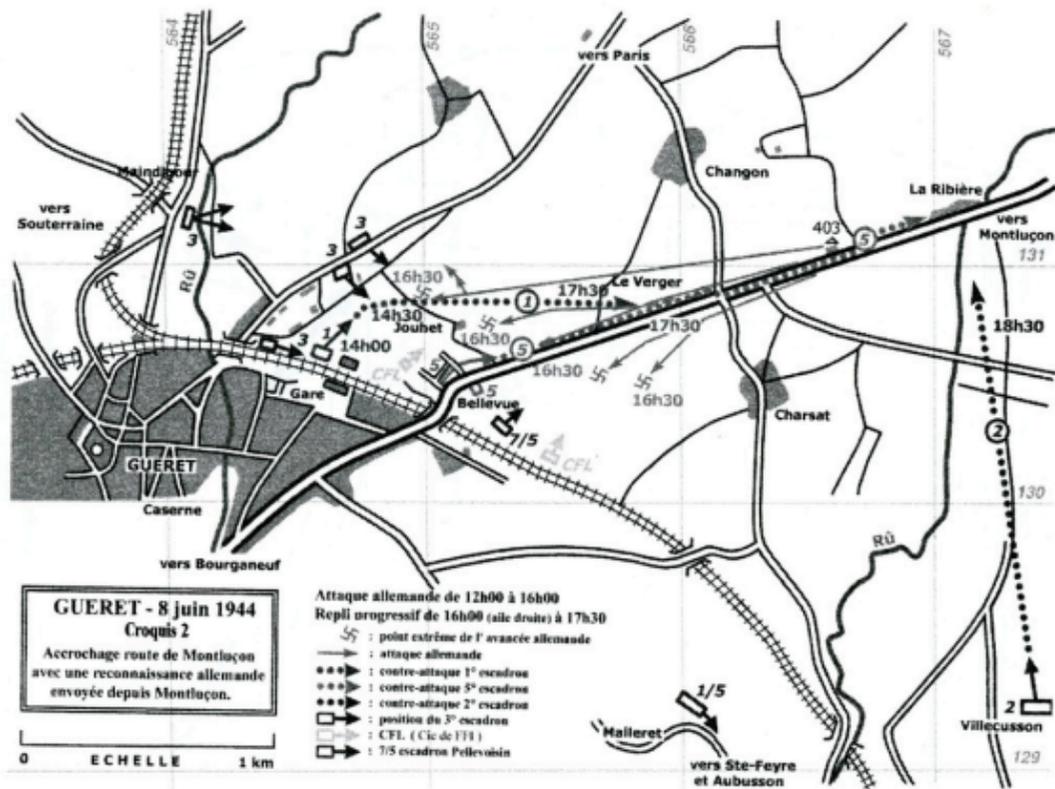
Croquis n°1

Schéma du plan d'attaque de la Maison de la Milice
par le 1er escadron de l'école de la Garde,
Guéret, le 7 juin 1944.

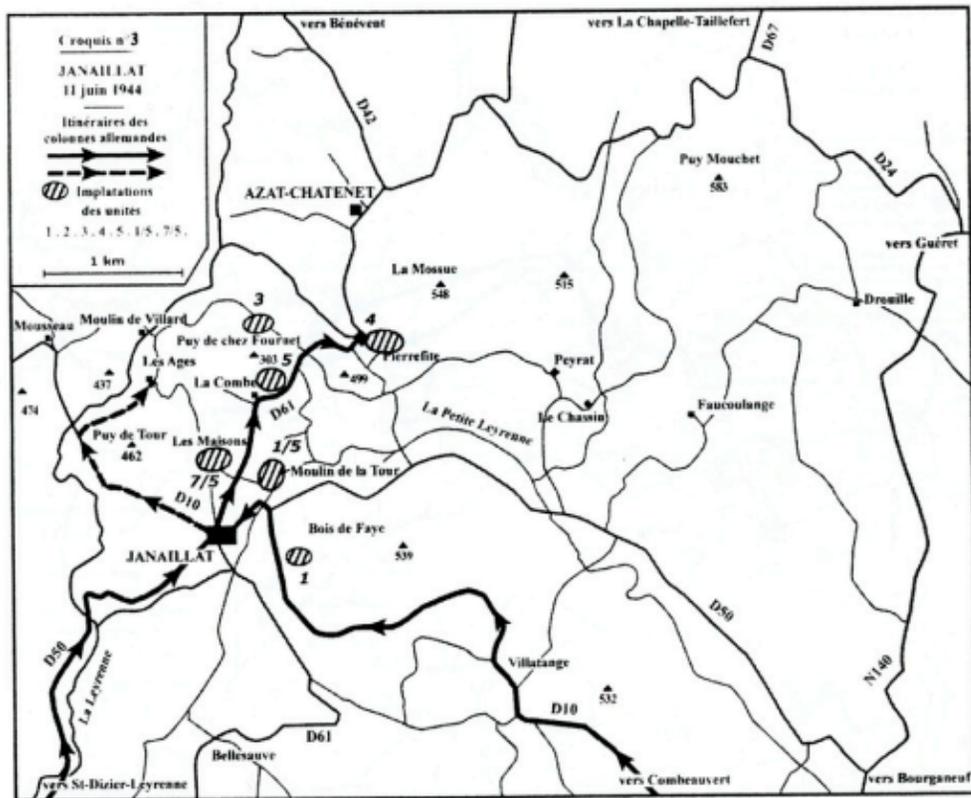


Croquis (sans échelle) indiquant la disposition du 1er escadron

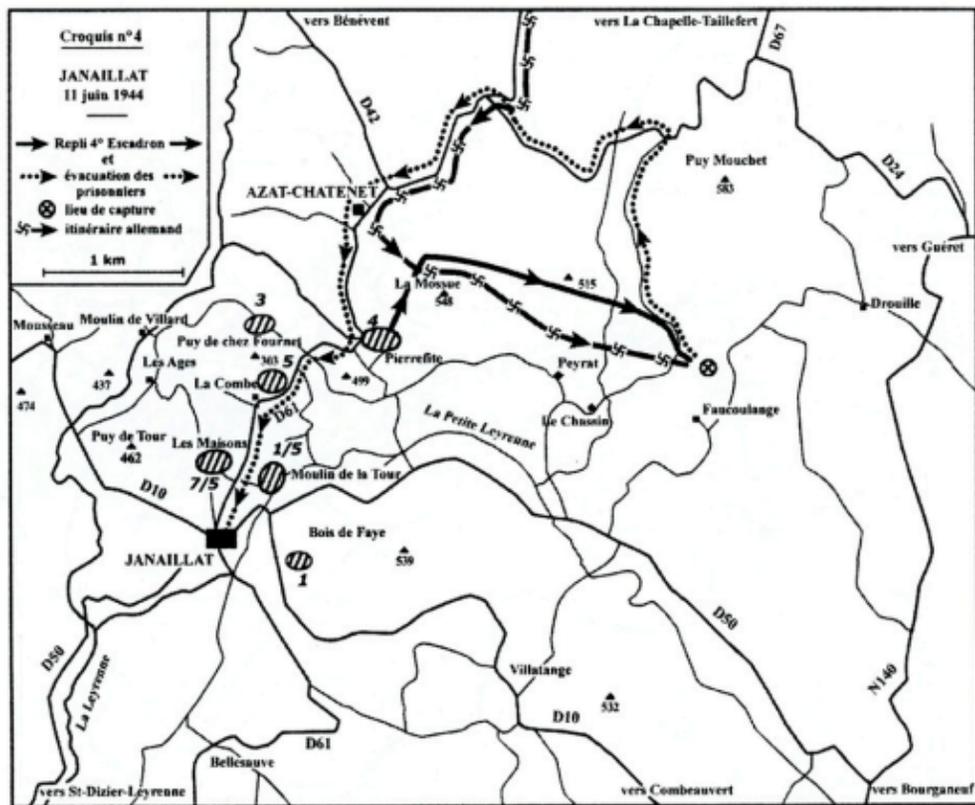


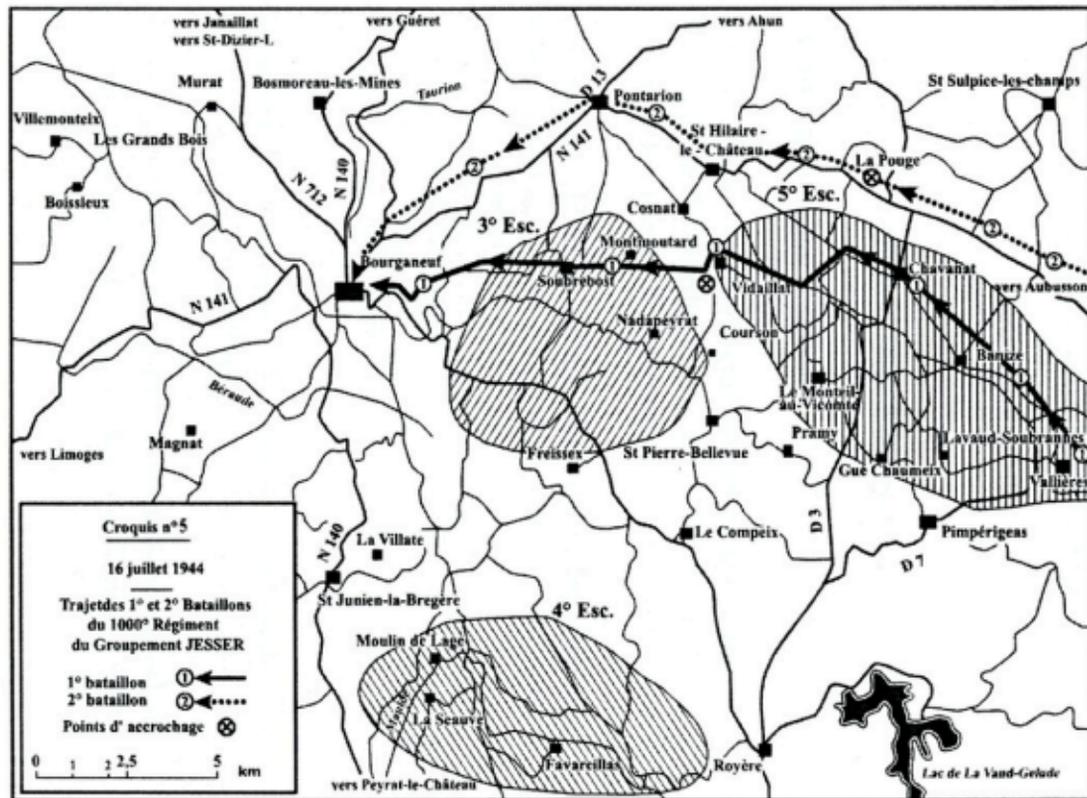


Etabli et réalisé par Louis Gagnoux



Établi et réalisé par Louis Gagnoux





Etabli et réalisé par Louis Gagnoux